



À LA
RENCONTRE
DE L'AUTRE

CONCERTATION-FEMME



TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	4
Préface	6
Note de l'animateur	8
Personnalités invitées aux cercles	9
Thèmes des cercles	12

La peur de l'inconnu,
la peur de l'autre,
la peur de la différence

17

Le Québec est-il assez
confiant pour accueillir
de nouveaux immigrants?

29

L'Amour
au temps de
l'interculturel

43

Le déconfinement
de nos pensées

59

Est-ce que le
racisme systémique
existe au Québec?

61

Outre la langue et de
l'emploi, qu'est-ce qui
favorise l'intégration?

75

Ni d'ici,
ni d'ailleurs

91

Et si
on parlait
de laïcité

103

Immigration: des
responsabilités partagées?
Société d'accueil
et nouveaux immigrants

115

Mon identité, mes identités:
pour s'unir ou se diviser

133

Les trois réalités de
la famille immigrante:
père, mère et enfants -
le changements de rôles

149

Les institutions ethniques
et religieuses favorisent-elles
ou nuisent-elles à l'intégration?

159

On ne naît pas Québécois,
on le devient.

175

Textes des invités

181

Yolande Villemaire

182

Raymond Beauchesne

189

Hassan Jamali

194

AVANT-PROPOS

Ahuntsic-Cartierville est connu comme un des principaux milieux d'accueil des nouveaux arrivants à Montréal. On y retrouve en effet des personnes de plus de 80 origines différentes. La Ville de Montréal considère notre arrondissement comme un territoire d'inclusion prioritaire. Dans ce contexte, il importe de cohabiter en harmonie, de travailler à contrer les préjugés et à favoriser l'inclusion de toutes les personnes.

C'est pourquoi, en collaboration avec les bibliothèques d'Ahuntsic et de Cartierville, nous avons travaillé à créer sur notre territoire un espace de dialogue et d'échange dans lequel chacun peut s'exprimer librement en toute confiance : les cercles de paroles. Avec ce projet d'une durée de deux ans, nous avons souhaité révéler et éteindre les feux intérieurs qui brûlent en chacun, quelle que soit son origine. Ces feux, nos on-dit, nos a priori, nos malaises, nos convictions même, sont nuisibles à la rencontre de l'autre.

L'écoute respectueuse est au cœur du mode de communication des cercles de paroles. Nous nous sommes inspirées de cette approche ancestrale des peuples autochtones pour accueillir la parole de chacun.e sans jugement. Chacun des textes est teinté de l'apport des participant.e.s et du flot des échanges.

Dans ce cadre que nous voulions rassurant, nous avons abordé des thèmes sensibles que plusieurs évitent d'aborder en public par crainte de se faire traiter de raciste, de xénophobe ou de mal intégré. Nous avons choisi les thèmes des cercles avec l'objectif de promouvoir l'égalité des chances et l'équité en tant que valeurs centrales dans notre société.

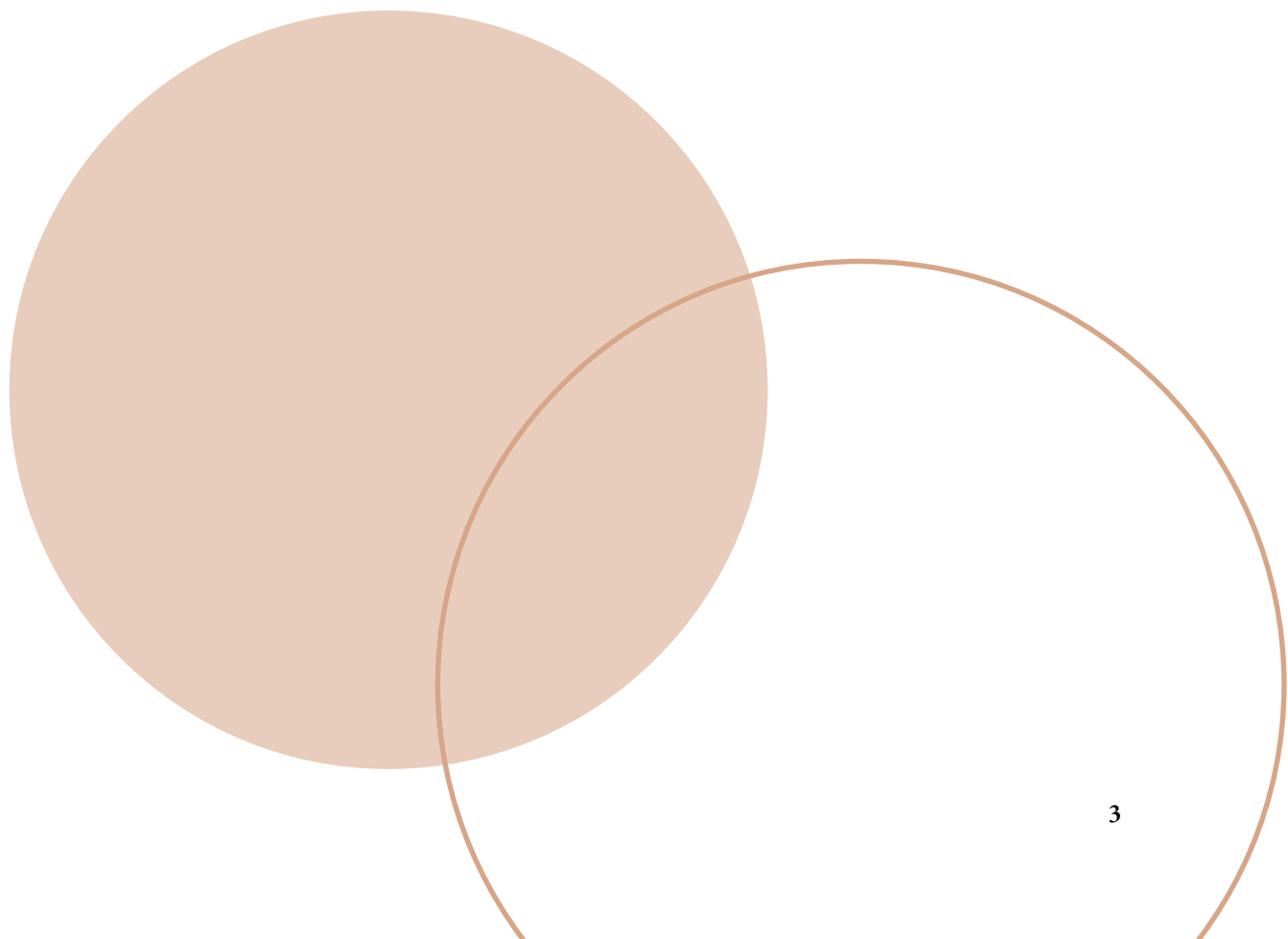
Les quatorze cercles ont réuni des citoyennes et des citoyens d'Ahuntsic-Cartierville avec différents parcours : des nouveaux arrivants, des immigrant.e.s de première et de deuxième génération, des Ahuntsicois.es de la majorité francophone, des anglophones et autres. Afin d'enrichir les discussions, nous avons invité des personnalités publiques à se joindre aux cercles et à y présenter leur point de vue.

Les propos exprimés dans les cercles, par les participant.e.s et par les invité.e.s, ont été si riches et si sincères que nous avons décidé d'en publier un fragment dans cet ouvrage afin de les partager avec le grand public.

Chez Concertation-Femme, nous ne sommes pas des théoriciennes de l'interculturel mais plutôt des femmes d'action. Nous croyons qu'il faut libérer la parole plutôt que de nous demander si son expression est convenable. Nous avons tenté de conserver la liberté et la saveur propres à chacune de ces rencontres mais nous avons dû faire une sélection pour éviter les redites et faciliter la lecture.

Nous remercions chaleureusement toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation de ce projet.

Maysoun Faouri
Directrice générale
Concertation-Femme



PRÉFACE

Les cercles de paroles interculturels sont le fruit d'une collaboration entre l'organisme Concertation-Femme et les bibliothèques d'Ahuntsic-Cartierville. Plusieurs éléments ont convergé vers une vision commune et un enthousiasme contagieux à vouloir aller à la rencontre de l'autre. Parmi ceux-ci, le désir et le besoin d'offrir un lieu d'échanges et d'écoute respectueux, ouvert et interculturel pour approfondir une réflexion et une compréhension associées à l'immigration, l'intégration, l'identité et l'altérité.

À ce titre, les bibliothèques ont été un espace public propice à la rencontre jusqu'au confinement associé à la pandémie. Les cercles de paroles ont été interrompus en mars 2020 avant leur reprise dans un parc, puis au Centre communautaire de Bordeaux-Cartierville et enfin en mode virtuel.

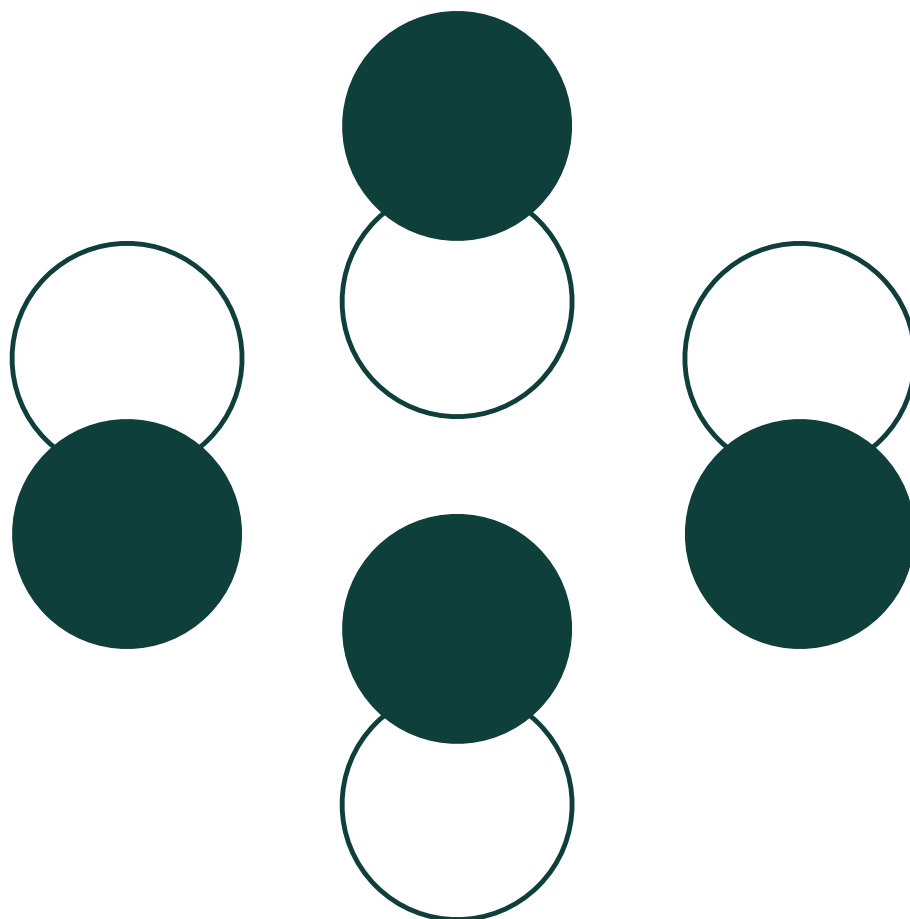
Les résident.e.s d'Ahuntsic-Cartierville reflètent la diversité marquée par plusieurs vagues migratoires et l'arrivée de réfugié.e.s. Ils font partie de la population desservie par les bibliothèques de l'arrondissement et par Concertation-Femme. L'occasion d'organiser des échanges pour explorer ces sujets qui nous concernent tous s'est présentée à un moment où l'on semble ne pas toujours s'entendre sur le sens et le poids des mots, ainsi que sur notre compréhension individuelle et collective de notre rapport à l'autre.

A cette réflexion commune, s'est greffée l'influence d'Espace de la diversité, un organisme avec lequel nous avons collaboré et dont la mission est de « faire résonner les voix, mettant en lumière les expériences d'auteur.e.s, de lecteurs et lectrices, de passeurs et passeuses de différentes origines qui partagent la passion des mots et l'urgence de repenser le rapport à l'autre ». Cette mission, misant sur la littérature comme porte d'entrée à des univers inspirants et multiples, nous est apparue comme un chemin prometteur de belles rencontres et de riches échanges, de sorte que la majorité des cercles ont eu lieu en présence d'écrivain.e.s, poètes, essayistes qui ont partagé leurs œuvres et une partie d'eux-mêmes.

Pourquoi une publication ? Malgré le grand défi que représente la transposition de la parole à l'écrit, il nous semble important de diffuser plus largement un aperçu des propos échangés afin de continuer à susciter une réflexion, enrichir et nuancer un point de vue et, peut-être, questionner une certaine vision du monde et s'ouvrir à d'autres horizons.

Sylvie Payette

Bibliothécaire et agente de liaison
Bibliothèques d'Ahuntsic-Cartierville



NOTE DE L'ANIMATEUR

Privilegié, je le suis. En effet, j'ai eu l'honneur et le bonheur d'animer les cercles de paroles.

Cette tâche fut grandement facilitée grâce à des participantes et des participants faisant preuve de générosité et bien disposé.e.s à prendre la parole afin de partager leurs opinions.

Dans le plus grand respect, la parole circulait, revenait et repartait. Ces cercles de paroles se voulaient aussi des cercles d'écoute. Cela m'a toujours fasciné.

Des personnes ressources inspirées et inspirantes favorisaient l'introduction du sujet et la relance des échanges au besoin.

Ces échanges auraient facilement pu se prolonger, car c'est toujours à regret que l'on voyait arriver la fin de l'activité.

Plusieurs participantes et participants sont devenu.e.s de fidèles adeptes de ces cercles de paroles. Cela présentait l'avantage de créer une chimie et une réelle complicité. On pouvait mieux se connaître et se reconnaître.

Bref, une expérience enrichissante pour chacune et chacun.

Un grand privilège pour toutes et tous.

Claude Gravel

PERSONNALITÉS INVITÉES AUX CERCLES

KARIM AKOUCHE

Poète, romancier et dramaturge. Il est né en Kabylie (Algérie) et vit au Québec depuis 2008. Il est notamment l'auteur du roman *La religion de ma mère* (2017) et de l'essai *Lettre à un soldat d'Allah – Chroniques d'un monde désorienté* (2018). Il est aussi chroniqueur au *Huffington Post* et collaborateur à plusieurs journaux au Québec et en France. Il a été invité à s'adresser à l'Assemblée Nationale du Québec en 2014 où il a défendu la Charte de la laïcité.

SONIA ANGUELOVA

Autrice et agente culturelle. Originaire de la Bulgarie, elle arrive au Québec au début des années 70, après quelques années d'études à La Havane. Elle a, entre autres, publié le roman *Sans retour* (2010) et *Ce qui demeure : une promenade poétique au pays natal* (2015). Elle a été animatrice de la lecture dans le réseau des bibliothèques de Montréal et agente culturelle à la Grande Bibliothèque.

RAYMOND BEAUCHESNE

À l'emploi du ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration du Québec pendant 37 ans. Il a travaillé à la francisation et à l'intégration des nouveaux arrivants ainsi qu'à la sélection à l'étranger de travailleurs, de gens d'affaires et de réfugiés. Il a également mené différents projets parallèles toujours liés à l'immigration. Il a pris sa retraite du ministère de l'Immigration en 2018.

CLAUDE BEAUSOLEIL

Poète, écrivain et essayiste québécois, décédé à Montréal en juillet 2020. En plus de publier plusieurs dizaines d'ouvrages de poésie, il est l'auteur d'anthologies de poésie québécoise, romande, acadienne et mexicaine. Il a contribué à plusieurs revues littéraires, a été chroniqueur de poésie au Devoir et à La Presse et a enseigné au cégep. Membre de l'Académie Mallarmé, il a reçu plusieurs prix littéraires prestigieux dont le Prix Heredia de l'Académie française pour *Mystère Wilde* en 2015.

JEAN-PIERRE GORKYNIAN

Auteur montréalais d'origine syrienne. Il est, entre autres, l'auteur de deux romans *Rescapé* (2015) et de *Tireur embusqué* (2020), ouvrages dans lesquels il est question des enjeux identitaires liés à l'immigration, plus particulièrement chez les jeunes d'origine arabe à Montréal.

LOUISE HAREL

Femme politique québécoise. Ancienne députée à l'Assemblée nationale du Québec, présidente de cette assemblée, cheffe de l'Opposition officielle et cheffe de son parti par intérim, elle a été plusieurs fois ministre sous différents gouvernements du Parti québécois. Candidate à la mairie de Montréal sous la bannière de *Vision Montréal*, elle a été cheffe de l'Opposition officielle de la Ville de Montréal de 2009 à 2013.

HASSAN JAMALI

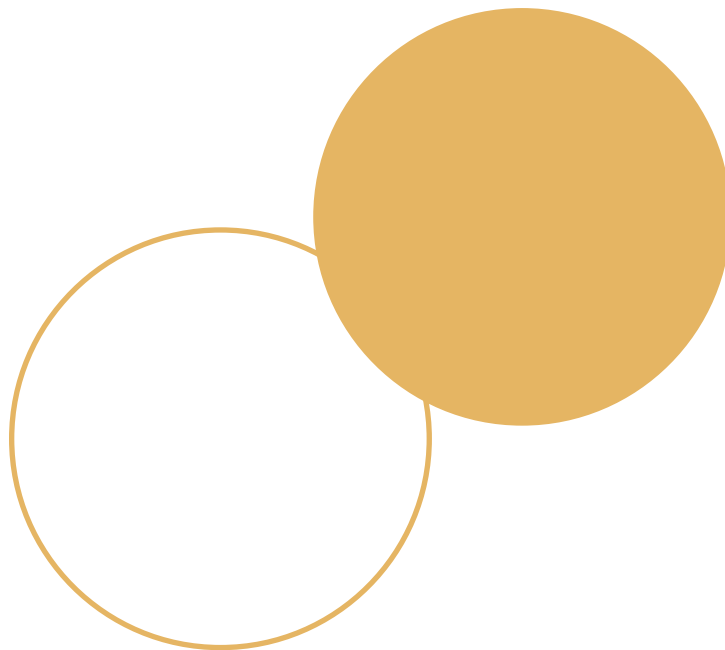
Professeur à la retraite et écrivain. Né à en Syrie, il est arrivé au Québec en 1977 après avoir vécu au Liban et en Pologne. Il est l'auteur de *Je suis musulman en Occident* (2010) et de *Coran et déviation politique : l'art de détourner une religion* (2011), et co-auteur de *Religions et laïcité* (2014). Il est également conférencier sur les questions de l'intégration des immigrants, de l'islam et de la laïcité.

BOCHRA MANAÏ

Commissaire à la lutte contre le racisme et la discrimination systémiques à la Ville de Montréal. Chercheuse affiliée au Laboratoire en recherches interculturelles (LABRRI), ses recherches portent sur les enjeux d’immigration, l’altérité en milieu urbain, l’identité des jeunes et les enjeux de la radicalisation. De 2017 à 2021, elle a travaillé dans le milieu communautaire à Montréal-Nord. Elle est autrice de *Les Maghrébins à Montréal* (2018).

YOLANDE VILLEMAIRE

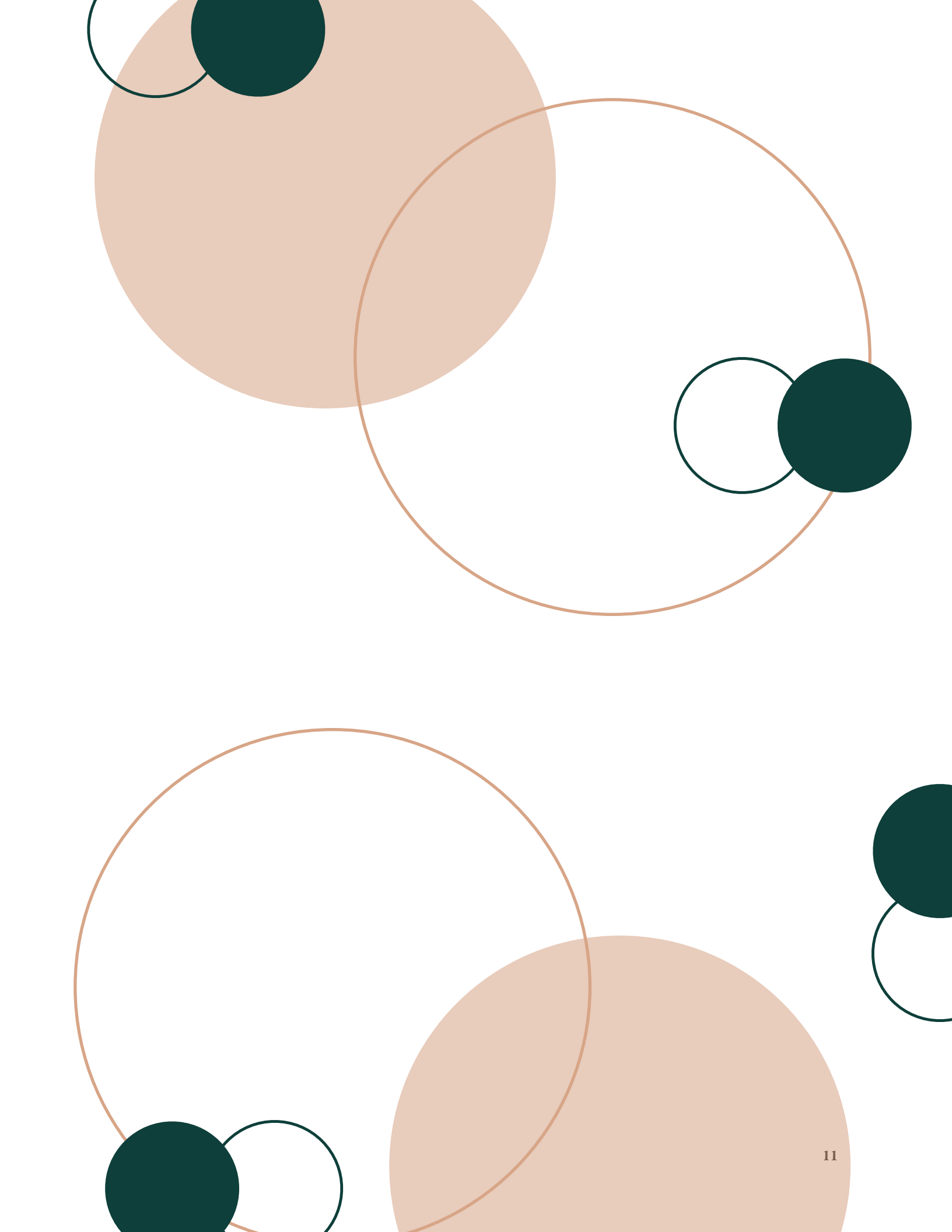
Romancière et poète québécoise. Elle a publié plus de 25 ouvrages dont *La vie en prose* (1980) et *Le rose des temps* (2017). Elle a reçu de nombreuses distinctions dont, en 2008, le Prix International de poésie Gatien-Lapointe—Jaime-Sabines pour l’ensemble de son œuvre. Elle a également enseigné la littérature au Cégep André-Laurendeau.



THÈMES

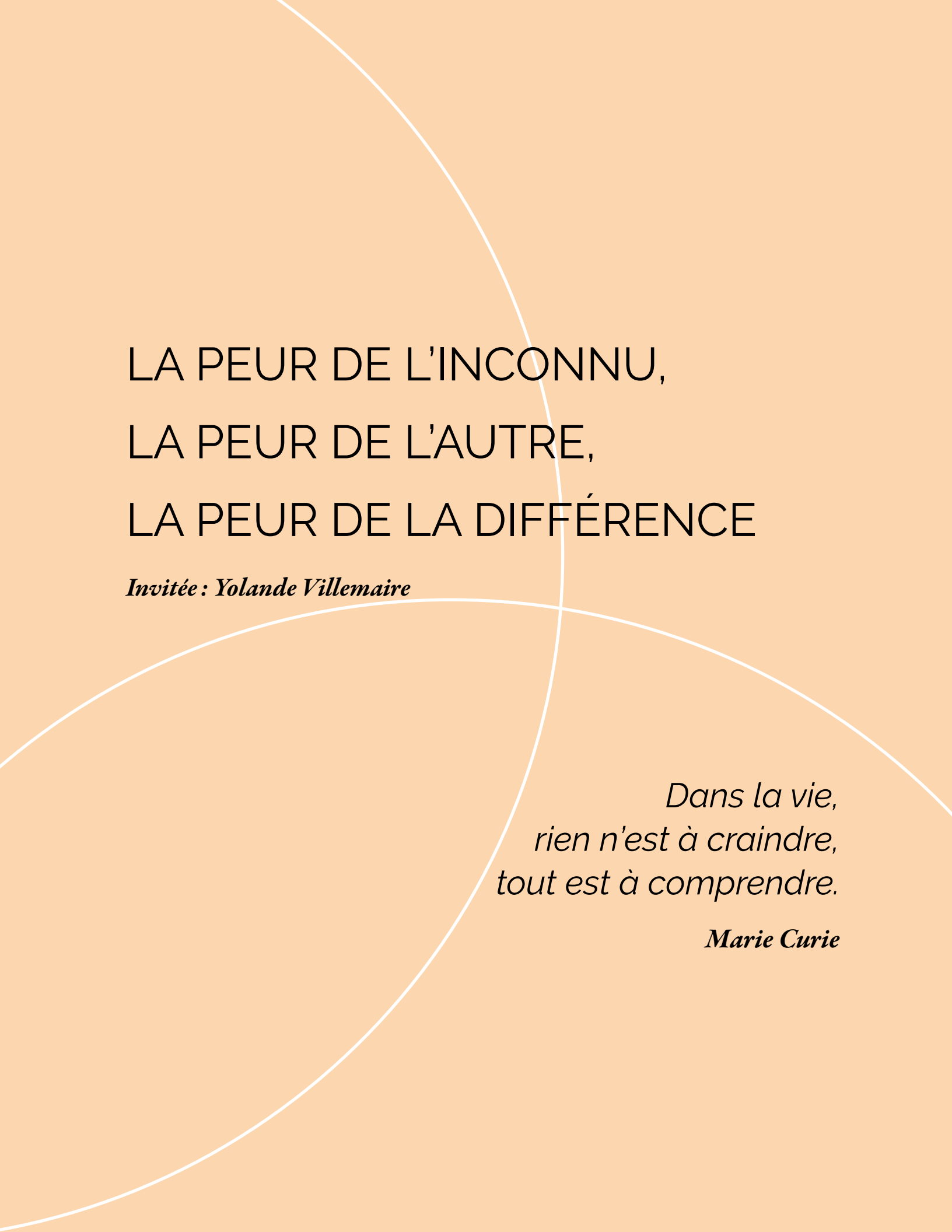
DES CERCLES

- ▶ La peur de l'inconnu, la peur de l'autre, la peur de la différence
- ▶ Le Québec est-il assez confiant pour accueillir de nouveaux immigrants ?
- ▶ L'amour au temps de l'interculturel
- ▶ Le déconfinement de nos pensées
- ▶ Est-ce que le racisme systémique existe au Québec ?
- ▶ Outre la langue et l'emploi, qu'est-ce qui favorise l'intégration ?
- ▶ Ni d'ici, ni d'ailleurs
- ▶ Et si on parlait de laïcité
- ▶ Immigration : des responsabilités partagées ?
Société d'accueil et nouveaux immigrants
- ▶ Mon identité/mes identités : pour s'unir ou se diviser
- ▶ Les trois réalités de la famille immigrante : père, mère, enfants. Le changement de rôles.
- ▶ Les institutions ethniques et religieuses favorisent-elles ou nuisent-elles à l'intégration ?
- ▶ On ne naît pas Québécois, on le devient. 1
- ▶ On ne naît pas Québécois, on le devient. 2





Cercles de paroles



LA PEUR DE L'INCONNU,
LA PEUR DE L'AUTRE,
LA PEUR DE LA DIFFÉRENCE

Invitée : Yolande Villemaire

*Dans la vie,
rien n'est à craindre,
tout est à comprendre.*

Marie Curie

La peur de l'inconnu mais aussi d'être soi-même avec l'autre

- ▶ La peur est un sentiment naturel, incontrôlable. Quand tu fais face à quelque chose de nouveau, une réalité à laquelle tu n'es pas habitué, la première réaction est le recul. Tu te tasses, tu t'éloignes ou tu t'enfuis. La peur de l'inconnu est parfois plus forte que nous.
- ▶ J'ai peur d'être complètement moi-même avec des personnes que je côtoie et qui ne partagent pas mes idées, qui sont, par exemple, très croyantes. Je crains de créer une distance ou de la gêne entre nous.
- ▶ Un immigrant aura souvent peur pour l'avenir de ses enfants. Comment seront-ils perçus par les gens d'ici ? Seront-ils considérés comme étant d'ici ou demeureront-ils toujours des étrangers ?

La peur qui nous unit : le choc des cultures

C'est par sa proximité que l'autre se prête aux projections de ce qui, en moi, m'indispose ou m'angoisse. (...) L'inquiétude vient de la perception obscure d'une certaine communauté entre lui et moi, entre son angoisse et la mienne.

Claude Geets

- ▶ Je viens d'un petit pays où les gens parlent tous la même langue et pratiquent tous la même religion. En arrivant ici, j'ai été confrontée à une société multiethnique, complètement différente de la mienne, de là est née ma peur et celle de certains immigrants, certainement. J'avais peur de tout autour de moi, obnubilée par l'impression d'être dans un monde complètement différent du mien, dont les valeurs ne me ressemblent pas et dont la langue m'est inconnue.

Aujourd'hui, je comprends parfaitement les Québécois qui ont peur de ce changement qui s'opère dans leur province. Ils ont peur du nombre grandissant de ces gens différents, qui s'habillent autrement, qui parlent une autre langue et

qui ont une culture à laquelle ils s'attachent féroce­ment. Les Québécois ont peur de devenir une minorité dans leur propre pays.

En fin de compte, nous sommes tous semblables. Chacun fait face à ses peurs différemment mais c'est la peur, qui nous unit. Nous apprendrons à vivre ensemble en harmonie en sortant de notre isolement et en nous ouvrant aux autres.

S'intéresser aux différences, au-delà de la peur

Il faut avoir l'humilité d'écouter la voix des autres et plutôt que d'en comparer le timbre et la mélodie avec la nôtre, il faut l'entendre par ce qu'elle dit.

Jean-Marie Adiaffi

- ▶ La différence ne vient pas ébranler qui je suis, ni mes valeurs, ni mes convictions. Je trouve plutôt en elle d'autres façons de faire qui m'interpellent. Collectivement, nous avons la trouille, mais la trouille de quoi ? Sommes-nous si peu sûrs de nous ? Sommes-nous si peu solides à l'intérieur ? Est-ce la raison de notre peur ?

Il y a des peurs collectives issues de notre passé, elles devraient y rester. Il faut s'assurer de ne pas projeter sur les autres nos perceptions qui ne correspondent pas nécessairement à la réalité.

Quand nous nous ouvrons à l'autre et que nous prenons la peine d'écouter son histoire et de le connaître, nous nous ouvrons à un monde embelli par la richesse qu'il nous apporte.

Le repli sur soi vs l'ouverture

- ▶ La peur de l'autre est un phénomène qui me préoccupe énormément, ce n'est pas l'intégrisme qui m'inquiète mais plutôt ce mouvement de droite qui sévit présentement au Québec et qui génère une attitude de repli.

Prendre le temps de connaître l'autre

La différence fait peur. Elle est étrangère et engendre des distances. Elle est cet Autre qui n'est pas nous et qu'on ne pourra jamais comprendre totalement. La différence est aussi une force: elle est synonyme de diversité, de pluralité et de partage d'idées, de valeurs, de cultures.

Andréanne Bissonnette

- ▶ Pour faire tomber les barrières et aller au-delà de la peur de l'autre, il faut prendre le temps et la peine de le connaître et de le comprendre. Nous avons toujours quelque chose à apprendre de l'expérience et du vécu des autres.

Dans cette démarche, je crains de ne pas agir adéquatement avec les gens qui viennent d'ailleurs et de passer pour quelqu'un qui ne comprend pas.

Mais si on ne fait pas l'effort de s'ouvrir à ce qui est nouveau, on développe une attitude de rejet face à tout ce qui est étranger. C'est cette attitude-là qui doit changer puisque nous sommes tous des Québécois vivant sur le même territoire. Il faut donc apprendre à partager ce que nous avons comme richesses pour transformer cette société en une société inclusive pour tout le monde.

Le racisme construit la différence

- ▶ Ce n'est pas la différence qui provoque le racisme, c'est plutôt le racisme qui construit la différence.

Un individu se pose en référence et répartit les gens dans des cases selon leur religion, leur culture et leur pays d'origine.

Le racisme existe partout dans le monde, dans les familles, les communautés, les écoles, au travail et même au sein d'un même peuple.

Connaître et se faire connaître

- ▶ Il est difficile de s'immiscer dans la vie des autres mais, en même temps, c'est nécessaire. Il ne faut pas avoir peur d'aller vers l'étranger, oser lui parler, lui exprimer nos pensées, nos inquiétudes, même s'il y a des différences dans nos croyances et nos façons de faire.

Quand nous apprenons à le connaître et à le comprendre, à nous faire comprendre et à nous faire connaître, nous détruisons le mur des peurs et de l'incompréhension.

Un témoignage : celui qui arrive doit aussi briser la peur de l'autre

- ▶ À notre arrivée au Canada, nous avons loué un appartement dans un immeuble à Montréal. Nous étions trois, avec mon mari et ma fille. L'accueil que les habitants de cet immeuble nous ont réservé n'était pas unanime. Dans le regard de certains, je voyais la peur à chaque fois que nous nous croisions. La peur de notre couleur, de notre accent... Et puisque nous n'avions pas la possibilité de déménager, nous avons décidé de faire les premiers pas. Dire bonjour, saluer en premier et sourire jusqu'à ce que la gêne disparaisse. Nous avons travaillé d'abord sur nous-mêmes puis sur les autres. Accepter et nous faire accepter. Il faut commencer par s'assumer soi-même.

Dans une société comme la nôtre, nous devons apprendre à accepter la différence, accepter des personnes de couleurs, de cultures, et de religions différentes. Ce sont toutes ces personnes qui font le Québec d'aujourd'hui.

Nous sommes tous l'étranger de quelqu'un : un effort de compréhension

- ▶ Nous sommes tous, à quelque part, des étrangers. J'ai vécu la majeure partie de ma vie à la campagne. À mon arrivée en ville, je me suis senti étranger dans la ville, comme un poisson tiré hors de l'eau.

Il faut piger parfois dans notre propre histoire pour comprendre comment les gens se sentent en arrivant ailleurs, dans un nouveau milieu auquel ils doivent s'adapter. Il faut être attentif et à l'écoute de l'autre pour mieux comprendre ce qu'il a vécu ou ce qu'il vit actuellement.

L'histoire homogène du Québec

- ▶ Le Québec a longtemps été une société très homogène, une société de blancs, catholiques qui parlaient le français. Il y a bien eu quelques petites vagues d'immigration. Les Juifs, par exemple, qui vivaient à l'écart dans un seul quartier. Il y avait aussi les communautés irlandaise, italienne, polonaise et autres. Avec le temps, nous avons appris à vivre avec elles, mais ce n'était pas toujours harmonieux. Il y a eu de bonnes batailles entre les jeunes Québécois et les jeunes d'autres origines, mais dans l'ensemble c'était une société où il y avait peu de contacts entre les communautés.

À l'école, on n'enseignait pas l'histoire des autres pays. Ce qu'on nous a appris sur la Chine, c'est qu'il y avait un « péril jaune ». Les Chinois étaient donc une menace. Imaginez l'effet dans la tête d'un enfant.

Le monde arabe était quasiment inconnu. Tout ce qu'on apprenait sur les peuples autochtones c'étaient les tortures qu'ils ont fait subir aux missionnaires.

La plupart des aînés connaissaient mal les autres pays et quand on ne connaît pas l'autre, arrivé récemment au pays, il y a une certaine appréhension. Les Québécois forment un peuple qui fait confiance mais avec réserve, il n'a pas confiance en lui-même. L'immigration massive débutée dans les années 70 les a pris de court. Chez plusieurs Québécois, cela a créé un sentiment de peur, autant dans les villes ou dans les villages où il n'y a pas beaucoup d'immigrants et où ils n'en veulent pas.

Après la Révolution tranquille, les Québécois se sont éloignés de la religion mais elle est revenue avec l'arrivée des musulmans. Ils avaient cru avoir réglé cette question mais apparemment ce n'était pas terminé, ce qui a créé des questionnements. L'ignorance rajoute à la peur et à l'inquiétude.

Aujourd'hui n'ayez plus peur du métissage! Celui-ci est si ancien! La science et la génétique révèlent que c'est la nature même des hommes et des écosystèmes d'être en transformation permanente et de se mélanger, tout simplement pour survivre. Le métissage, même s'il va s'accroître avec la mondialisation, n'est vraiment pas un phénomène nouveau.

Didier Raoult

- ▶ Avec la Révolution tranquille, le Québec est passé d'une société fondamentalement catholique à une société laïque et nous, les Québécois, n'avons pas eu le temps de comprendre ce qui s'était passé, c'est comme si ce choix nous avait été imposé. Aujourd'hui, en voyant tous ces gens qui arrivent avec des pratiques religieuses qui sont, en quelque sorte, le reflet de nos anciennes pratiques, cela crée chez nous de l'insécurité, nous devons nous ajuster à cette nouvelle réalité.

Les femmes québécoises et le foulard islamique

- ▶ Les femmes québécoises qui ont vécu la Révolution tranquille ont peur de retourner en arrière en voyant des femmes voilées. Pourtant, plusieurs d'entre elles ont des carrières et elles n'ont pas besoin des hommes pour subvenir à leurs besoins.

Je suis musulmane, d'origine syrienne et je suis voilée. Pourtant, si je retournais aujourd'hui en Syrie, les Syriens ne se reconnaîtraient pas en moi et moi non plus je ne me reconnaîtrais pas en eux. Je suis devenue Québécoise.

- ▶ Je sais que le voile n'est pas toujours une forme de soumission ou le fruit de l'éducation, c'est aussi l'affirmation d'une identité.

Ceci dit, les femmes au Québec se sont battues pour avoir des droits et quand elles voient des femmes qui acceptent des rôles traditionnels ou qui croient en des idées qu'elles ont elles-mêmes rejetées, ça les bouleverse, surtout celles qui ont lutté pour obtenir tous ces droits.

Nous n'avons pas peur des signes religieux mais plutôt de ce que la religion pourrait nous imposer à nouveau et dont nous nous sommes libérées.

La peur de l'étranger

- ▶ Le paysage des pays occidentaux change avec l'immigration massive. Les personnes qui se présentent et s'habillent différemment sont de plus en plus visibles. Faut-il avoir peur ?

La peur est légitime mais, avant de succomber à ses griffes, il faut prendre le temps de connaître et mieux comprendre cet autre qui nous est étranger.

La diabolisation des musulmans et la peur de l'autre

- ▶ La plupart des gens de mon pays d'origine sont musulmans, mais il y a aussi des chrétiens et des juifs. Autrefois, il n'y avait pas de problème entre les croyants des différentes confessions. Aujourd'hui, nous avons peur les uns des autres. Les Québécois ont peur eux aussi parce que les médias diabolisent tout ce qui est musulman. Pour eux, un musulman est un terroriste potentiel. Il y a des terroristes, c'est sûr. Mais si une personne d'une autre foi tue 100 personnes, ce n'est pas présenté comme du terrorisme, c'est l'acte désespéré d'une personne aux prises avec des problèmes psychologiques. Il y a une diabolisation des musulmans, pas seulement au Québec, mais aussi dans plusieurs pays.

La peur et l'autocensure

- ▶ Avez-vous remarqué que les gens pratiquent de plus en plus l'autocensure ? Dernièrement, au cours d'une conférence qui regroupait plusieurs auteurs, deux

d'entre eux ont déclaré qu'ils faisaient désormais attention à ce qu'ils disaient sur certains sujets. Dans les écoles, les enseignants pratiquent eux aussi l'autocensure. Ils écartent d'emblée des livres, de peur que certains sujets heurtent la sensibilité ou les convictions de leurs élèves ou de leurs parents. Je trouve que c'est une insulte pour les immigrants. Ils auraient besoin d'être protégés. Comme si les immigrants ne pouvaient pas accepter ou même entendre des opinions différentes des leurs.

Cette autocensure se pratique de plus en plus à Montréal et elle est nuisible. Une société démocratique accepte les critiques, accepte Charlie Hebdo, accepte un groupe qui déclare que la Terre est plate ou que le singe est l'ancêtre de l'homme. Une société démocratique est une société ouverte à toutes les opinions dans le respect de chacun et de chacune.

- ▶ Je pratique moi aussi l'autocensure. Est-ce que je me permets de dire dans des assemblées ce que je pense ? Non, j'ai toujours peur de blesser quelqu'un. J'ai remarqué, avec le temps, que les immigrants sont souvent plus ouverts que nous. Je suis Québécoise, née de parents québécois, et je suis imprégnée de cette autocensure, de cette peur de tenir des propos qui seront mal interprétés.

S'exprimer librement

L'idéologie du «vivresemble» qui veut gommer tous les conflits aboutit à diminuer les résistances face à ce qui est inacceptable. La peur justement, c'est cette émotion qui permet de se prémunir des dangers réels qui ne doivent pas être confondus avec des dangers fantasmés.

Charles Rojzman

- ▶ Souvent, les « Québécois de souche » ont peur de se faire traiter de racistes quand ils s'expriment librement. De leur côté, les immigrants ont peur de parler de ce qu'ils ressentent et de leur difficulté à bien s'intégrer. Il n'est pas sain de vivre dans une société où personne ne dit ce qu'il pense vraiment.

Quand je suis arrivée ici, au début, j'ai considéré le Québec comme ma belle-mère, cette deuxième mère qui m'a ouvert les bras, alors je me suis sentie redevable, tout en gardant une certaine gêne. Avec le temps, j'ai réalisé qu'au lieu d'être ma belle-mère, le Québec devait devenir ma mère. On est à l'aise avec sa mère. On s'aime mais on a le droit de crier, de bouder, de ne pas être satisfait et de l'exprimer.

Ceci dit, quand on s'exprime, quand on communique nos pensées, on se sent plus léger et on apprend des autres. Communiquer ouvertement nous aide à réfléchir et à évoluer dans nos vies personnelles et dans nos milieux.

Il faut multiplier les tribunes pour que tout le monde ait un espace pour s'exprimer avec franchise, sans avoir peur de se faire traiter de raciste ou d'anti-immigrant, d'ennemi des Québécois ou des religions.

Il faut poser des questions, accepter la controverse, reconnaître parfois qu'on a eu tort et accepter de changer d'idée. On peut se faire des idées suite à de mauvaises expériences mais il ne faut pas tomber dans le piège de la généralisation.

Les valeurs sont universelles. Il n'y a pas deux définitions de l'honnêteté, de la générosité, de la gentillesse ou de la serviabilité. Le reste ne sont que de petites différences qui font les particularités de chaque pays. Les femmes et les hommes se ressemblent partout.

Il faut apprendre à aller vers les autres pour les découvrir. Tous les musulmans ne sont pas arabes et tous les Arabes ne sont pas musulmans. Tous les musulmans ne sont pas pratiquants et toutes les musulmanes ne sont pas voilées, et ce ne sont pas toutes les femmes voilées qui se font imposer le foulard. Apprenons donc à connaître l'autre qui est différent mais qui nous ressemble tant.

Le pouvoir de la parole

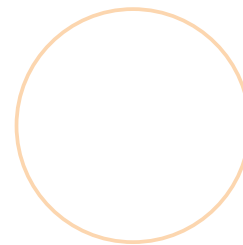
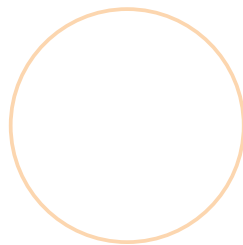
- ▶ Quand on parle, quand on communique, nos perceptions et nos idées changent grâce à l'ouverture et aux liens que nous développons avec les autres.

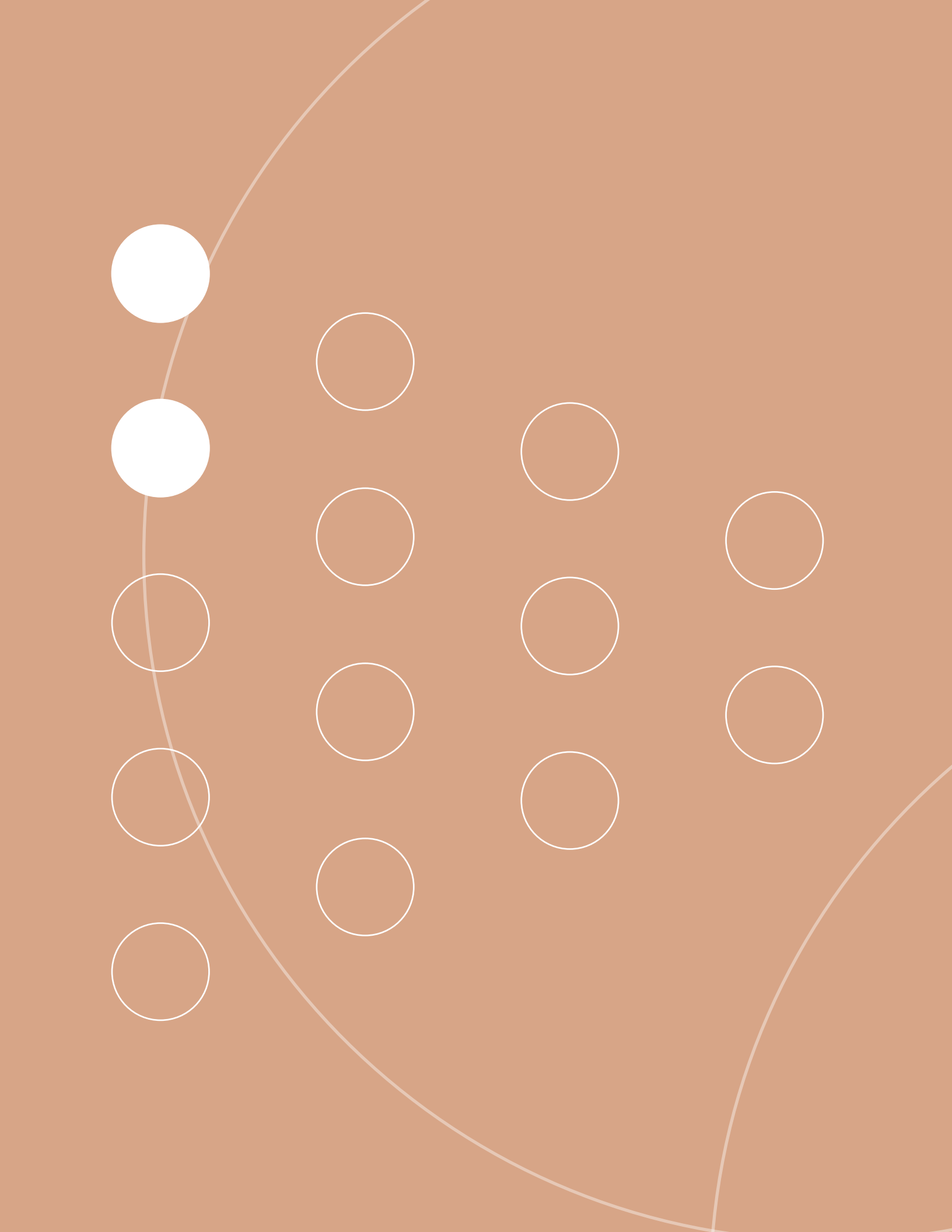
- ▶ Les Cercles de paroles sont un exemple de prise de parole qui nous rapproche. Les opinions y circulent, nous donnant le pouvoir de nous exprimer librement. C'est là que s'opère la magie des Cercles de paroles.

Les jeunes sont porteur d'espoir

- ▶ Les jeunes s'intègrent plus facilement parce qu'ils n'ont pas peur de l'autre. Nés ici ou arrivés au Québec en bas âge, toutes origines confondues, ils ne jugent pas et ils sont ouverts. Il y a beaucoup d'espoir chez les jeunes, parce qu'ils vivent d'emblée dans un monde interculturel. Ils ont des amis de différentes origines, étudient et travaillent dans des milieux interculturels, se marient entre eux et fondent des familles. Ils sont notre avenir à tous.

Les jeunes et leur capacité de passer outre les différences me donnent confiance. Avec le temps, tout le monde s'adaptera, mais il faut justement prendre le temps de s'écouter et de s'outiller pour bien recevoir et accompagner les nouveaux arrivants.





LE QUÉBEC EST-IL ASSEZ CONFIANT POUR ACCUEILLIR DE NOUVEAUX IMMIGRANTS ?

Invité : Claude Beausoleil

Toute sa vie, Gérard Godin a travaillé pour que les Québécois francophones occupent leur place et maîtrisent leurs institutions parce qu'il était convaincu que c'est en étant fiers et sûrs d'eux-mêmes qu'ils pourraient le mieux accueillir les gens des autres cultures et leur faire une place dans la société.

Jean Garon

Reconnaître nos vulnérabilités respectives

- ▶ On peut considérer cette question sous différents angles, idéologique et politique d'abord, personnel ensuite.

On ne se demande jamais si le Nouveau-Brunswick est assez confiant pour accueillir de nouveaux immigrants, ni si l'Île-du-Prince-Édouard supportera cette invasion musulmane. L'ancrage québécois rend la question ambiguë en raison des politiques québécoises et canadiennes qui sont souvent en opposition.

Le mot « musulman » se retrouve partout, dans les médias et sur les réseaux sociaux. C'est un phénomène relativement récent et on lui donne souvent une connotation négative. Il y a 20 ans on l'utilisait peu. On retrouvait davantage le mot « maghrébin », perçu, lui, comme très positif. Pourquoi ? Parce que sous l'angle des Québécois, les Maghrébins parlaient au moins le français. C'était aussi le cas avec les Haïtiens. Ils ont été relativement bien accueillis au Québec pour des raisons linguistiques. Alors, jusqu'au 21^e siècle, la ligne qui était tracée au plan idéologique dans l'acceptation des immigrants était la question linguistique, la question de l'existence d'une culture québécoise.

Il y a de grandes différences entre le multiculturalisme canadien et l'affirmation de la culture québécoise, mais est-ce que les immigrants le savent ? Une approche n'est pas meilleure que l'autre, c'est simplement différent.

Aucun immigrant n'est venu au Québec pour nuire à la culture québécoise francophone mais il y a des gouvernements, peut-être, qui ont eu cet objectif avec l'immigration.

Il y a aussi l'angle personnel de cette question, l'histoire de chaque immigrant. Mon histoire commence avec mon grand-père maternel, né en Angleterre, et arrivé au Québec quand il avait 10 ans avec son frère aîné. Ils ont été accueillis au Canada dans le cadre d'un projet du Commonwealth qui avait pour but d'accueillir les orphelins, suite au décès de leur père durant la guerre des Boers. Mon grand-père a été adopté par des membres de la famille du Frère André et mon histoire dès lors est devenue québécoise.

Chaque expérience est différente. Mon grand-père a été britannique jusqu'à la fin de sa vie, il ne parlait pas un mot de français. Il s'est marié avec ma grand-mère, Québécoise francophone qui elle ne parlait pas anglais. Ils devaient avoir leur propre langage. Mon histoire personnelle a été influencée par celle de mon grand-papa immigrant et j'ai toujours entretenu un rapport à cette immigration-là et une compréhension du rapport de chacun en fonction de sa propre histoire.

Chaque personne qui s'exile a son histoire et chacune des histoires individuelles est aussi importante que l'histoire globale. Si on réussit à voir à la fois tous les angles de l'histoire de l'immigration (l'angle idéologique, politique et historique ainsi que l'angle personnel), nous en retirerons un certain apaisement et une meilleure compréhension. Ce n'est pas la solution mais plutôt une autre façon de voir les choses.

Un malaise: les regroupements ethniques

- ▶ Au cours des dernières années, nous, les Québécois, avons commencé à ressentir un certain malaise dans nos relations avec les immigrants. On entend souvent que les nouveaux arrivants doivent adopter la culture du pays qui les accueille, apprendre la langue... On sait que ce n'est pas ce qu'il se passe. On retrouve de plus en plus de ghettos à Montréal.

Est-il normal que les nouveaux arrivants se regroupent par ethnie ou par religion pour mieux vivre dans leur nouveau pays ? Est-ce de l'auto-exclusion ? La société québécoise devrait-elle faire davantage pour les inclure ?

La générosité dans l'accueil

- ▶ Au Québec, il y a des gens qui viennent de partout dans le monde. Malgré toutes les questions que les Québécois posent aux personnes nées ailleurs, ils sont généreux. Il est normal de se poser des questions et d'en poser aux autres, d'avoir un certain recul par rapport à cette situation parce qu'elle nous dépasse tous. Un proverbe me vient toujours en tête quand je rencontre une différence chez quelqu'un :

« Les pierres que je trouve sur mon chemin, est-ce que je les utilise pour construire un mur ou un pont ? »

Je choisis le pont parce que c'est important d'aller vers les nouveaux arrivants sans jugement même s'ils ne viennent pas vers nous. Un pas vers l'autre, c'est à mon avis ce que le Québec doit faire pour assurer l'intégration de tous ces nouveaux arrivants.

La peur de la perte d'identité

Le Québec souhaite faire de la société québécoise une société d'intégration, assurer son poids démographique et politique au sein de l'ensemble canadien, enrayer les transferts linguistiques vers l'anglais et promouvoir les relations interculturelles et le respect de la diversité dans la communauté politique québécoise.

Micheline Labelle

- ▶ Le Québec est capable d'accueillir des nouveaux immigrants, il a ce qu'il faut pour le faire, mais il y aura toujours une certaine réserve et un sentiment d'insécurité face aux différences. L'anglais fait ombrage au français. Les jeunes francophones communiquent souvent entre eux en anglais. C'est peut-être l'influence américaine de plus en plus présente avec les plateformes numériques. Je comprends pourquoi les Québécois sont insécures en matière de langue et, selon moi, ce sera toujours un handicap et ils ne seront jamais assez confiants pour accueillir des immigrants à bras ouverts.

Le Québec possède pourtant les outils nécessaires pour bien accueillir les nouveaux arrivants mais la langue et la religion seront toujours des problèmes majeurs dans notre société. C'est dommage parce qu'on a toujours quelque chose à apprendre des personnes qui viennent d'ailleurs. Le dilemme est justement là : entre apprendre et protéger, avoir la curiosité de connaître l'autre et le sentiment de devoir protéger notre langue et notre culture. Cela nous empêche d'être complètement ouverts à la

diversité. On rencontre ce même problème chez les immigrants qui ne s'intègrent pas complètement de peur de perdre leur culture, leurs caractéristiques nationales, bref leur identité.

La perception d'une menace : la langue et la religion

- ▶ Au Québec, il y a deux réalités rattachées à cette question qui sont perçues comme des menaces.

La première, c'est la situation linguistique. La langue est un élément très important au Québec. Durant toute notre histoire, nous avons dû défendre le français, nous battre pour lui. L'Angleterre a cherché à nous assimiler et à nous faire disparaître. Nos droits civils, notre langue, notre religion, tout était à éliminer. Il y a une certaine inquiétude parce que cette bataille n'est jamais gagnée surtout à Montréal. Moins de 50 % des habitants de la ville sont francophones, alors on sent cette menace. Le boulevard Saint-Laurent était autrefois une frontière culturelle : les francophones à l'est et les anglophones à l'ouest. À l'ouest du boulevard St-Laurent, on commençait à nous répondre en anglais. Nous avons gagné des batailles, mais ce n'est jamais fini. Il est donc primordial que les immigrants apprennent le français. Pour s'intégrer, il faut parler la langue et travailler. Ce sont les deux plus belles façons de s'intégrer dans une collectivité.

La deuxième réalité, c'est la religion. Nous pensions avoir réglé la place de la religion au Québec. Il était clair que la religion n'interviendrait plus dans la politique comme autrefois. Il suffit de penser au premier ministre Duplessis qui marchait main dans la main avec les cardinaux, avec l'Église. Mais voilà que la collectivité musulmane arrive ici avec une pratique religieuse forte. Cela nous questionne comme société. Même la Loi sur la laïcité de l'État sera contestée.

À ces deux réalités, s'ajoute le facteur démographique. Les Québécois sont peu nombreux dans une Amérique du Nord anglophone. Nos voisins, les États-Unis, influencent avec leur culture envahissante non seulement le Québec mais la planète entière. Une arrivée massive d'immigrants pourrait rompre l'équilibre.

Quand j'étais enfant, il n'y avait pas d'immigrants au Québec. Le nombre est important. Il faut trouver comment nous protéger, peut-être en imposant des seuils à l'immigration.

Au-delà de la langue et la religion

- ▶ Je ne pense pas que nous, les Québécois, avons réglé notre relation à la religion, certaines choses, mais pas tout. Comme Québécoise francophone, je pense que les questions religieuses nous touchent beaucoup notamment dans notre rapport à la religion musulmane.

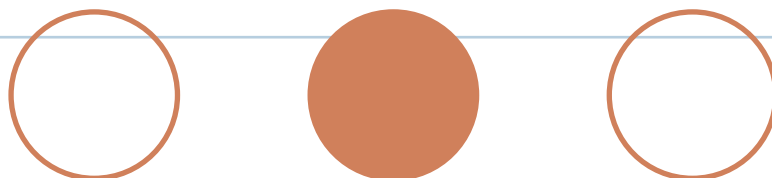
En Amérique du Nord, une personne sur quarante a le français comme langue maternelle. C'est infime. Alors oui, il faut absolument protéger la langue française qui fait partie de la culture d'ici. La langue va toujours marquer notre vision des choses. C'est une réalité qu'on ne peut pas changer.

L'histoire identitaire du Québec, pour des raisons politiques et historiques, est marquée par cette insécurité linguistique. Pour accueillir les nouveaux arrivants et célébrer la différence, il faut être solidaire avec l'autre qui contribue à la société par son savoir et la richesse qu'il amène avec lui.

Il y a cependant des décisions prises par les gouvernements dans lesquelles tous les Québécois ne se reconnaissent pas nécessairement.

Le gouvernement de la CAQ et l'immigration

- ▶ Les électeurs québécois se sont prononcés. Ils ont voté pour un gouvernement qui n'est pas tellement en faveur de l'immigration.



De quel Québec est-il question, du gouvernement de la CAQ ou de la population ?

- ▶ Quand on parle du Québec, de qui parle-t-on ? On ne parle pas du gouvernement parce que le gouvernement actuel ne parle pas au nom de tous les Québécois. Ce gouvernement a été élu avec moins de 40 % du vote populaire, sans compter ceux qui n'ont pas voté, donc ce gouvernement ne nous représente pas entièrement. Il a été élu sur la promesse de « réduire le nombre des immigrants au Québec pour mieux les accueillir ». Nous vivons présentement une crise politique parce que ce gouvernement a été élu par un électorat qui ne voulait plus voter ni pour le Parti libéral ni pour le Parti québécois. Québec solidaire est un parti marginal. Le gouvernement de la CAQ a émergé à la suite d'un rejet des autres partis, plutôt que d'un débat sur la laïcité et la Charte des valeurs. Ce sont des questions qui divisent notre société.

Les pays, les peuples changent et évoluent, et nous, comme Québécois, portons en nous une insécurité de « petit peuple » qui ne sera probablement jamais indépendant. Pourtant, la Loi 101 a fait en sorte que la majorité des Québécois, ou la plupart en tout cas, devait parler le français. Il y a des irritants parfois, c'est clair. Moi, j'habite dans Villeray où de plus en plus vivent des anglophones qui s'attendent à être servis en anglais. Comme je l'ai dit, ce sont de petits irritants quand on pense au nombre que nous sommes. Nous changeons aussi et je crois que nous devons nous ouvrir et accueillir davantage parce qu'on ne renouvelle pas notre population et il y a encore ici une capacité d'accueil.

Aller vers l'autre avec confiance de part et d'autre

- ▶ Il faut accueillir avec assurance, mais il est important que les immigrants sachent ce qui les attend ici. En contrepartie, le Québec doit travailler pour rendre la langue française plus attirante. Il faut aller vers l'autre avec confiance. Se rendre compte qu'en même temps que la culture évolue, nous, en tant qu'êtres humains, nous évoluons. Mais pour aller dans la même direction qui est notre Québec à nous, il faut partager notre culture et séduire l'autre avec ce que nous avons de plus beau : nos chansons, notre théâtre, notre ouverture d'esprit... Les gouvernements changent, il

y aura toujours quelqu'un pour les critiquer, mais tous les gouvernements doivent travailler à une meilleure intégration des nouveaux arrivants.

Les gens fuient les malheurs ou les difficultés qu'ils ont connus dans leur pays mais ceci ne veut pas dire qu'ils doivent emporter tout ou une partie de leurs problèmes avec eux au Québec. Il faut les aider à trouver des points communs avec nous, les Québécois, pour que nous puissions tous ensemble avancer vers le développement d'une société commune.

L'intégration est la responsabilité des immigrants

- ▶ Ce n'est pas au gouvernement de travailler à l'intégration des nouveaux arrivants, c'est à ces derniers de le faire. Ils ont choisi de s'installer au Québec, ils savent que leur choix implique de changer quelques-unes de leurs habitudes. Le gouvernement a mis en place plusieurs programmes pour faciliter leur intégration. Ce ne sont pas les programmes d'accueil qui sont inefficaces, c'est plutôt que certains nouveaux arrivants refusent de faire partie de leur société d'accueil.

Ce n'est pas une question de tolérance, mais plutôt d'acceptation réciproque. J'accepte le Québec et le Québec m'accepte.

Un témoignage sur la langue

- ▶ Je me sens Québécoise depuis le moment de mon arrivée ici, il y a près de 50 ans. J'ai choisi le Québec et j'ai choisi le français. Quand nous sommes arrivés ici, en 1971, le gouvernement payait les cours de français et un cours d'anglais. Alors bien sûr, j'ai appris les deux langues, mais j'ai choisi le français parce que je trouvais que c'était une belle langue. J'en connaissais déjà plusieurs. Mon objectif était d'apprendre une nouvelle langue et une nouvelle culture. Je ne suis pas d'accord avec l'idée que le nombre joue contre les Québécois. Quand un peuple est fier de sa langue et la propage avec passion, elle ne meurt pas. Je ne pense pas qu'une loi est nécessaire pour apprendre le français aux immigrants. C'est plutôt la passion de ceux qui la parlent et qui l'écrivent qui la fait vivre et qui se transmet aux nouveaux

arrivants. Il est dommage que les écrivains soient marginalisés, qu'ils ne forment pas l'avant-garde pour partager la passion de cette langue avec les nouveaux arrivants.

Si tous les Québécois s'intéressaient à l'histoire de leurs arrière-grands-parents immigrants, parce que tous les Québécois sont d'origine immigrante, ils seraient plus accueillants et réaliseraient mieux la difficulté de s'établir dans un nouveau pays alors il y aurait moins de jugements négatifs.

Devrait-on offrir des cours à l'université, au collège ou dans les écoles sur l'immigration ? Qu'est-ce que l'immigration ? Qui sont les immigrants ?

J'ai travaillé longtemps dans un organisme qui accueillait les nouveaux arrivants avec un programme de jumelage entre des familles réfugiées et des familles québécoises. Ce programme était une belle façon de faire connaissance, d'échanger et d'enrichir l'autre de sa propre culture. C'était aussi l'occasion pour les personnes immigrantes ou québécoises, de se défaire de leurs préjugés. C'était une opportunité pour les immigrants de bien s'intégrer et de mieux connaître la société d'accueil et pour les Québécois de découvrir la personne qui se cache derrière ce nouvel arrivant. La connaissance élimine les préjugés de tout ordre.

La langue : un aspect social et un aspect politique

- ▶ Il y a deux aspects différents à la question de la langue au Québec : un aspect social et un aspect politique.

Les jeunes qui parlent anglais, bien qu'ils soient francophones, le font pour montrer aux autres qu'ils sont cool, qu'ils sont rendus à un autre niveau, un niveau avancé, c'est aussi parfois le fait des adultes. Pour d'autres, avoir un emploi ou une entreprise qui fonctionne seulement en français est perçu comme un frein à la réussite et l'anglais serait la solution pour atteindre de meilleurs résultats.

Revoir les politiques d'immigration et d'accueil

- ▶ Le Québec accueille 55 000 immigrants par année. La plupart reçoivent un certificat de sélection et rencontrent des agents d'immigration qui évaluent leur capacité à s'intégrer dans notre société. Ces 55 000 immigrants ne forment pas un groupe homogène, mais les services offerts au Québec sont les mêmes pour tout le monde. Dans les classes de francisation, on trouve des diplômés de doctorat et des personnes qui ont à peine terminé leur secondaire 5, des jeunes de 20 ans et des personnes de plus de 60 ans. Il y a un décalage entre l'offre de services et les besoins de chacun. Cela provoque du découragement chez certains.

Plusieurs nouveaux arrivants ne pensent pas à leur intégration à la société québécoise au moment de leur arrivée. Ce qui leur importe c'est l'éducation des enfants, avoir accès à des soins de santé, recevoir de l'argent de l'aide sociale pour vivre mieux qu'avant. Ils n'ont aucun sentiment d'appartenance, aucune curiosité pour la culture québécoise, l'important c'est d'avoir une meilleure vie.

Au Québec, on abandonne les nouveaux arrivants à leur sort et on mise sur la deuxième ou la troisième génération. C'est possible si les parents n'éloignent pas leurs enfants de cette société à laquelle ils devraient appartenir. Il faut donc revoir notre politique d'accueil et d'intégration et tenir compte des besoins régionaux en main-d'œuvre. Si le Québec a besoin de travailleurs en Abitibi, il faut que les immigrants sachent dès le début qu'ils devront aller y vivre. C'est comme un contrat et c'est légitime. Les nouveaux arrivants auraient certains avantages, peut-être un logement, mais ils devraient se rendre dans la ville ou la région choisie par le gouvernement. Tout serait bien organisé : une semaine après leur arrivée les enfants iraient à l'école et les parents seraient au travail.

Peut-être faudrait-il accueillir moins d'immigrants, 10 000 ou 15 000, et faire toutes les démarches nécessaires pour bien les intégrer au pays ? Il faudrait des fonctionnaires qualifiés pour trouver la meilleure façon et les meilleurs outils pour intégrer les nouveaux arrivants.

Le respect des règles du pays d'accueil

Je crois qu'il faut être sensible au malaise identitaire des Québécois, non pas en faisant des interdictions de signes religieux ou des réductions du taux d'immigration, mais en fixant les règles du vivre-ensemble.

Michel Seymour

- ▶ On ne peut pas changer les règles d'un pays à cause de l'arrivée massive d'immigrants, parce qu'ils ne peuvent pas ou plutôt ne veulent pas changer leurs habitudes. Je comprends pourquoi les Québécois ont peur des immigrants.

Les nouveaux arrivants doivent être pris en charge dès leur arrivée au pays pour qu'on leur enseigne non seulement la langue mais aussi le fonctionnement, les règles et la culture du pays.

Revoir les services d'accueil

- ▶ C'est sûr que le Québec offre des programmes de francisation, mais par la suite les immigrants sont laissés à eux-mêmes. Ils ne savent pas trop ce qu'ils doivent faire pour bien s'installer au pays.

C'est la formation et l'accompagnement qui font la différence entre les personnes bien intégrées au pays et celles qui ne le sont pas. Peut-être ont-elles reçu l'aide de leur communauté, mais essentiellement elles ont trouvé des personnes qui les ont aidées à mieux comprendre le pays. Quand un nouvel arrivant se tourne vers sa communauté pour recevoir les informations et l'aide nécessaire pour s'établir, il a tendance à rester enfermé dans cette communauté sans s'ouvrir à la société d'accueil.

L'accueil des nouveaux arrivants : une responsabilité citoyenne

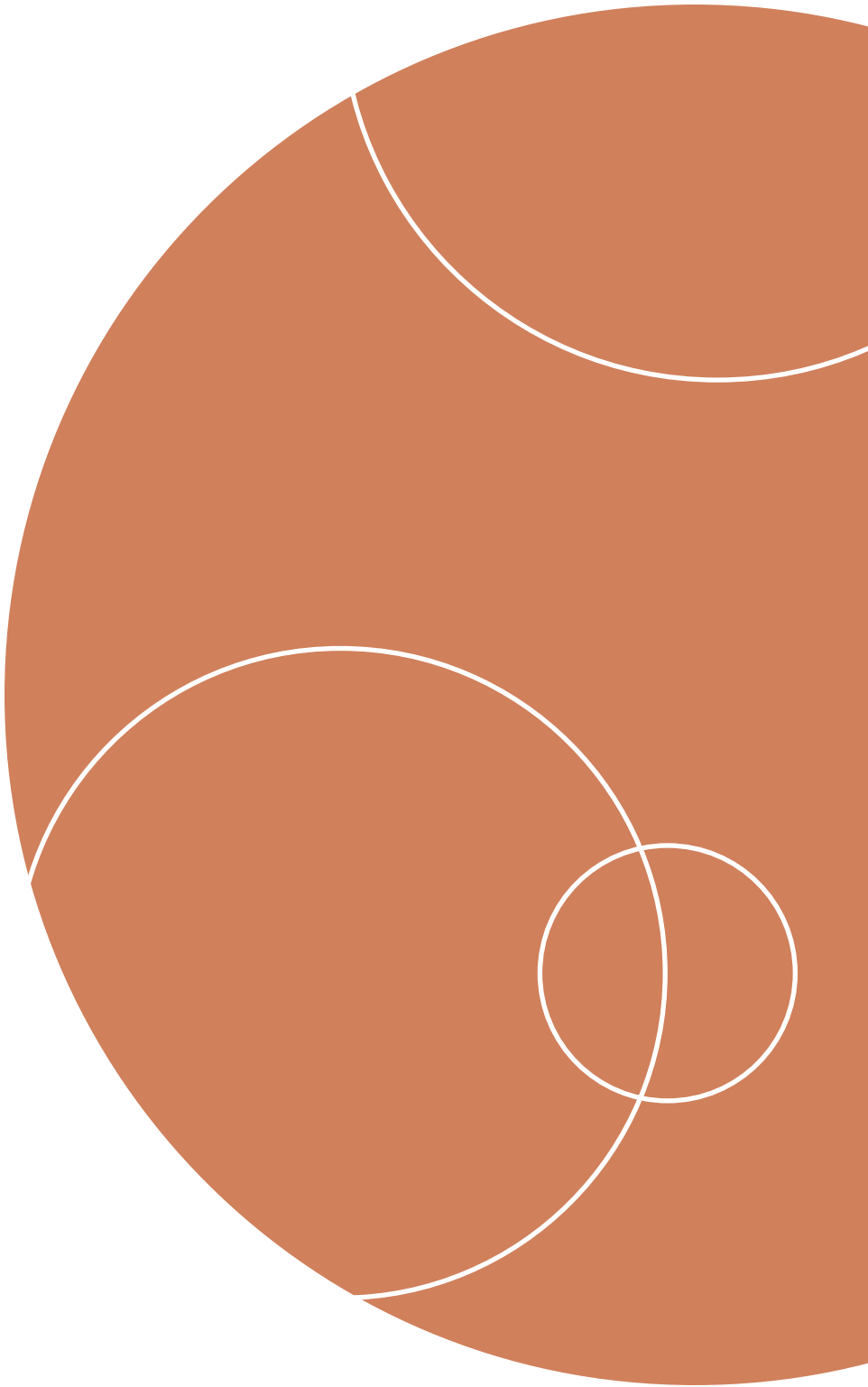
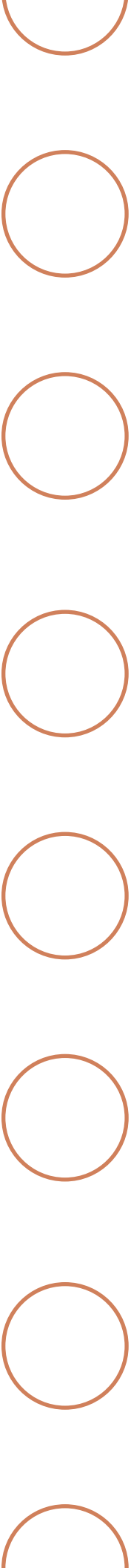
Ce n'est pas en brandissant une épée de Damoclès au-dessus de la tête des personnes immigrées pour accélérer ou améliorer leur connaissance du français que nous travaillerons à leur intégration à la société québécoise. L'intégration, en effet, suppose l'empathie et la collaboration de la société d'accueil.

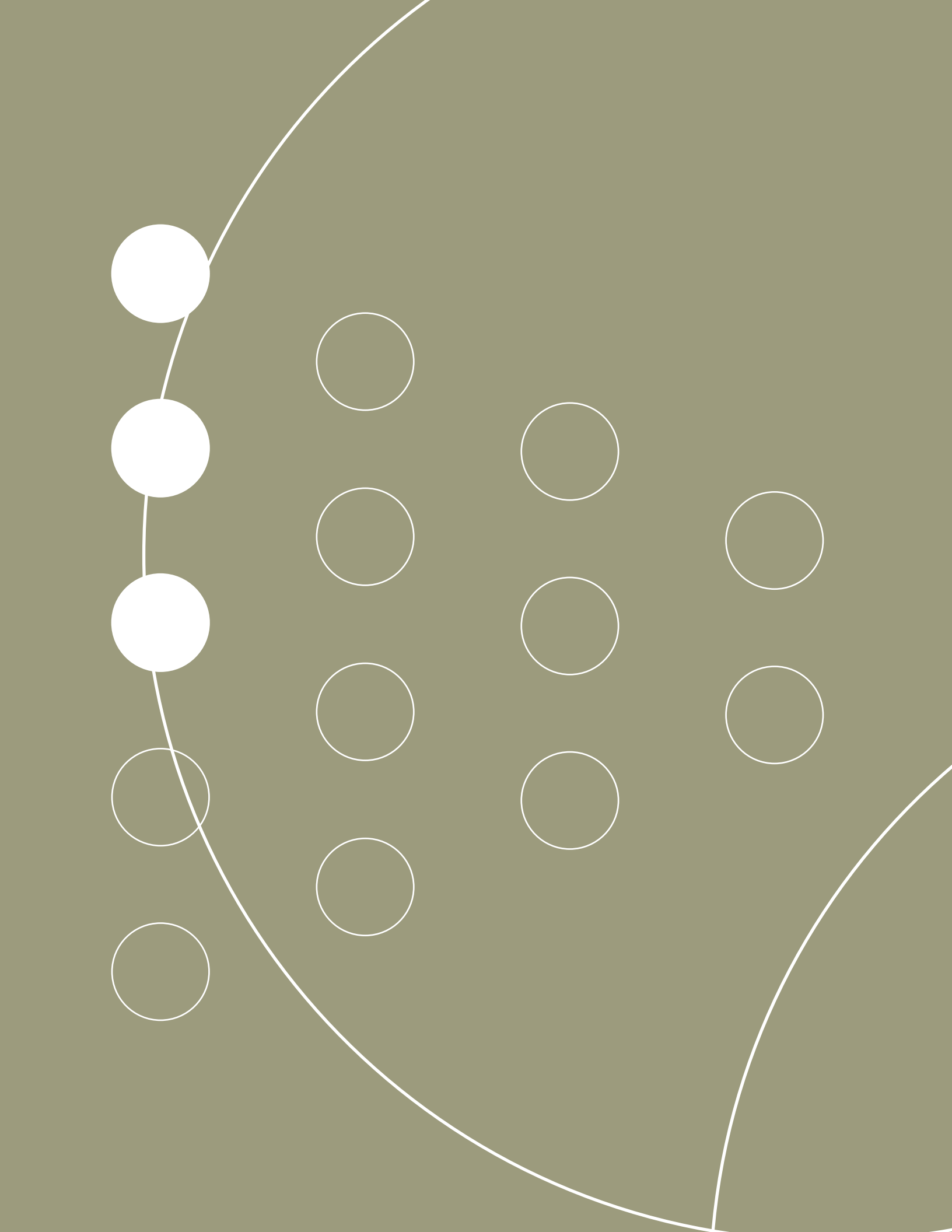
Sarah Harper

Nous espérons trop du gouvernement tout en restant inactifs. L'intégration sociale des nouveaux arrivants dépend de nous, Québécois de différentes origines. Nous devons nous impliquer davantage dans leur accueil puisqu'il est dans l'intérêt de tous qu'ils deviennent une partie de nous-mêmes. C'est notre responsabilité de citoyens.

Nous avons essayé aujourd'hui de trouver une réponse, une solution à cette question qui, au départ, semblait simple, mais qui est beaucoup plus compliquée qu'on aurait pu l'imaginer. J'ai en tête une citation d'un journaliste américain : « Dans la vie il n'y a pas de réponses, il y a seulement des histoires. »

Chacun a vécu sa propre histoire mais la tristesse et la mélancolie sont des émotions communes qui disparaissent avec le temps. Ces personnes venues d'ailleurs amènent avec eux des enfants qui iront dans nos écoles et se marieront plus tard pour créer un monde nouveau.







L'AMOUR
AU TEMPS DE
L'INTERCULTUREL

Invitée : Bochra Manai

*Il ne faut jamais fermer
ni sa porte ni son cœur
à l'étranger ou au voyageur.*

Gilles Vigneault

Nommer des expériences intimes complexes

- ▶ Je suis issue d'une famille en partie interculturelle, parce qu'entre la Tunisie et l'Algérie, entre des classes sociales différentes, entre les trajectoires de deux personnes, il y a toujours quelque chose de l'ordre du mélange. Et dans ma trajectoire personnelle, j'ai un genre de parcours de « serial marieuse / serial divorcée ». Je me suis rendu compte, avec le temps, que ma vie intime était reliée à mon parcours dans chaque société.

Je dépose aujourd'hui dans ce cercle beaucoup de vulnérabilités que j'ai écrites, laissées quelque part sur des clés USB, dans les bureaux de psys ou dans des discussions entre amis. Je ne leur ai jamais permis de se révéler sur la place publique. C'est cette démarche que j'ai envie de partager aujourd'hui avec vous et dont, j'en suis certaine, vous avez fait vous-mêmes l'expérience.

Je viens aujourd'hui dans ce cercle comme femme, immigrante, intellectuelle, musulmane qui a fait certains choix dans sa vie. Une femme qui a aussi des questionnements sur les différents tests qu'on fait dans notre intimité. Est-ce que le but est de nous rapprocher des nôtres ? Qui sont les nôtres ? Est-ce qu'on s'éloigne des nôtres ? Est-ce qu'au fond de nous on aime tester un peu l'interculturel, la différence interculturelle ? Mais, en même temps, le vivre au quotidien est difficile. On ne se comprend pas toujours. On ne parle pas toujours la même langue même si on parle le français.

La force de notre intimité doit nous permettre de trouver des espaces de conversation, d'apaisement et de guérison. Pourquoi parlerait-on de notre intimité ? Pourquoi est-il important d'avoir un cercle comme celui-ci ? Pourquoi faut-il parler des relations amoureuses en contexte de pluralité, des relations, au temps de la racialisation, c'est-à-dire dans un moment où ces questions-là sont omniprésentes dans la société ? Nous vivons dans une société plurielle alors qu'est-ce que ça veut dire d'y avoir des relations amoureuses mixtes ? Pourquoi prendre parole pour exprimer ce que beaucoup d'entre nous n'ions parce que je pense que nous survivons un peu avec ce déni qui me permet, à moi, de survivre. J'ai donc accepté de faire partie de ce cercle parce que je tente depuis des années de trouver un espace propice à mes questionnements intimes, ce sur quoi, parfois, on met le couvercle parce

que ça ne nous tente pas de voir des complexités. Je suis passée personnellement par une prise de conscience de l'urgence de nous écrire. L'écriture dans la vie de mes parents, qui étaient des réfugiés, a toujours été un exutoire, surtout pour mon père pour qui elle était une façon de se sauver de la torture physique qu'il a subie pour des raisons politiques. Je voulais donc vous dire aujourd'hui que vos paroles méritent de trouver un écho. Ce que je vous invite à faire aujourd'hui c'est de partager des mots. Si vous avez des envies cachées ou insoupçonnées d'écriture, allez-y, faites-le, que ce soit pour vous guérir, pour publier, pour le dire dans un slam, quelle que soit la façon avec laquelle vous souhaitez les transmettre, utilisez le pouvoir des mots.

Vos blessures autant que vos belles marques d'affection frappées au sceau de la diversité, méritent de trouver leur place. Nos histoires d'amour, de rupture, de violence et d'affection méritent d'être dites et écrites.

À 37 ans, mère d'un très jeune enfant, j'ai découvert que mes choix intimes, les hommes que j'ai pu aimer ou épouser, sont liés à ma condition de femme, immigrante, réfugiée, racialisée, déracinée ici, enracinée là, auto déracinée... Ce dont j'ai envie de discuter aujourd'hui est comment cette diversité, cette pluralité a un effet sur ma vie et la vôtre et peut-être trouver une réponse à une question que je me pose souvent : comment trouver les modèles dans nos vies qui nous inspireront et apaiseront ces questions-là. Je pense que nos histoires méritent d'être écrites parce qu'on a besoin de modèles plus complexes. Nous devons à nos enfants de retrouver cette complexité à la télé, dans la littérature et dans la vie.

L'honneur de la famille ou le choix de l'amour et de sa destinée

- ▶ Je rencontre souvent des femmes qui sont terrifiées par la possibilité que leurs filles sortent avec un homme d'une autre race, d'une autre culture ou d'une autre religion. Quand j'essaie de leur expliquer l'importance de l'amour et du respect dans un couple, elles n'entendent pas. Elles ne pensent qu'à la honte qu'elles et leur famille ressentiraient dans une telle situation.

Je suis arrivée au Canada il y a trente ans à cause d'une histoire d'amour. J'aimais un homme d'une autre religion et il était impossible dans mon pays d'origine,

la Syrie, de nous y marier. Après six ans ensemble, nous avons le choix, nous séparer ou nous exiler. Nous avons choisi de quitter notre pays pour venir nous installer ici et fonder une famille en sachant que c'était un billet sans retour.

J'ai décidé de changer ma destinée. J'aurais pu rester pour sauver l'honneur de la famille, quitter la personne que j'aimais parce que j'avais peur de la réaction de mes proches mais j'ai décidé de vaincre la peur et, par le fait même, d'ouvrir cette porte longtemps fermée pour que d'autres me suivent.

La religion, un facteur de choix du conjoint important pour les parents

Les mariages mixtes constituent des relations complexes. Il ne s'agit pas uniquement d'une relation entre deux êtres s'aimant et décidant de s'unir pour la vie, mais de la rencontre de deux familles, de deux cultures différentes, voire de deux religions différentes...

Anonyme

- ▶ La religion est un élément important dans le choix du partenaire de vie, plus pour les parents que pour les enfants. L'origine ethnique n'est pas aussi importante tant que la religion est la même.

Le poids des familles ou la liberté individuelle

- ▶ À l'école primaire, j'étais entourée de jeunes de différentes origines et au secondaire, encore plus. J'étais attirée par la différence. J'ai commencé à fréquenter un Africain. Ma mère m'a vue avec lui sur la rue et c'était la fin du monde. J'ai été traumatisée par ce qui est arrivé. Je suis toujours en colère contre ma mère. Je fréquente maintenant un Libanais et elle s'oppose également à cette relation. Ma mère est Arménienne et elle veut avant tout préserver notre culture et notre langue, l'arménien, ce que

je comprends bien. Je ne crois pas que si je me marie avec un homme d'une autre culture cela affectera ma relation ou la transmission de ma culture à nos enfants. J'assurerai cette transmission et ce sera pour eux un grand héritage.

La communauté ou l'amour ?

- ▶ La peur de l'inconnu nous fait craindre les couples mixtes. L'origine du problème n'est pas le couple. Le couple est en amour, un sentiment que même les meilleurs poètes ne peuvent pas complètement décrire mais que tous connaissent. Le problème réside dans leur entourage et la société qui leur imposent des contraintes.

J'en ai discuté, il y a longtemps, avec deux de mes étudiantes, une Argentine et une Japonaise. Cette dernière m'avait rapporté que sa grand-mère lui avait dit de se tenir loin des Canadiens, ces étrangers si différents des Japonais. Elle avait choisi de faire fi de ses consignes. Par contre, celle qui venait d'Argentine m'a dit qu'elle devrait se marier avec quelqu'un de sa religion, parce qu'elle était juive et qu'elle devait penser à la survie de sa communauté, fortement minoritaire dans son pays. Je comprenais son raisonnement, mais en même temps je me disais que l'amour et la raison ne vont pas toujours de pair.

Tous les couples, n'importe où dans le monde, disent que parfois ils ne parlent pas la même langue, ne se comprennent pas toujours. Ce n'est pas quelque chose qui affecte seulement les couples mixtes mais aussi les couples de même culture et origine.

Montréal, une ville favorable à la mixité des unions

- ▶ Être heureux et en équilibre avec l'autre, malgré ses différences, c'est ce qui est important dans un couple. Je pense que Montréal nous permet de vivre cette mixité facilement et dans l'harmonie.
- ▶ Dans mon pays d'origine, la Syrie, les mariages mixtes étaient très rares. Mais ici à Montréal, la situation est complètement différente. Beaucoup de Syriens se sont mariés avec des personnes d'autres origines. On dit souvent que les relations dans

les couples mixtes sont excellentes à leur début mais, avec le temps, les différences culturelles peuvent créer des tensions avec les familles.

Selon moi, les familles doivent être ouvertes à l'autre, sinon cela peut créer des tensions non nécessaires dans le couple. Dans ce couple, chacun doit déjà vivre avec ses propres concessions, accepter les différences de l'autre et travailler pour réussir cette vie à deux. C'est ça l'amour. Accepter l'autre, lui être dévoué, s'entraider, écouter et travailler ensemble main dans la main.

De plus en plus de couples mixtes au Québec

- ▶ Il y a des différences qui sont plus importantes que d'autres : la religion, la classe sociale, la langue et la culture des familles. Il y peut y avoir plusieurs différences sur lesquelles un couple doit travailler avec beaucoup d'amour, de compréhension et d'acceptation.

J'ai vu évoluer la société québécoise. C'était une société très homogène. Les élèves dans les écoles étaient à 98 % des « Québécois de souche ». Puis, il y a eu les vagues d'immigration du Liban, du Chili et du Vietnam dans les années 70. Le paysage québécois a commencé à changer. Les classes dans les écoles devenaient des classes des « Nations unies ». Il y a eu à un moment des relations clandestines entre les élèves. Quand ils étaient de deux origines différentes, ils se fréquentaient à l'école, mais pas à l'extérieur. C'était interdit, inacceptable et les jeunes le savaient. Nous, les enseignants, avons réalisé un film pour le présenter dans le cadre d'un gala. Beaucoup d'étudiants ont refusé de se faire filmer à côté de leur chum ou de leur blonde par peur de la réaction de leur famille. Cette époque est révolue.

Dans ma famille, nous avons de beaux couples mixtes, des relations harmonieuses malgré les différences.

De belles relations se développent au Québec parce que l'ouverture est là et elle fait son chemin, Tout n'est pas encore parfait mais les couples se forment et c'est beau à voir.

Les jeunes nés ici partagent une identité commune, leurs parents doivent accepter leurs choix

- ▶ Mes enfants sont nés et ont grandi ici, ils ne sont pas vraiment différents des autres jeunes de leur âge. Ils utilisent le même langage et ils pensent de la même manière. S'ils se marient entre eux, ce ne sera pas vraiment un mariage mixte puisque c'est un mariage de personnes qui ont vécu les mêmes expériences et qui ont la même « culture », différente de la nôtre, certainement, mais c'est la leur. Ils ont une identité commune, que leurs parents soient immigrants ou nés dans ce pays. Leur monde est différent du nôtre. Ils n'ont pas à changer ; nous devons plutôt trouver le courage d'accepter leurs choix.

C'est plus facile pour les jeunes nés ici quelle que soit leur origine

- ▶ Quand les jeunes sont nés et éduqués ici, c'est plus facile d'avoir un couple mixte qui fonctionne. Ils ont la même culture et parlent la même langue. Pour eux, c'est facile de s'engager avec quelqu'un d'une autre origine. Mais, quand une personne qui vient d'un autre pays décide de se marier avec un ou une Québécois.e, ça ne fonctionnera pas ou ce sera beaucoup plus difficile parce que la culture et les mentalités sont différentes.

J'ai aussi la conviction que l'amour entre deux personnes permet de mieux accepter l'autre. De ce mélange, naîtront des enfants avec une belle mixité qui les enrichira personnellement et cela bénéficiera à la société.

Le lieu de la socialisation sentimentale peut être déterminant

- ▶ J'ai grandi dans une famille musulmane même si j'ai appris plus tard que ma mère n'était pas musulmane. Elle était bahaïe, mais elle vivait comme une musulmane. Je suis arrivée en France à l'âge de 10 ans, mais il y avait des interdits parce que ma famille est pratiquante. Au début, je ne voulais pas déplaire à mes parents, alors je réprimais mes sentiments. Mais à vingt ans, je suis tombée amoureuse d'un homme

blanc, appelé Jean-Sébastien. Nous nous sommes mariés et nous sommes venus au Québec. Malgré la réticence initiale de mes parents, Jean a été adopté et aimé par ma famille. Mais immigrer à Montréal est souvent un grand choc pour les couples. Tout a bien commencé pour moi, mais de son côté, il a connu beaucoup de difficultés, cela nous a séparés et nous nous sommes quittés.

Mon engagement dans la révolution tunisienne m'a permis de rencontrer des hommes arabes, ce que j'évitais auparavant. J'ai vécu une relation amoureuse avec un Arabe en croyant que la proximité culturelle nous rapprocherait, mais j'ai réalisé que si elle répond à certains besoins, elle ne règle pas tout. On peut être confortable dans la langue qu'on entend mais on peut ne pas être à l'aise dans l'intimité avec cette personne de notre culture. Finalement, j'ai compris qu'il n'est pas nécessaire qu'il soit musulman et Arabe, ce qui importe c'est que je me sente bien avec lui et respectée. J'ai par la suite rencontré mon deuxième époux qui est Montréalais/Français de mère allemande et de père colombien. C'est notre culture commune qui nous a rapprochés, la culture française. J'ai réalisé que ma socialisation sentimentale s'est faite en France ; ma féminité est française. Je ne suis pas une Maghrébine qui a vécu son adolescence en Tunisie. Les normes amoureuses au Québec ne sont pas les mêmes que celles de la France, je ne les comprends pas parce que je ne les ai pas connues quand j'ai grandi.

Ce qui m'importe est que je puisse être musulmane, que l'on ne m'interdise pas de vivre ma religion et de parler arabe avec mon fils. C'est cette zone de confort-là que je veux préserver même dans la différence.

Les difficultés de l'amour interculturel

- ▶ L'amour dans les premiers temps de la relation est différent de l'amour durant le mariage. Vivre ensemble les tensions du quotidien peut créer des problèmes dans les couples de cultures différentes.

La difficulté de la communication entre le conjoint étranger et sa belle-famille et même les amis du conjoint, faute de connaissance de la langue, peut engendrer aussi des problèmes qui, à long terme, peuvent briser un couple.

Découvrir l'autre au-delà de ses origines

- ▶ Une problématique peut aussi surgir quand une personne qui a vécu longtemps à l'étranger se marie avec quelqu'un du pays. Les deux sont originaires du même pays mais leurs expériences de vie sont complètement différentes. Ils n'ont plus la même culture ni la même façon de penser.

L'ouverture et la découverte de l'autre personne est ce qui importe dans les relations. Apprendre à connaître l'autre et découvrir son monde c'est ce qui nous aide à savoir si nous sommes faits pour vivre ensemble, c'est le cas dans les relations de couples qu'ils soient mixtes ou homogènes.

La capacité de dépasser les différences

L'union mixte, c'est la rencontre de deux imaginaires, de deux histoires, de deux cultures et de deux loyautés. La corrélation entre la relation amoureuse et la mixité renvoie à la sérénité du couple et à son intelligence à ménager les susceptibilités, à inventer et à limiter les dissensions au profit de compromis consensuels et égalitaires.

Mathieu Habji et Delphine Verien

- ▶ Chacun d'entre nous est né dans une ville qui avait une culture, une religion et un encadrement politique différent. Nous sommes les sujets de nos lieux de naissance et de notre éducation. Dans les relations de couples mixtes, il faut développer une capacité d'abandon pour être capable de vivre avec quelqu'un qui n'a pas eu le même vécu. Il faut aussi développer une capacité de dialogue pour être capable de se dire les choses. Il est déjà difficile de se comprendre même si on est de la même culture et qu'on parle la même langue. Alors, quand on vient de deux mondes différents avec leurs règles, leurs langues et leurs lois, il y a comme un ménage à faire au départ. Si je suis amoureux de cette personne mais que je ne suis pas amoureux de sa famille, de son pays et de sa langue, il faut voir comment le couple

sera capable de nommer ces réalités, comment il arrivera à les dépasser pour être capable de bâtir quelque chose. C'est fondamental. Je crois que c'est universel et ça affecte tous les couples, mixtes ou non.

La richesse et les grands défis de l'amour interculturel

Apprendre une nouvelle langue, changer ses habitudes, s'émanciper de son éducation ou affronter des aspects de notre personnalité jusque-là inexplorés : partager sa vie avec une personne venant de l'étranger contribue aussi à nous façonner une identité qu'on n'aurait jusqu'à présent pas soupçonné, quitte à renoncer à une partie de soi-même. Des changements parfois difficiles à appréhender mais que l'amour, la bienveillance et le sens du compromis permettent de plus facilement affronter

Alexandra Pizzuto

- ▶ J'ai grandi dans un milieu très homogène sans aucune diversité. Un peu par hasard, dans la vingtaine, j'ai travaillé dans un organisme interculturel et cette découverte m'a transformée. Je me suis retrouvée avec des gens de cultures différentes, de religions différentes et, en plus, nous travaillions sur ces questions. Nous organisons des rencontres, des séminaires, des formations, des visites inter-religieuses. C'était au centre de ma vie et je ne pouvais pas croire que je vivais auparavant sans toute cette richesse.

L'amour interculturel n'était pas une question à laquelle j'avais réfléchi, mais cela m'attirait. C'était quelque chose de passionnant parce qu'à travers la personne qu'on rencontre, on découvre aussi sa famille interculturelle, pas seulement son père et sa mère. Comme j'étais dans un milieu où il y avait plusieurs modèles de couples interculturels, c'est devenu une possibilité : rencontrer une personne qui vient d'un autre pays, qui parle une autre langue, avec laquelle tu as des affinités que tu n'as pas avec beaucoup de Québécois.

Pour moi un couple « mixte » peut être aussi solide, mais c'est un défi en soi, surtout dans la durée. Avec la naissance des enfants, surgissent de nombreuses questions relatives à l'éducation, la religion, la présence de la famille de l'un et de l'autre, parfois des divergences peuvent surgir. Dans mon cas, il y a eu aussi la question de la langue, quelle langue parle-t-on à la maison ? Il y a eu aussi la question du pays de résidence. Mon conjoint a eu le désir de retourner dans son pays. Nous y sommes allés, puis, c'est moi qui ai souhaité revenir dans mon pays. Nous sommes rentrés mais cette tension est demeurée. Nous ne pouvions pas vivre à deux endroits à la fois, mais ça nous aurait plu ! Dans un contexte de couple mixte, il y a beaucoup de compromis majeurs de part et d'autre. Ce n'est pas toujours le cas mais c'est sûr que les enjeux sont souvent différents de ceux des couples de même origine.

Il y a la question de la famille élargie aussi : mes parents et mes beaux-parents ne vivaient pas dans le même pays et ils ne pouvaient pas communiquer, entre eux, il y avait cette barrière majeure de la langue. Parfois, avec le temps, ces petites choses peuvent devenir lourdes et on est incapable de les résoudre.

Il y a donc de grandes richesses dans les couples mixtes mais il y a aussi de grands défis. En fin de compte, on fait le bout de chemin qu'on est capable de faire.

Refuser l'amour interculturel en raison de la culture dominante

- ▶ Dans un couple mixte, il y a deux espaces, l'espace familial et l'espace social. Les deux personnes savent qu'entre elles il y a l'amour mais l'espace familial qui comprend la culture, les stéréotypes et les préjugés vient influencer le couple. Les membres de la famille de chacun interfèrent dans la relation, non par méchanceté ou parce qu'ils n'acceptent pas l'autre mais par souci de protéger leur culture, leur religion, leur histoire.

L'espace social met à l'épreuve la capacité de chacun d'accepter les différences de l'autre. Je suis née à Haïti, mais arrivée ici très jeune. J'ai été élevée et socialisée ici. Je n'ai jamais été dans une école homogène, plutôt dans une école où la mixité était omniprésente. Ajoutez à ça Internet avec lequel je suis née, donc la question de la différenciation culturelle, je la voyais déjà et c'était ma normalité. L'amour

interculturel n'est pas un problème pour moi mais le problème réside dans ma position sociale par rapport à ça. Je suis une femme racisée et immigrante qui vient d'une famille très ouverte aux autres cultures, mais est-ce que mes différences seront acceptées par la personne avec qui je serai ? C'est cette question-là qui m'empêche de m'engager dans une relation mixte. Accepter la culture de l'autre, je n'ai pas de problème, je la connais parce que j'ai été élevée dans un esprit d'ouverture mais je ne crois pas que c'est le cas de tout le monde.

L'émancipation des femmes immigrantes venues de sociétés plus traditionnelles

- ▶ Je viens d'un pays où, de façade, les gens sont ouverts d'esprit mais la réalité est toute autre. J'étais mariée avec un Tunisien, nous venions du même pays, nous avons la même religion et nous parlions la même langue mais, entre nous, il n'y avait aucune compatibilité. La raison est qu'en Tunisie ce qui est autorisé aux hommes ne l'est pas aux femmes : elles n'ont pas le droit d'avoir des relations amoureuses avant le mariage ni de connaître beaucoup d'hommes. Une fiancée connaît peu son futur époux et après le mariage elle découvrira des aspects de sa personnalité qui ne lui plairont pas nécessairement. À mon arrivée à Montréal, même si j'avais beaucoup voyagé déjà, j'ai été confrontée à la mixité des races et des religions. C'est beaucoup plus ouvert que la Tunisie où on ne peut pas afficher son homosexualité ou son athéisme. Les membres de la famille en Tunisie s'immiscent dans toutes les affaires des couples. J'ai l'impression que la vie d'ici, à Montréal, critique la vie de là-bas. La plupart des relations de couples ne sont pas basées sur l'amour, mais sur l'argent, la classe sociale, l'emploi, les biens matériels... Les jeunes se marient pour plaire à leur famille. Les femmes ne sont même pas libres de choisir leurs études, alors elles ne choisissent pas leur mari non plus.

Le schéma d'un couple mixte est trop complexe. D'ailleurs, un couple homogène vit avec des enjeux et des incompréhensions qui parfois le déchirent. Pour réussir un couple mixte, il faut dès le début se préparer à beaucoup de concessions de part et d'autre, à une véritable ouverture d'esprit parce qu'on peut se dire ouvert mais confronté à la réalité, cela peut être difficile. Pour aimer vraiment, il faut être indépendant financièrement et ne pas être à la merci de quelqu'un. Une femme qui

est incapable de subvenir à ses besoins sera obligée de faire ce que son partenaire lui dit de faire. Ses décisions et ses actions lui seront dictées. Dans un pays où les femmes sont discriminées, les hommes se comportent d'une manière différente avec une femme étrangère. Il y a une certaine hypocrisie dans leurs comportements. Si on a des principes, il faut de l'égalité.

Un couple mixte pourra être accepté dans une société ouverte mais dans un pays où la religion a un rôle dominant, ça va créer un problème. Par exemple, il y a toujours une minorité juive en Tunisie. Si un musulman épouse une juive, leur couple ne sera pas accepté par leurs familles. C'est beau l'amour, rêver de vivre ensemble et de fonder une famille mais ils seront confrontés à la réalité du rejet. Leur relation survivra peut-être au début mais avec le temps elle se brisera. Les choix à faire seront difficiles, surtout avec des enfants.

L'égalité est fondamentale dans la vie de couple

- ▶ Avec le temps, le rôle des femmes s'est beaucoup transformé. Ma mère n'aurait jamais divorcé ni même pensé le faire. Les femmes d'aujourd'hui, en raison de leur autonomie financière, prennent des décisions et font leurs propres choix. Les rôles traditionnels ont beaucoup été ébranlés. Il est fascinant de voir comment les sociétés et les couples évoluent quand les jeunes femmes sont fortes et capables de prendre des décisions importantes pour leur vie. Il est merveilleux de voir comment on arrive à danser cette danse égalitaire, respectueuse dans un contexte où les femmes sont autonomes tout en voulant être dans une relation. La notion d'égalité dans le couple est fondamentale pour mieux se comprendre et mieux vivre ensemble.

Le grand dérangement

Quand on quitte son pays, on apprend à vivre autrement, on acquiert de nouvelles habitudes, de nouvelles façons d'être et même de penser. On change et la plupart du temps ceci crée des malentendus entre nous et les membres de notre communauté. La culture individuelle devient un facteur de dérangement. La communication

est parfois plus difficile avec les personnes de notre communauté qu'avec celles d'autres pays et d'autres cultures.

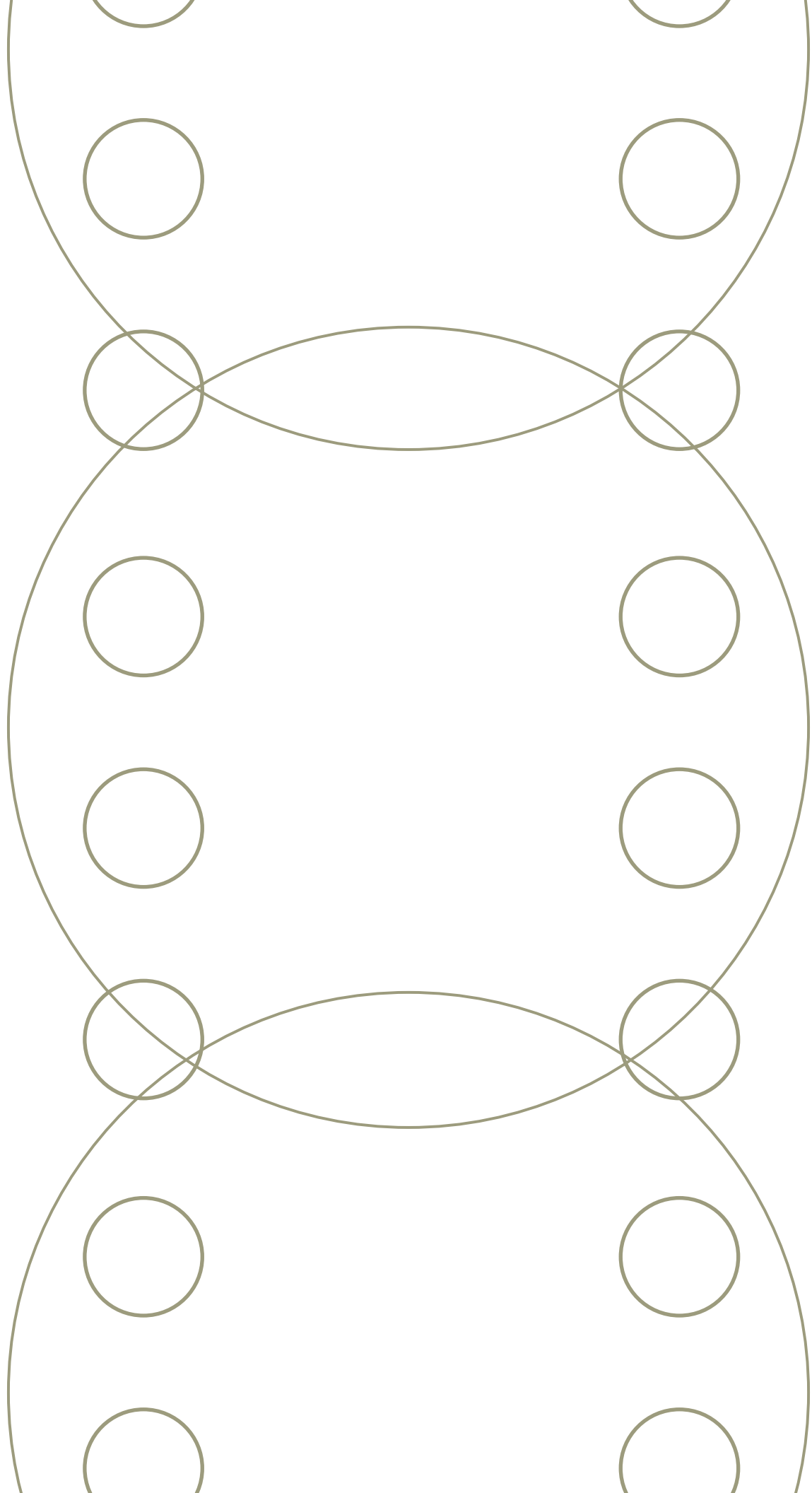
- ▶ Beaucoup de couples immigrants ont divorcé à leur arrivée au Canada. Ce n'est pas la mixité du couple qui détruit leur relation, c'est plutôt l'attitude de la personne elle-même. Vivre au Canada permet aux femmes venues de sociétés traditionnelles de goûter à la liberté et de refuser l'oppression. Les femmes évoluent plus vite ici et apprennent à demander le respect qu'elles méritent.
- ▶ Beaucoup de femmes en Haïti ont vécu sans la présence d'un homme dans la famille. Elles ont dû être fortes et remplacer l'homme de la maison. Leurs garçons sont élevés de façon à ne pas s'abaisser devant leurs mères mais en même temps à ne pas dominer leur mère. C'est une question d'égalité.

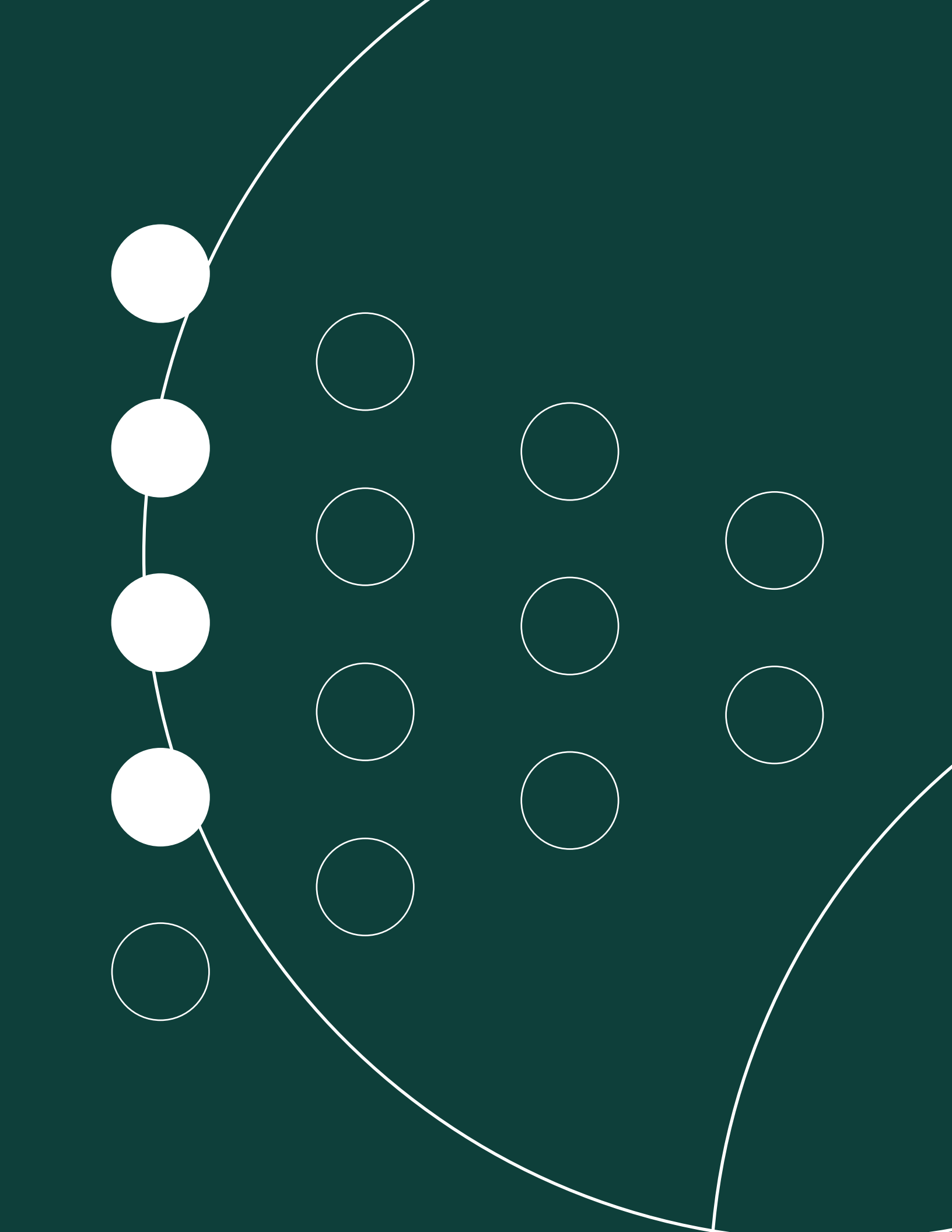
Les hommes d'origine haïtienne, nés ou élevés ici, sont très différents de ceux nés et élevés dans les Caraïbes.

Les jeunes femmes haïtiennes d'ici sont mal comprises en Haïti, on les traite de blanches. Ce n'est pas à cause de la couleur de leur peau, mais plutôt à cause de leur liberté dans leurs façons de faire, de penser et même de parler.

Témoignage: se retrouver soi-même face à l'autre

Je n'ai jamais été davantage moi-même, avec ma langue, mes origines, ma complexité, que dans la différence. Être face à l'autre me permet de me définir et de me dire : je n'oublie pas d'où je viens, je sais quelle langue chantonne à mes oreilles et je sais avec quelle langue je chante des comptines à mon fils. Mais j'utilise le français pour écrire. L'arabe est ma langue maternelle, mais le français est ma langue de transmission. Au final, face à l'autre, je ne pense pas me perdre dans ce qu'il est mais j'arrive plutôt à me retrouver.





LE DÉCONFINEMENT DE NOS PENSÉES

Nous avons commencé nos rencontres interculturelles au mois de septembre 2019. Des rencontres riches par la présence inspirante de nos invités et les témoignages et réflexions des participants.

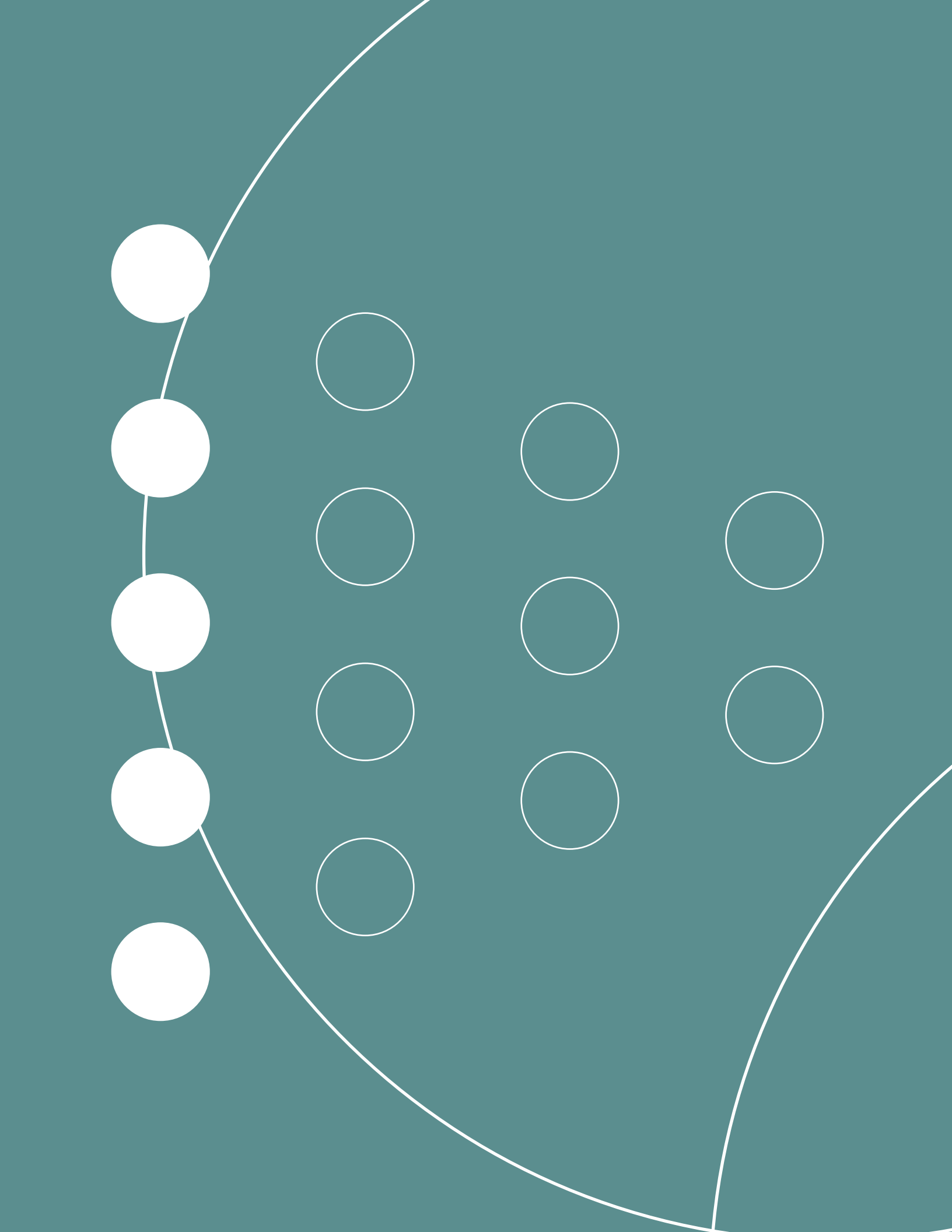
Mais le temps s'est arrêté un certain vendredi 13 mars 2020. La pandémie a rattrapé le Québec et nous a obligés de nous confiner et de cesser nos activités pour plusieurs mois.


À la fin du mois de juin, la Direction générale de la santé publique du Québec autorisait les rassemblements de dix personnes dans les parcs, alors nous nous sommes retrouvés, entre habitués des cercles, au parc Marcellin-Wilson à l'ombre des arbres, respectant la distance et chacun, avec notre chaise.

Le but de cette rencontre, qui a réuni des participants de différentes origines, était de partager nos expériences personnelles durant les mois difficiles que nous avons vécus. Raconter nos peurs et nos découvertes. Parler de différents sujets d'actualité qui avaient retenu notre attention. Bref, cette rencontre avait pour but de déconfiner nos pensées.

La rencontre était chaleureuse et enrichissante, mais notre seul regret fut de ne pas pouvoir enregistrer les propos des personnes présentes. Les bruits autour de nous ainsi que la distance entre les participants ont rendu cela impossible.

Le cercle dans le parc, comme nous aimons l'appeler, était le début d'une autre série de rencontres qui ont défié le virus et ont permis la tenue de plusieurs cercles dans notre centre communautaire et par visioconférence avec des invités et participants qui nous ont marqués.





EST-CE QUE LE
RACISME SYSTÉMIQUE
EXISTE AU QUÉBEC?

Invitée : Bochra Manai

*Je veux éviter de faire un débat de mots,
et de faire le procès des Québécois.
La majorité des Québécois
ne sont pas racistes.*

François Legault

En réponse à une question sur
le racisme systémique au Québec,
conférence de presse, le 8 juin 2020.

L'obligation morale d'être solidaires avec les populations qui vivent des inégalités dues à leur race, leur genre et leur classe sociale

- ▶ J'aimerais aujourd'hui envisager le racisme systémique différemment, pas comme s'il fallait absolument prouver son existence, mais plutôt avec le bénéfice du doute. Dire que c'est possible que tout le monde ne le vive pas, que chacun le vit à sa façon, que certains l'ont vécu dans l'insertion au milieu du travail, d'autres dans leur sous-représentation dans la société (politiquement, culturellement, artistiquement...) Peut-être n'avons-nous pas tous eu la même expérience mais en tant que citoyens qui partageons l'amour de vivre en démocratie, donnons le bénéfice du doute à chacun tout en essayant de ne pas délégitimer les expériences des autres. Même si, personnellement, je pense que le racisme est systémique et par systémique, on entend que ça se déploie consciemment ou inconsciemment dans plusieurs sphères de la société.

Les premières générations d'immigrants le vivent d'une certaine façon. Je suis moi-même une immigrante au Québec depuis douze hivers, mais je suis aussi liée dans ma propre trajectoire de la Tunisie vers la France à la deuxième génération. Je me sens donc vraiment proche des conditions que peuvent vivre mes amis qui sont nés au Québec, dont les parents sont d'origines différentes et qui ont un rapport à la société qui peut être différent.

J'entrevois le racisme comme une expérience que l'on vit différemment, si l'on est un immigrant qui vient d'arriver ou si l'on est de la troisième génération ou encore un anglophone noir dont la famille est au Québec depuis 400 ans. Il ne faut pas oublier non plus qu'une des formes de racisme fondateur au Québec, au Canada et en Amérique du Nord se retrouve dans le rapport avec les autochtones.

La question n'est pas de savoir si le racisme systémique existe ou non mais plutôt quelles peuvent être les façons dont chaque personne le vit.

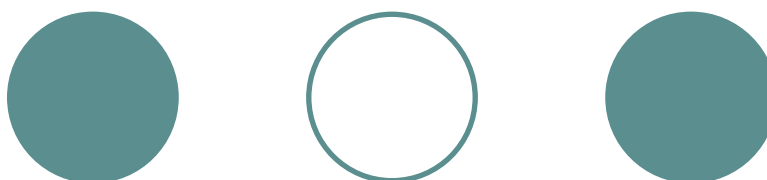
Comme immigrante, je pense que ma place comme citoyenne est toujours remise en question. Beaucoup de personnes tentent malgré tout de trouver leur place mais elles finissent par être épuisées, fatiguées par le quotidien de « l'altérisation » et de la distanciation qu'elles peuvent vivre.

La responsabilité de comprendre et de transformer nos pratiques, parce qu'il s'agit de pratiques de racisme, dans nos organisations, nos écoles, notre Assemblée nationale et ailleurs, ça doit se faire aussi avec les populations qui ne sont pas racisées, immigrantes, autochtones, noires et autres.

Il ne faut pas dire, par exemple, qu'un homme blanc ou une femme blanche ne peut pas comprendre l'expérience d'un homme noir ou d'une femme noire, mais ces derniers vivent des situations spécifiques que l'on doit approcher avec sensibilité puisqu'il est impossible pour une personne blanche de les avoir vécues.

Présentement à Montréal-Nord, il y a un enjeu entre des populations immigrantes nouvellement arrivées, des personnes d'origines maghrébines, latino-américaines et autres confrontées à une cohabitation dans l'espace public avec des jeunes hommes noirs qui sont très différents, et là, on se retrouve avec des conflits. Mais, quand on regarde ces deux types de populations, on remarque que tous les deux sont piégés par le racisme. Ces jeunes-là, qui sont arrêtés tous les jours par la police, sont piégés dans un système sécuritaire qui braque les projecteurs sur eux. Vous avez aussi des immigrants qui parfois ne comprennent pas bien ce qui les entoure et qui vivent dans une certaine insécurité.

Ce racisme crée alors une forme de division alors que face au racisme, il faut avoir une perspective de solidarité. Il importe donc que les populations blanches, caucasiennes (appelons ça comme vous voulez) soient appelées à trouver des moyens pour être plus solidaires envers les populations qui vivent des inégalités en raison de leur race, de leur genre et de leur classe sociale.



Comment le mot systémique est devenu négatif

La question du racisme m'habite depuis longtemps et habite aussi notre société qui est préoccupée par le sujet.

Les mots sont comme les humains, chacun d'eux a une origine, une racine, une histoire ou une interprétation intéressante. Je vais m'arrêter aux mots : système, systématique et systémique. D'après Le Larousse, système origine du grec « sustêma » qui signifiait ensemble. Mais quand on utilise le mot systémique de nos jours, il prend une connotation négative. Utiliser un adjectif dont le mot initial veut dire ensemble pour signaler quelque chose de désagréable est ironique.

La race

- ▶ Afin d'explorer le mot « systémique », on peut suggérer de nouvelles associations : la gentillesse systémique, l'amabilité systémique.

Mais si on prend la race, puisque c'est de ce mot là qu'il est question aujourd'hui, il trouverait son origine dans le mot italien « razza » qui désigne en fait des familles, des espèces de mafias qui ont construit leur pouvoir à la Renaissance et au Moyen âge en se faisant la guerre. Le mot race est né en Europe dans ce bouillon-là pour devenir, progressivement, autre chose. Il est passé de la famille à la tribu, puis à la nation. C'est là que ça s'est compliqué parce que l'anthropologie a d'abord créé la « science des races » : mesurer les oreilles, le nez, la longueur du menton, la couleur de la peau. Avec le temps, des politiques se sont fondées sur cette pseudo-science, dont la ségrégation utilisée pour assurer la division entre les personnes.

Les sociétés du monde entier ont toujours eu peur les unes des autres. L'autre, c'est souvent ce qu'on n'aime pas, ce qu'on ne veut pas voir envahir notre société. L'autre, c'est souvent celui qu'on méprise quand on en a peur. Et pourquoi en avons-nous peur, parce qu'on ne le connaît pas. Moins on le connaît, plus on a peur, plus on le méprise et plus on garde nos distances.

Personnellement, je refuse de cocher la case de la race dans les formulaires de recensement, il n'y a aucun sens à identifier les gens selon leur race.

L'exclusion de celui qui déroge au sein de sa communauté

- ▶ Le racisme ne vise pas seulement les personnes d'autres couleurs ou classes sociales. Il existe dans les communautés qui s'attendent à ce que leurs membres se conforment à leurs attentes. Quand une personne déroge à la voie commune, elle est automatiquement exclue et racisée.

La plupart des Noirs qui ont quitté leur pays d'origine et qui retournent s'y installer plus tard, vivent une certaine solitude en raison de leur éducation, de leur profession ou de leur façon de penser qui se rapprochent davantage de celles du pays où ils ont vécu auparavant.

La complexité interne dans les groupes

- ▶ Tout le monde a des préjugés, c'est naturel. Nous regardons une personne différente et nous allons tout de suite la juger.

Si l'on croise une personne d'une autre couleur dans la rue, nous allons tout de suite l'identifier par sa couleur. Si cette personne, habillée ou parlant différemment, va dans un quartier habité majoritairement par des personnes de la même couleur de peau, elle sera perçue comme étant d'une autre classe sociale, une intruse qui n'est pas du quartier. Ça veut dire qu'on ne vit pas certaines expériences. Il faut avoir conscience que les personnes racisées, immigrantes ou autochtones, toutes celles qui peuvent vivre des inégalités, peuvent être confrontées à l'exclusion.

Il ne faut pas oublier que ces personnes ne sont pas seulement noires, arabes, musulmanes ou autochtones. À l'intérieur même de ces groupes, il y a des enjeux de genres, de classes, des enjeux politiques, bref il existe une complexité interne au sein même des groupes.

Il ne faut pas avoir une lecture univoque des personnes que nous croisons surtout que chaque personne a des origines, des histoires familiales, des trajectoires différentes... Nous nous retrouvons toujours dans une interaction avec un individu qui ne représente pas les groupes racisés, noirs, etc. Cette personne peut nous faire part de la complexité du groupe auquel elle appartient sans en être pour autant la représentante.

La complexité montréalaise et la mise à l'écart

- ▶ Ce qui m'a fait venir au Québec, c'est la possibilité de vivre dans une société où une femme peut s'identifier de différentes manières, prendre sa place et assumer un rôle. Nous sommes tous différents et chacun a un cheminement personnel, ce qui nous ramène à la complexité montréalaise. C'est fascinant de voir les dynamiques entre les francophones et les anglophones, comment elles sont intimement liées à l'identité de cette ville. L'histoire des vagues migratoires de l'Europe : les Irlandais, les Portugais, les Grecs, les Italiens, comment ils ont fondé à nouveau cette ville au siècle passé, puis les vagues migratoires plus récentes des quarante dernières années.

Au final, choisir de vivre dans cette ville c'est aussi subir le fait que dans certains quartiers existe une mixité qui ne nous est pas nécessairement familière, que peut-être on n'aime pas d'emblée alors qu'on choisit de vivre dans ce milieu-là pour différentes raisons, la proximité du travail par exemple.

Les mots aussi sont importants. Quand on se met à l'écart des Québécois -- les Québécois et nous -- on ne se donne pas la chance et on ne la donne pas non plus à nos enfants, de vivre et de ressentir l'appartenance au Québec.

La peur et la méconnaissance nourrissent le racisme

- ▶ Les partis politiques et les médias ont favorisé le développement d'un climat de peur dans la population. J'ai participé, il y a dix ans, à un comité pour la Commission des droits de la personne où il était question des jeunes, toutes races et origines confondues, qui en se regroupant dans les lieux publics, même en petits groupes,

créaient de l'insécurité chez les gens, ce qui les amenait à appeler la police ou tout simplement à s'éloigner des jeunes. S'il a fallu créer un comité pour traiter de cette problématique et essayer de trouver des solutions, c'est parce qu'elle s'est généralisée.

À Montréal, des ghettos se sont créés dans différents quartiers dans lesquels on peut vivre sans même avoir à parler en français ou en anglais. Les membres d'une même communauté se côtoient quotidiennement sans avoir aucun contact avec la société d'accueil. C'est comme si on les poussait à rester à l'écart et dans leur monde. Ils ont leur propres écoles, garderies, organismes... un monde qui leur appartient et qui ressemble à celui qu'ils ont quitté.

Devons-nous continuer à encourager cette attitude qui cause l'isolement des immigrants ? Comment peut-on leur demander de parler français si tout autour d'eux se fait dans leur langue d'origine ?

Il faut trouver des moyens pour les encourager à vivre dans la société commune, à se mélanger aux autres Québécois, apprendre à les connaître pour démystifier et éliminer la peur qui provoque le repli sur soi.

Cette peur existe aussi chez certains Québécois qui, malgré une apparence d'ouverture, sont réticents à côtoyer et à travailler avec des immigrants ou des enfants d'immigrants nés ici qui détiennent des diplômes québécois et qui sont qualifiés. On les inclut peu dans les comités, les organismes ou les activités.

Cette peur est nourrie par les médias et les politiciens, elle provient d'une méconnaissance de l'autre et elle nourrit le racisme.

Le racisme systémique à l'encontre du bien commun

- ▶ Le racisme n'est pas causé par l'entre-soi. Nous avons tous le droit de nous retrouver entre nous et de parler avec des gens qui parlent la même langue que nous. Ce sont plutôt les conditions qui font qu'on se retrouve entre nous qui sont problématiques. Quand nous arrivons à Montréal, nous avons envie de nous intégrer à la société d'accueil, mais le seul espace qui est accueillant et non hostile est le quartier où est rassemblée notre communauté. Cela veut dire que les conditions de notre

entre-soi sont déjà favorisées, c'est comme s'il y avait un processus qui fait en sorte que nous nous retrouvons dans cet endroit précis. Il est important toutefois de respecter ce qui humainement anime les gens.

Parce que le racisme est systémique, nous nous retrouvons tous piégés et c'est là que l'entre-soi devient la seule possibilité, une nécessité.

Selon Gérard Noiriel, spécialiste de l'histoire de l'immigration en France, le racisme se reproduit grâce à trois types de facteurs : la production de la connaissance (l'université, en tant que telle, a produit des connaissances colonialistes); le politique et le médiatique.

Ces trois facteurs sont des vecteurs de la reproduction du racisme. Ceci dit, ces mêmes facteurs peuvent aussi être des véhicules qui s'opposent au racisme.

Le racisme est un problème parce qu'il crée des divisions entre les personnes. Au final, quel est le bien commun qu'on a envie de construire ? Si le racisme est systémique, si le racisme concerne l'ensemble des gens, la réponse doit aussi concerner l'ensemble. Nous sommes encore piégés par la question raciale comme par la question de la classe sociale, même si on parle beaucoup moins de cette dernière.

La pandémie a montré que les gens qui sont au front sont ceux qui sont les plus exclus et les plus marginalisés. Beaucoup d'entre nous vivons le confinement à la maison devant l'ordinateur. Ceux qui livrent notre nourriture, ceux qui soignent nos aînés, ceux qui administrent les tests de dépistage, sont des femmes et des hommes, immigrants et racisés.

Il faut avoir en perspective ce que c'est de produire du racisme mais aussi des inégalités de classes. Nous devons agir individuellement et collectivement pour comprendre quel est le bien commun que l'on doit construire dans cette société avec nos différences, avec des entre-soi un peu bizarres, des religions qu'on ne comprend pas tout à fait. On n'a pas besoin de tout comprendre, par contre, on a besoin de fonctionner dans et avec des institutions, dans et avec des écoles, dans et avec des générations différentes. La question du bien commun est essentielle pour savoir comment dépasser cette problématique. Il nous faut une visée commune.

Travailler sur soi

Le respect pour la dignité humaine ne se mérite pas, il est une donnée préalable.

Tzvetan Todorov

Pour régler la question du racisme, qui est un problème de société, il faut commencer par l'individu. Nous avons tous, peu importe notre couleur ou notre origine, des obstacles à l'intérieur de nous qui nous empêchent de nous ouvrir à l'autre.

La société québécoise a connu à travers les décennies toutes sortes de problèmes et de conflits qui ont provoqué la peur de l'autre, la peur de perdre sa culture, sa langue et ses particularités comme société francophone dans un océan anglophone.

Pour vivre en harmonie dans une société, quelle qu'elle soit, il faut commencer un travail individuel qui élimine ces obstacles intérieurs et aide à s'ouvrir à l'autre. C'est un travail sur soi qui nous fera comprendre l'importance de respecter, d'accepter l'autre malgré ses différences et d'essayer de bâtir ensemble un espace de bien-être, de dialogue et d'échange. Le bonheur est dans le partage et non dans l'isolement.

Le racisme au Québec n'est pas celui des États-Unis

Il faut reconnaître tout être humain, sans chercher à savoir s'il est blanc, noir, basané ou rouge; lorsque l'on envisage l'humanité comme une seule famille, il ne peut être question d'intégration ni de mariage interracial.

Malcolm X

- ▶ Souvent, les idées qu'on retrouve ou qu'on entend aux États-Unis sont transportées ici, au Canada, sans faire les ajustements nécessaires. La violence qui existe entre les communautés aux États-Unis est beaucoup plus grande que celle qu'on retrouve ici. L'histoire de l'esclavage, par exemple, a marqué l'histoire américaine alors

qu'au Canada, c'était une manifestation du racisme plutôt marginale. Les États-Unis sont aussi un pays impérialiste qui a fait la guerre et la loi à travers le monde alors que le Canada est un pays secondaire.

Il y a aussi des caractéristiques propres au Québec. Les Canadiens-français sont minoritaires en Amérique du Nord, minoritaires également au Canada. Le développement du Québec et l'émancipation des Canadiens-français sont deux réalités importantes qu'un immigrant doit prendre en compte.

Le discours sur le racisme ne peut pas être une copie carbone des idées qui circulent de l'autre côté de la frontière, ceci n'aide pas la lutte contre le racisme au Canada et au Québec. Le racisme n'a pas la même ampleur et notre société est différente de celle aux États-Unis. Ceci dit, vivre ensemble, c'est toujours compliqué.

Le vivre-ensemble n'est pas seulement la mixité au niveau des origines mais c'est aussi la mixité sociale. Il faut favoriser la mixité des classes sociales et éliminer la pauvreté.

Loin des généralisations

- ▶ Le point de départ de notre travail individuel dans une société multiculturelle est de ne pas généraliser. Aucune personne ne ressemble à l'autre. Chacune a ses particularités, ses croyances et ses façons de faire.

Comment peut-on vivre ensemble pour le bien commun ? Il faut nous retrouver grâce à ce qui nous unit, trouver des points communs, regarder et apprendre à connaître l'individu au lieu de considérer toute une communauté. C'est de cette manière qu'on peut briser les chaînes du racisme.

Les enfants issus de l'immigration, nés ici ou arrivés en bas âge, ne s'identifient pas selon l'origine de leurs parents et ils ne voient pas les autres de cette manière non plus. Ils se considèrent tous égaux, appartenant à une seule société riche de sa pluralité. Il nous faut suivre leur exemple et trouver des similarités entre nous et toutes les personnes qui partageons le même territoire.

On ne naît pas raciste, on le devient.

Lilian Thuram

Je n'ai pas vécu ni connu le racisme durant ma jeunesse. Dans mon pays d'origine, nous étions tous égaux, toutes religions confondues. Mais, avec les années, ça s'est développé, encouragé par des extrémistes religieux et des politiciens qui ont séparé la population et créé du favoritisme et des privilèges pour certains aux dépens des autres. Le racisme est né et la guerre a suivi.

Le racisme ressemble à un miroir qui me projette une image de moi que je n'aime pas et qui est aussi celle de celui qui est raciste envers moi. J'ai peur de l'autre et l'autre a peur de moi. Cette peur a été alimentée par des discours idéologiques et le refus de comprendre et connaître la culture et les conditions de tout ce qui est différent et qui n'est pas comme nous.

L'éducation tue le racisme si on lui permet de prendre sa place et de raconter la vraie histoire de l'humanité.

Faire société

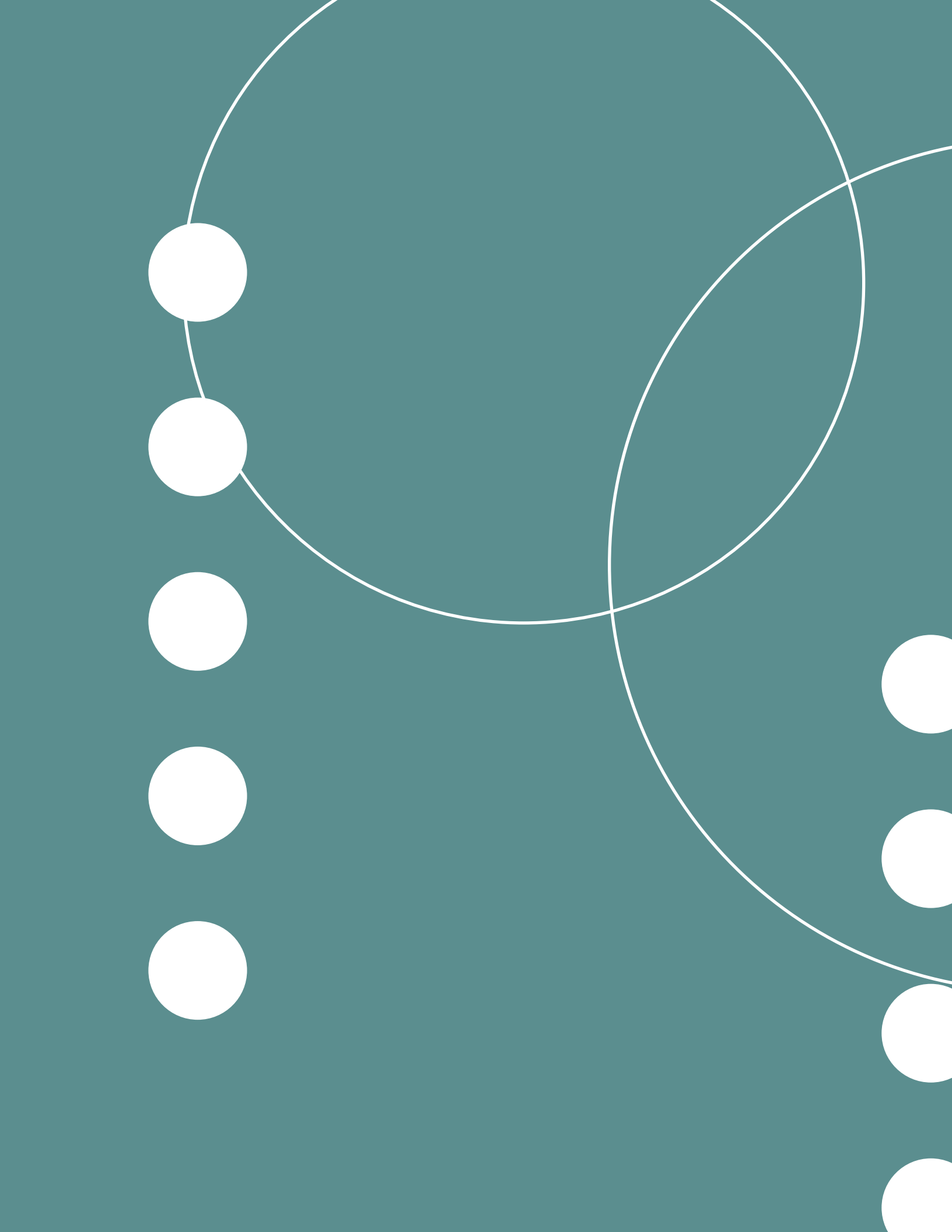
Personne ne naît en haïssant une autre personne à cause de la couleur de sa peau, ou de son passé, ou de sa religion. Les gens doivent apprendre à haïr, et s'ils peuvent apprendre à haïr, on peut leur enseigner aussi à aimer, car l'amour naît plus naturellement dans le cœur de l'homme que son contraire.

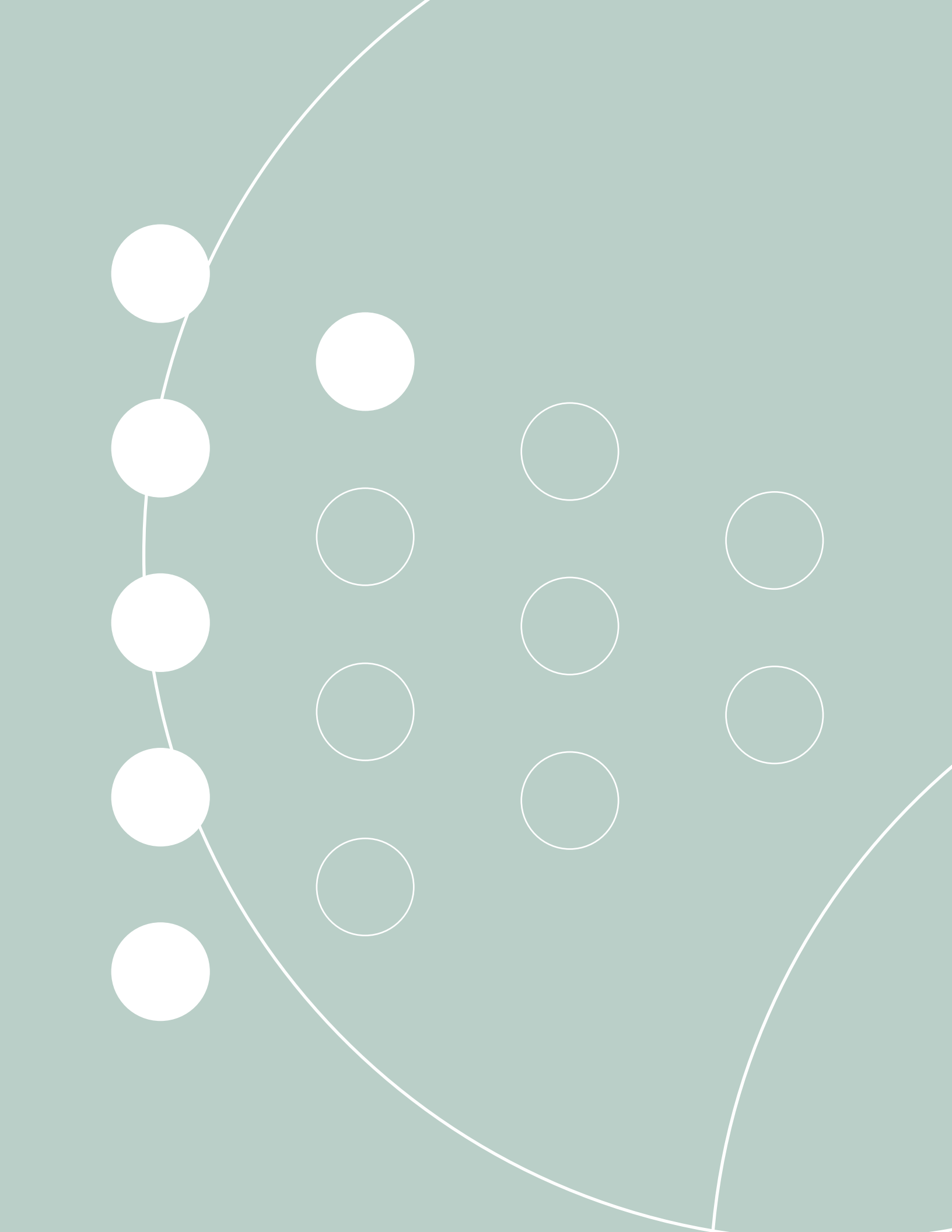
Nelson Mandela

- ▶ Comment peut-on faire société ? Qu'est-ce qu'on fait pour faire société ? C'est la question d'aujourd'hui.

L'exemple qui me vient à l'esprit est une recherche qui a été faite, il y a une quinzaine d'années, auprès des jeunes de la rue à Montréal et à Québec, en constants différends avec la police. Ils entraient continuellement en collision, c'était systématique et systémique. Cette recherche avait pour but de comprendre qui étaient les jeunes de la rue. Heureusement, quelques années plus tard, un autre groupe de recherche a tenté une autre approche. Les membres de ce groupe ont rencontré les policiers et les jeunes dans le but de les rapprocher. Évidemment, quand on a peur, que ce soit le policier qui a peur du jeune ou le jeune qui a peur du policier, ce n'est pas évident de faire société surtout qu'il y en a un qui est payé pour arrêter l'autre et que cet autre essaie de toutes les manières de se sauver de cette situation-là.

Comment on fait société, selon moi, c'est le point de départ.





OUTRE LA LANGUE ET DE L'EMPLOI, QU'EST-CE QUI FAVORISE L'INTÉGRATION ?

Invité : Jean-Pierre Gorkynian

Car pour s'intégrer à une culture, il faut, je vous le certifie, se désintégrer d'abord, du moins partiellement, de la sienne. Se désunir, se désagréger, se dissocier. Tous ceux qui appellent les immigrants à faire des « efforts d'intégration » n'osent pas les regarder en face pour leur demander de commencer par faire ces nécessaires « efforts de désintégration ». Ils exigent d'eux d'arriver en haut de la montagne sans passer par l'ascension.

Négar Djavadi

Ce qui nuit à l'intégration – un passé idéalisé, un présent bouleversé

Avant de considérer ce qui favorise l'intégration, peut-être faut-il s'attarder à ce qui la retarde, à ce qui lui nuit : les pensées négatives, la comparaison avec le passé, le jugement et la condamnation de tout ce qui ne nous plaît pas. La distance rend les souvenirs plus attrayants, presque parfaits. On ne se rappelle que des beaux moments et on oublie les difficultés du passé.

Quelle intégration ?

Le pays natal n'existe que lorsqu'on l'a quitté. C'est depuis l'exil ou l'ailleurs qu'il émerge et devient cette reconstruction souvent nostalgique, ce phare dans le rétroviseur; il prend son vrai sens depuis le lointain. Le pays natal est une absence.

Ida Kummer

Même si j'ai toutes les caractéristiques d'une personne bien intégrée à la société d'accueil, je ne me sens pas d'ici. J'ai étudié au Québec, je connais bien la langue, j'ai un emploi, mais ma principale appartenance est à mon pays d'origine. Je suis très attachée à ma culture et je suis les nouvelles du pays. Je ne suis pas isolée, j'ai des amis québécois et d'autres nationalités. J'aimerais savoir ce qu'il me faudrait de plus pour que je réussisse à me sentir complètement intégrée ?

Pour s'intégrer vraiment dans une société, ça prend au moins trois générations. La deuxième génération se questionnera et la troisième commencera à trancher, mais il n'y aura jamais complètement de coupures et peut-être que c'est mieux ainsi. À un moment donné, quelqu'un d'une génération subséquente aura le goût de découvrir et d'apprendre l'histoire de ses ancêtres, de créer des liens ou des ponts avec cette autre société. Et c'est tant mieux, parce que créer ou conserver des liens avec plusieurs sociétés rend la société québécoise plus complexe et plus riche.

L'identité de la deuxième génération issue de l'immigration

J'ai grandi dans une famille d'origine arabe qui parlait cette langue à la maison même si nos parents ne voulaient pas nous l'enseigner pour que notre accent français n'en soit pas imprégné.

À quinze ou seize ans, j'ai assisté à la pièce de théâtre Incendie de Wajdi Mouawad. C'était la première fois que j'étais en présence d'une œuvre dont les héros étaient d'origine arabe et québécoise. C'était aussi la première fois que le lien se faisait avec ma propre identité, le pont entre mon « arabité » et mon « américanité » et c'est là que j'ai compris que la culture est un véhicule identitaire.

La plupart des jeunes de la deuxième génération sont confrontés à des choix entre l'acceptation ou le rejet de certaines valeurs pour définir leur identité. Ces choix se font souvent à l'adolescence. Pour plusieurs, il est difficile de rejeter les valeurs familiales, traditionnelles et conservatrices, qui sont censées les avoir sauvés, en opposition aux valeurs individuelles, libérales et propices à l'émancipation.

Les immigrants de deuxième génération vivent avec une culpabilité inhérente : leurs parents ont sacrifié leur vie pour leur offrir un avenir meilleur.

La plupart des parents immigrants ont emporté dans le pays d'accueil un lot de souffrances héritées ou vécues dans leur pays d'origine et parfois ils le transmettent, sans le vouloir, à leurs enfants.

La transmission des souffrances à la deuxième génération

Jusqu'à quel point les enfants des immigrants doivent-ils porter l'histoire de la souffrance collective de leurs parents ? Le génocide arménien, l'invasion israélienne au Golan, la torture subie au Chili...

Les parents ont-ils le devoir ou le droit de cultiver, chez leurs enfants, leurs propres sentiments de déception, de souffrance, d'injustice et d'angoisse ? Les enfants

doivent-ils s'approprier les histoires et les causes de leurs parents ? Doivent-ils vivre dans le même état de déception et de désolation ? Ou bien, faut-il juste transmettre l'histoire, apprendre des erreurs et leur apprendre à vivre selon les valeurs de la société où ils vivent ?

L'histoire des parents ne peut être cachée. Mais il faut reconnaître la différence entre raconter son histoire et mettre le poids de cette histoire et de la 'cause' sur les épaules des enfants.

La deuxième génération et les secrets de famille

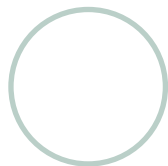
Mes parents n'ont jamais partagé leur histoire avec nous et nous avons grandi en les regardant porter un lot de souffrances dont nous ne connaissions pas la cause. S'ils avaient partagé leur secret avec nous, nous aurions mieux compris la raison de leur détresse.

Les enfants de parents immigrants nés ici sont parfois plus attachés au pays d'origine que leurs parents. Est-ce la faute des parents qui leur font porter le fardeau de la continuité et leur imposent le respect des valeurs du pays d'origine ? Ça peut être le cas pour plusieurs.

La deuxième génération et l'histoire de la famille

La façon dont mes parents immigrants m'ont raconté leur histoire m'a permis de vivre moins d'anxiété et de développer ma propre façon de voir les choses, de comprendre la culture des autres et de définir mon avenir.

Raconter les faits et laisser les jeunes grandir et développer leur propre compréhension des situations les aidera à mieux comprendre et respecter leur environnement et à déchiffrer la souffrance et les sentiments parfois complexes de leurs parents.



La deuxième génération : une double identité positive

- ▶ La deuxième génération a souvent une double identité, celle du pays d'origine des parents et celle du pays où elle vit, un mélange riche et plutôt harmonieux du meilleur des deux mondes.

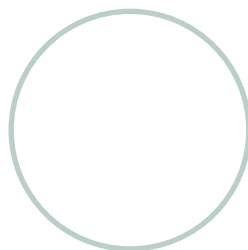
Je pense que les immigrants, ceux qui ont quitté leur pays pour venir s'installer au Canada, ne seront jamais bien intégrés, ce sont plutôt leurs enfants de la première, deuxième et même troisième génération, nés et grandis ici qui le seront.

Les ruptures douloureuses

Mon pays a sombré dans la terreur de la guerre, dans l'obscurantisme, et, là-bas, j'ai perdu les clefs de mes songes, de ma liberté, de mon identité... Aussi l'ai-je quitté en espérant retrouver mes clefs là où il y a de la lumière, de la liberté, de la dignité... tout en sachant que je ne les retrouverai jamais.

Atiq Rahimi

Les ruptures douloureuses avec les pays d'origine, en raison des guerres, des génocides ou autres atrocités, sont les plus difficiles à oublier. Les immigrants européens qui sont arrivés au Canada après la Deuxième guerre mondiale ont vécu des situations difficiles et ont dû composer avec ça. Dans certains cas, ils ont transmis leur histoire à leurs enfants et dans d'autres cas ils ont décidé de ne rien raconter mais les secrets, parfois, ont une façon pénible de sortir de l'ombre.



Le deuil migratoire

Quand on émigre, on a des illusions. On croit arriver au paradis mais le paradis n'existe pas. Il faut accepter ce qui est positif et ce qui est négatif dans son nouveau pays.

Il est naturel de vivre un deuil quand on recommence sa vie pratiquement de zéro. Plusieurs ont de la difficulté à l'accepter d'où cette nostalgie de ce qu'on avait et de ce qu'on a perdu. L'essentiel est de sortir de cette période de deuil et pour le faire il faut utiliser toutes les ressources mises à la disposition des immigrants pour bien vivre et bien s'intégrer dans le pays. Le deuil est un processus tout à fait normal, mais les difficultés commencent si cette période s'allonge et s'éternise. On ne peut obliger personne à sortir de cet état mais on peut lui offrir des outils qui peuvent l'aider.

La volonté est la clé de la réussite parce que chacun vit l'exil différemment. Il y a ceux qui ont la volonté de réussir et d'autres qui s'apitoient sur leur sort et restent en marge de la société.

Accepter la déception et la tristesse est un outil pour aller de l'avant et transformer sa souffrance et son deuil en victoire, en joie de vivre et en un plan d'action pour le futur.

Les différents parcours migratoires

Il y a de grandes différences entre les personnes qui ont décidé de s'installer dans un nouveau pays et celles qui ont été obligées de le faire à cause d'une guerre ou d'une autre situation intolérable. Ces dernières ont la conviction qu'un jour, elles retourneront dans leur pays d'origine et elles vivent avec cet espoir d'où leur refus ou leur hésitation à s'intégrer dans la nouvelle société. Elles préfèrent aussi élever leurs enfants dans des écoles appartenant à leur communauté et selon les principes de leur religion car elles rêvent au retour.

Celles qui ont choisi de vivre ici s'intègrent beaucoup plus facilement dans la société.

Ces différences peuvent marquer la suite du parcours d'intégration. Le contexte est variable d'une personne à une autre et il faut garder une ouverture d'esprit face à chacun. L'apprentissage de la langue est évidemment un élément central de l'intégration. Il faut comprendre que, pour les uns, il est facile d'apprendre le français mais, pour d'autres, c'est plus difficile. Les uns voient un avantage à découvrir le pays et à en faire partie, mais pour d'autres, c'est un déracinement et un rejet de leurs valeurs difficile à vivre.

Il n'y a pas de préparation à l'immigration

Il n'y a pas de préparation pour devenir parent, mais il n'y en a pas non plus pour préparer à l'immigration. S'il y avait plus de moyens ou d'information avant d'arriver dans la société d'accueil, peut-être la vie des immigrants et l'intégration seraient-elles plus faciles ? Comment se fait-il qu'il n'y ait pas d'outils pour mieux les former ou les accueillir ? Pourquoi sont-ils laissés à eux-mêmes ? La préparation à l'immigration doit commencer dans le pays d'origine et se poursuivre dans la société d'accueil.

Améliorer l'accueil des nouveaux arrivants

L'intégration commence avec l'accueil des immigrants. Dans certains pays, comme les pays scandinaves, les immigrants sont pris en charge dès leur arrivée à l'aéroport. On les emmène dans une maison louée à leur nom et le lendemain un autobus scolaire vient chercher les enfants pour les amener à l'école.

Comment s'attendre à ce qu'un immigrant qui vient d'arriver au Québec et qui ne parle pas un mot de français, puisse s'intégrer dans le pays facilement. On présume qu'il connaîtra d'emblée le fonctionnement du pays et qu'il aura la possibilité de joindre les centres qui aident les nouveaux arrivants.

C'est ici que la confusion s'installe. Faute de ressources, les immigrants vont se tourner vers les membres de leur communauté, vers leurs institutions religieuses et ethniques où l'on parle leur langue et partage les mêmes valeurs. C'est l'instinct de survie : trouver des personnes pour nous aider et nous guider.

La volonté personnelle et la persévérance

S'intégrer à une nouvelle culture, c'est comme lire un livre plusieurs fois; La première lecture, généralement, c'est pour se familiariser avec les personnages. À la deuxième lecture, on s'intéresse davantage à l'histoire. Mais à la troisième lecture, si on est capable de raconter l'histoire avec passion, c'est qu'elle est devenue aussi la nôtre, et les personnages des membres de notre propre famille.

Boucar Diouf

L'intégration ne se fait pas seulement par le travail et la langue. Ce sont des tremplins, des étapes nécessaires, assurément, mais ce ne sont pas les seules. L'attitude de chaque personne, sa personnalité, sa façon de voir et d'agir avec les personnes de son entourage, c'est ce qui compte.

La volonté de vivre dans la société d'accueil

L'intégration, c'est une volonté de vivre dans la société d'accueil, de profiter de tout ce qu'elle offre et d'en être reconnaissant.

La volonté et les efforts personnels que chacun y met pour faire partie de la société d'accueil sont aussi importants que la langue et le travail. On peut avoir une bonne connaissance du français et un très bon emploi, mais vivre enfermé dans notre communauté sans faire aucun effort pour connaître et mieux comprendre la société dans laquelle on vit.

Une attitude réaliste et courageuse

L'intégration commence avec la volonté d'apprécier les choses à leur juste valeur. Ne pas idéaliser le passé en oubliant le présent et le futur. Être honnête avec soi-même, accepter les déceptions et voir les possibilités que ce pays nous offre alors nous entamons le chemin vers l'intégration.

La volonté et la persévérance sont les deux éléments les plus importants pour bien s'intégrer dans une nouvelle société.

Des liens sociaux

La langue est un outil fondamental de l'intégration mais pas celle qui est apprise dans les écoles et les organismes. Les contacts sociaux favorisent l'apprentissage de la langue informelle, la langue amicale, celle de tous les jours. C'est cette forme de communication qui encourage l'ouverture, la connaissance et le partage.

À leur arrivée, les immigrants ont tendance à se réunir et à demander l'aide de leur communauté mais avec le temps il faut créer des opportunités de communication avec les personnes nées ici pour comprendre et mieux connaître le pays. C'est bénéfique pour les deux parties.

Désintégration pour une nouvelle intégration

L'intégration est une forme de racisme. Il faudrait que l'individu se coulât dans le moule qui n'est pas le sien. Un uniforme en somme. Il n'est pire horreur, où que cela soit. La terre est à tout le monde, les frontières n'y changeront rien.

Julien Green

Pour les Québécois d'origine, il est davantage question de désintégration que d'intégration. Parce qu'il y en a plusieurs, à Montréal ou dans d'autres villes, qui se sentent minoritaires dans leurs lieux de travail ou dans leurs quartiers. Avec le temps, le paysage québécois a changé et nous, les Québécois, cherchons sans cesse à comprendre cette nouvelle société qui est composée maintenant de personnes d'origines et de cultures différentes.

Pour moi, l'intégration est un sentiment propre à chaque personne. Il ne faut pas se blâmer si l'on se sent différent. L'environnement dans lequel nous vivons a changé. Les immigrants ont changé de pays, ils sont complètement dépaysés et la société dans laquelle les Québécois d'origine vivent a beaucoup changé aussi.

S'ouvrir aux autres et apprendre à les connaître est un moyen pour se sentir mieux dans notre milieu. Il y a un apprentissage à faire des deux côtés et un partage des connaissances. Il est important que tous apprivoisent cette nouvelle société et tout ce qu'elle a à nous offrir.

L'acceptation

La tolérance ne devrait être qu'un état transitoire. Elle doit mener au respect. Tolérer c'est offenser.

Goethe

Le plus important est l'acceptation de l'autre et de tout ce qui lui est propre : son bagage culturel, ses traditions, ses coutumes. L'acceptation doit se faire des deux côtés, dans une démarche interculturelle. Les gens doivent se rencontrer, se découvrir, partager leur culture, pour s'accepter et vivre en harmonie.

L'intégration : une responsabilité commune

L'intégration est un travail commun. Un individu doit faire des efforts pour s'intégrer dans la société et cette dernière doit faire un effort pour l'inclure et l'aider à trouver sa place. Quand on décide de vivre dans un autre pays, il ne faut

pas rester à l'écart, il faut plutôt le découvrir et l'aimer parce que si on vit dans un endroit qu'on n'aime pas, on sera malheureux toute notre vie.

On ne peut oublier notre pays d'origine, mais on peut porter allégeance à deux pays. Il est important aussi de ne pas tomber dans le piège de la généralisation puisque les membres d'une même communauté sont différents les uns des autres. Il est important de donner la chance à la personne devant nous qui peut-être nous ressemble davantage que celle de notre propre origine.

Il est important de travailler sur soi, de voir les qualités des autres, d'aimer l'endroit où on a choisi de vivre et, en même temps, il faut que la société nous aide à trouver notre place.

L'âge du nouvel arrivant

L'âge de l'immigrant à son arrivée peut être un facteur déterminant dans la facilité avec laquelle il s'intègre. C'est beaucoup plus facile pour un jeune de vivre dans une nouvelle société que pour une personne mature ou âgée.

À un âge avancé, il est beaucoup plus difficile de développer de nouvelles habitudes, de s'ouvrir à d'autres cultures, d'apprendre une nouvelle langue et de se faire des amis. Ça ne veut pas dire qu'on ne fait pas d'efforts mais ce ne sera jamais suffisant et l'intégration ne sera jamais complète.

Avoir des amis et des modèles

Avoir des amis qui sont nés ou qui ont grandi dans la société d'accueil peut aider énormément. Ils sont des modèles qui peuvent nous raconter leur cheminement jusqu'à l'appartenance à leur nouvelle société. Peut-être faut-il aussi brûler le bateau de retour pour renforcer notre ancrage dans le nouveau pays. Nous ne retournerons jamais en arrière.

Les relations amoureuses

Les relations amoureuses, les mariages mixtes sont aussi un moyen ‘percutant’ bien qu’empreint de délicatesse et d’humanité pour faciliter l’intégration. Elles obligent à s’ouvrir aux autres, à délaisser la violence en allant vers la passion.

Les enfants issus de mariages mixtes : un témoignage

Ma grand-mère écossaise était monarchiste et très traditionnelle. Dans les années 60, mon frère est allé travailler en Afrique et a épousé une Zambienne. Il est rentré au pays avec sa femme et leur fils. Ma grand-mère n’avait jamais tenu de propos racistes mais, visiblement, elle n’était pas à l’aise avec cette nouvelle situation familiale. Pendant la fête que la famille avait préparée pour célébrer leur retour, ma belle-sœur s’est approchée pour saluer ma grand-mère et elle lui a présenté son enfant en lui disant : « Voici votre arrière-petit-fils ». Son geste a peut-être changé chez ma grand-mère la perception qu’elle avait de ma belle-sœur. Je me suis dit alors que pour qu’elle fasse partie de la famille, ça prenait un bébé.

L’école ?

Pour les jeunes, l’école est le milieu principal d’intégration sociale. Elle est cependant de plus en plus difficile à réaliser dans certains quartiers de Montréal puisqu’il y a beaucoup d’écoles où les élèves sont tous des immigrants ou issus de l’immigration. Ces jeunes-là n’ont aucun rapport avec les jeunes d’ici et ont de la difficulté à comprendre et à s’intégrer dans la société. Faire partie d’une communauté fermée et ne pas s’ouvrir à la société crée des problèmes et des tensions.

La culture et l’école

Qu’on y retrouve ou non des élèves québécois, il faut voir l’école comme un lieu important d’intégration et de socialisation des jeunes immigrants. L’école

façonne la société de demain. L'objectif y est de vivre ensemble et de ne pas rester branché sur une identité.

Les histoires, les récits et la culture peuvent être des moyens très efficaces pour faciliter l'intégration des jeunes et des moins jeunes par ce qu'ils racontent sur nous tous.

En écrivant des histoires qui racontent la migration des peuples et des individus, on permet aux jeunes de s'accrocher à des récits, à des héros et des personnages de fiction pour en apprendre un peu plus sur eux-mêmes et sur les enjeux auxquels ils font face.

La littérature comme outil d'intégration

La littérature peut être en effet un outil symbolique d'intégration. Au Québec, nous sommes entrés, il y a 40 ans, dans une ère de littérature migrante. De plus en plus, des immigrants écrivent et abordent les situations et les problèmes auxquels ils font face, ce qui permet à la société québécoise de mieux les comprendre.

La francisation et des rencontres interculturelles

La langue c'est comme une plante, si on ne l'arrose pas elle meurt. À son arrivée, l'immigrant débute sa francisation au niveau 1. Après six mois, ayant acquis le niveau 5, il retourne à la maison. Deux mois plus tard, faute de pratique, il a presque tout oublié. Il n'y a pas assez de suivi auprès des immigrants. Ils arrivent à l'aéroport ou dans les organismes avec des documents à compléter dont ils ne comprennent pas le contenu. Ils ont besoin de guides, de personnes ressources pour leur expliquer quoi faire. Donner n'est pas suffisant, il faut dessiner un parcours d'accueil pour chacun dès son arrivée et le suivre jusqu'à ce qu'il soit bien installé dans sa nouvelle vie.

Sans suivi, la francisation est un échec. On peut faire le tour de Montréal sans dire un mot de français, acheter tout ce dont on a besoin sans avoir besoin de parler. Bonjour et merci suffisent. La plupart de nos activités quotidiennes ne favorisent

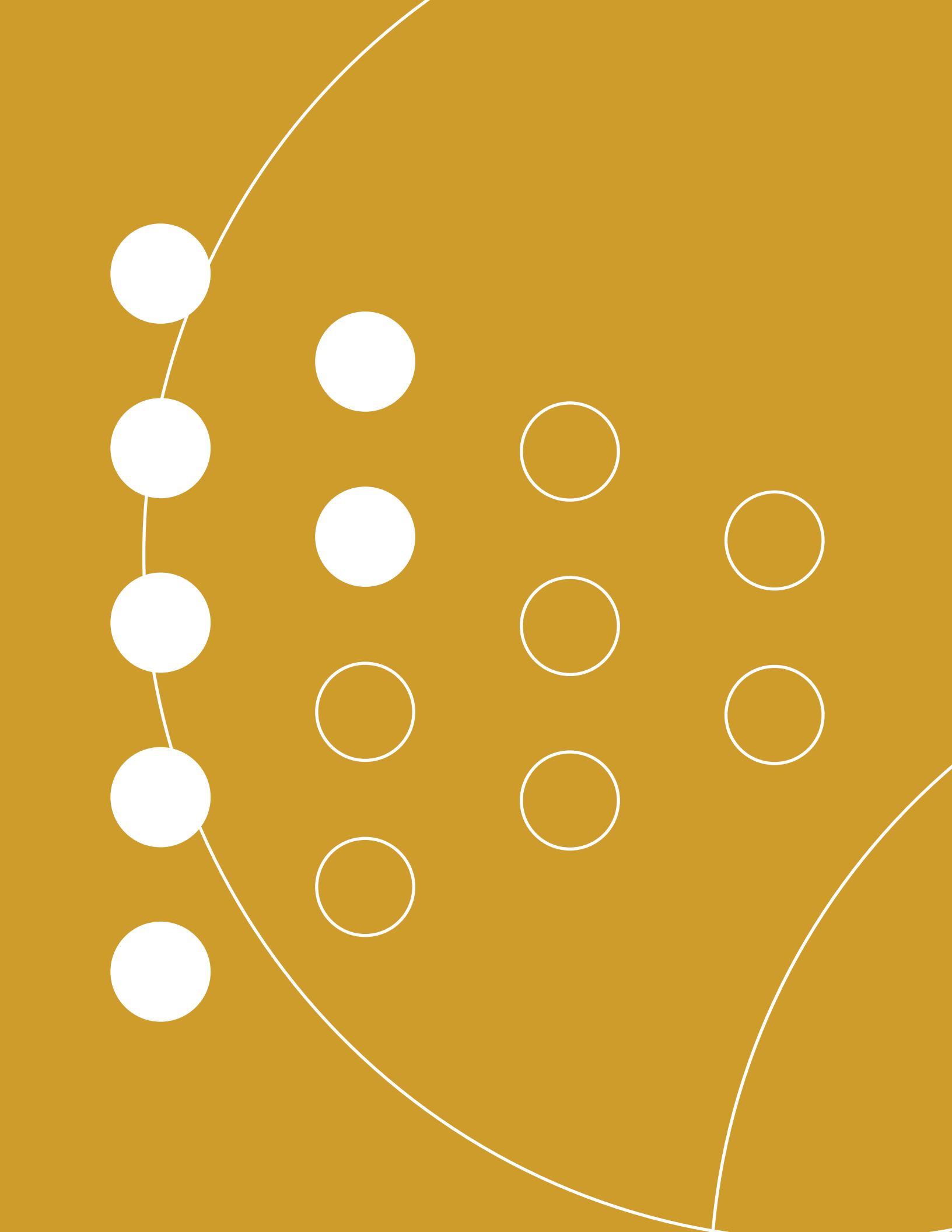
pas le contact humain. Il faut créer l'occasion de rencontres qui enrichissent les deux parties. La majorité des immigrants veulent entrer en contact avec des gens d'ici : le défi est de trouver des activités intéressantes pour tout le monde.

Un immigrant a besoin de parler le français pendant quatre ans pour comprendre une conférence sur l'histoire du Québec. Il y a quelque temps, j'ai regroupé quelques femmes syriennes et je leur ai raconté, en arabe, l'histoire du Québec. Elles étaient fascinées. On ne peut pas comprendre une société si on ne comprend pas son histoire.

Si nous attendons que les immigrants comprennent bien le français pour leur faire connaître le Québec, nous allons attendre longtemps. Boris Cyrulnik avait sans doute raison d'affirmer : « La non-intégration des individus désorganise le fonctionnement du groupe. Mais une trop bonne intégration charpente un groupe stéréotypé. Peut-être une intégration imparfaite serait-elle parfaite ? »

Les exigences de la société québécoise et la patience

La société québécoise est très exigeante en ce qui concerne l'intégration des nouveaux arrivants. C'est important, bien sûr, mais il faut donner du temps aux gens. Le parcours d'intégration n'est pas le même pour tous et il peut prendre du temps. Est-ce que c'est grave ? Je ne pense pas. C'est normal que la société d'accueil attende beaucoup de l'immigration mais il faut aussi comprendre, accepter et tenir compte des situations vécues par les immigrants. Nous avons encore beaucoup à apprendre les uns des autres.



NI D'ICI, NI D'AILLEURS

Invitée : Sonia Anguelova

« Ni d'ici, ni d'ailleurs », c'est une expression simple mais aussi très compliquée. On pourrait dire aussi « Et d'ici, et d'ailleurs ». Elle peut également devenir selon le cas : « Je ne suis pas d'ici, je suis d'ailleurs » ou encore « Je suis d'ici, je ne suis pas d'ailleurs ».

Anonyme

Témoignage sur un parcours

Je suis arrivée au Québec il y a près de 50 ans. Je suis tombée amoureuse de cette province, de la langue française. J'ai alors choisi de rester ici et depuis mon choix ne s'est jamais démenti. C'est sûr qu'il y a toujours des aspects de mon enfance qui me manquent mais cela n'a jamais affecté mon amour pour le Québec.

Après plusieurs années, je suis retournée dans mon pays d'origine pour une visite qui m'a vraiment marquée. Pendant que nous sommes au loin, nos pays changent et c'est ce que j'ai trouvé, un pays différent de celui que j'avais quitté. Pour me prouver que j'avais toujours une petite partie de mes origines en moi-même, j'ai décidé de retourner dans les villages de mes grands-parents, là où j'avais passé les étés de mon enfance. Je voulais retrouver les lieux de mes souvenirs pour sentir l'appartenance à mes origines.

Pour ma famille restée là-bas, j'étais une étrangère, quelqu'un de différent.

La transformation, l'étranger de quelqu'un et le dédoublement identitaire

L'exil du temps est plus impitoyable que celui de l'espace.

Mon enfance me manque plus cruellement que mon pays.

Dany Laferrière

Quand un immigrant arrive dans son nouveau pays, il travaille fort pour survivre et s'offrir une meilleure vie. Avec le temps, sans qu'il ne s'en rende compte, il se transforme. Il adopte les valeurs et les habitudes de la société d'accueil. Cette transformation est remarquée par ses proches quand il visite son pays d'origine. Voilà l'Américain !

Au retour, dans sa nouvelle vie et dans son nouveau pays, c'est là que commence le questionnement. Je n'appartiens plus à mon pays d'origine et je ne fais pas partie de ma société d'accueil, qui suis-je ? Est-il important de se poser cette question ou doit-on simplement continuer sa vie ?

Nous pouvons vivre selon nos convictions, mais c'est parfois notre entourage qui nous ramène de force à nos origines. Comme si nous étions des suspects et qu'il fallait à chaque moment prouver notre innocence. Nous devons toujours nous expliquer sur notre identité, notre empreinte et notre contribution à la société.

Les personnes qui visitent chaque année leur pays d'origine ne ressentent peut-être pas autant les effets de l'éloignement, de cette séparation et de ce dédoublement identitaire.

La confrontation entre le passé, le présent et l'avenir

À un moment donné, nous traversons une période de confrontation entre ce que nous étions, ce que nous sommes et ce que nous allons devenir. Nous réalisons alors qu'avec le temps, nous nous enrichissons des différentes cultures et nous gardons ce qui nous plaît. Ce sont ces richesses culturelles qui nous transforment et font de nous ce que nous sommes devenus.

Se reconstruire ailleurs

On peut quitter son village pour s'installer ailleurs, dans le même pays, sentir une certaine nostalgie de l'endroit qu'on a quitté, mais avec le temps ça diminue et quand on y retourne, on ne s'y reconnaît plus. On ne renie pas notre culture, ni nos origines, mais on s'enrichit de ce que nous offre le milieu où on a choisi de vivre.

Quand on réalise les avantages de chaque endroit, on arrive à mieux vivre et à refaire des racines, à trouver des amis, avoir des engagements, s'imprégner du milieu dans lequel on habite, non pas parce que le passé n'est pas important, il va toujours faire partie de nous, mais chaque moment de notre vie a une dimension différente. C'est important de se rappeler son histoire, c'est ce qui fait que nous sommes différents et uniques dans nos réactions et nos pensées.



Est-ce important ?

Les histoires des groupes, des hordes, des clans, des tribus, des ethnies, des peuples, des nations enfin, ne peuvent être brevetées, comme le prétendent certains, car elles appartiennent toutes à la grande histoire de l'humanité.

Ariane Mnouchkine

Je peux ne pas me préoccuper de la question identitaire, d'où je suis, à quoi ou à qui j'appartiens. Ce n'est pas important tant et aussi longtemps que je suis bien avec moi-même, mais, personnellement, je m'y intéresse, et dans le contexte actuel c'est une question délicate.

Demander à une personne d'où elle vient peut parfois être perçu comme une question menaçante.

Comme dans tout énoncé où deux propositions semblent en opposition, la meilleure position serait celle du milieu. C'est dans le milieu, dans le gris, ni le noir, ni le blanc, que la plupart d'entre nous vivons.

Citoyens du monde ou de quelque part ?

Nous pouvons tous nous considérer comme des citoyens du monde même si nous venons tous d'un endroit ou d'un autre. Nous avons tous des origines que nous transportons avec nous et quand nous décidons de vivre ailleurs qu'au pays natal, c'est un choix calculé et réfléchi.

Il y a cependant toujours quelqu'un, un jour ou l'autre, qui nous rappelle que nous n'appartenons pas à ce pays, que nous venons d'ailleurs. Ça fait toujours mal. Il faut sans cesse s'expliquer, dire d'où l'on vient, raconter comment c'était avant...



Être de partout

Tous les cœurs d'hommes sont ma nationalité. Voilà, je vous laisse mon passeport!

Mahmoud Darwish

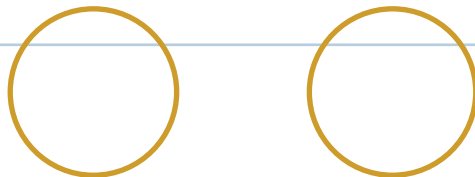
Dans chaque pays, il y a du beau et du moins beau. Il y a des choses qu'on va aimer et d'autres moins. L'être humain appartient à l'univers. Il prend ce qu'il aime de chaque endroit qu'il visite ou habite, ce qui lui convient et ce qui, pour lui, rend sa vie meilleure. « Ni d'ici, ni d'ailleurs » c'est normal parce qu'en choisissant les valeurs qu'on aime de partout dans le monde, on appartient à partout et non pas à un endroit unique.

Il n'y a pas de citoyens du monde

« Citoyen du monde », c'est une belle expression, mais je n'y crois pas tellement. Elle démontre une ouverture à l'autre mais nous sommes toujours imprégnés par d'où l'on vient et où nous sommes rendus, c'est l'inverse de la patrie. Notre regard est toujours influencé par ce que nous sommes et ce que nous avons vécu. On ne peut pas être de partout à la fois.

Les enfants : ni d'ici, ni d'ailleurs

Pour les enfants, nés ici ou qui sont arrivés très jeunes, l'intégration est plus facile, mais parfois, quand ils retournent dans le pays d'origine de leurs parents, ils sentent qu'ils font partie de ce milieu qui se situe entre deux mondes différents. Ils n'appartiennent ni à ce pays, ni à l'autre.



Les enfants: d'ici et d'ailleurs

Les enfants adoptent davantage la culture de la société d'accueil que leurs parents. Les enfants vivent toujours une certaine rupture entre ce qu'ils ont subi (ils ont suivi leurs parents et on leur a imposé de vivre dans un autre pays), ce qu'ils ont vécu et l'histoire, les valeurs et les coutumes apprises de leurs parents. Ce sont donc eux davantage qui deviennent avec le temps d'ici et d'ailleurs.

Les racines des enfants

Les enfants nés ici qui n'ont jamais visité le pays d'origine de leurs parents, ont-ils les mêmes racines que ces derniers ? Conservons-nous toujours les racines de nos ancêtres arrivés ici, il y a des centaines d'années ? Quelles seront les racines des enfants de l'immigration nés ici d'unions interculturelles ? Quelle sera leur identité culturelle ? Est-il si important d'être attaché à ses racines ? Peut-on affirmer son identité si on n'est pas attaché à ses racines ? Jusqu'à quel point, est-il important de nourrir chez nos enfants, de la première, de la deuxième, de la troisième génération cette question de racines ou d'appartenance aux racines de leurs parents ou de leurs ancêtres ?

Une déchirure parfois

Je ne crois pas que l'on ne quitte jamais véritablement sa maison. Quand sa « maison » disparaît sous l'horizon, elle resurgit dans la poitrine et acquiert la force écrasante d'un amour menacé.

James Baldwin

Mon mari a quitté la Chine communiste et il en est resté marqué. Il n'a jamais voulu parler à notre fille en chinois, sauf au coucher quand il lui chantait les

berceuses de son enfance. Cela a eu un effet négatif sur notre enfant, surtout qu'elle ne se sent pas complètement enracinée ici, elle est toujours à la recherche de ses origines.

Les enfants d'ici

Les enfants nés ici grandissent et développent des amitiés avec des personnes de toutes les origines, ils ne voient pas les différences. Tout le monde est pareil à leurs yeux. Ils ont tous la même éducation et vivent dans une société multiethnique dans laquelle ils évoluent allègrement. À un moment donné de leur vie, il se peut qu'ils commencent à se poser des questions sur leurs origines ou sur l'histoire de leurs parents. Mais c'est un cheminement qu'ils doivent effectuer seulement s'ils en sentent le besoin.

Les enfants des unions interculturelles, des citoyens du monde

Les unions interculturelles donnent naissance à des enfants, citoyens du monde. Ce mélange de cultures enrichit ces enfants de plusieurs racines dont les terres d'origine sont différentes mais toutes riches en valeurs et coutumes.

Une mixité de valeurs

On peut rester nous-mêmes et élever nos enfants selon les valeurs acquises dans nos pays d'origine, mais on peut y ajouter les belles valeurs et coutumes de la société d'accueil.

Un choix, un parcours individuel: une rupture

« Ni d'ici, ni d'ailleurs », ça dépend de chacun. Pour ma part, le passé est passé. J'appartiens à cette société et j'ai élevé mes enfants avec cette conviction. Dans ma famille, nous sommes tous des Québécois.

Les racines

Ce thème me ramène aux racines. Nous ressemblons tous à un arbre avec ses racines et son feuillage. J'ai fouillé récemment le passé de mes parents et de mes grands-parents. J'ai réalisé la richesse de ce qu'ils m'ont légué. Aujourd'hui, comment peut-on valoriser nos racines ? Si on n'est ni d'ailleurs ni d'ici, comment fait-on pour conserver nos racines ?

Nous commençons nos vies avec les racines de nos parents et, avec le temps, nous en ajoutons d'autres qui nous sont propres, ce mélange nous façonne.

Retrouver ses racines

On quitte son pays et on évolue loin de sa famille, chacun à son rythme et chacun à sa façon. On conserve des liens mais on s'attache à la terre d'accueil qui nous offre la possibilité de vivre mieux et plus heureux. Les circonstances de la vie font parfois en sorte qu'on a besoin de replonger dans le passé pour apprécier ou comprendre mieux notre présent.

L'adoption et les racines

Mon fils adoptif est arrivé au Canada à l'âge de 18 mois. Quand il a eu 18 ans, il a eu accès à son dossier d'adoption et a décidé de retourner dans son pays natal, à la recherche de sa propre histoire. Je l'ai accompagné dans sa démarche. Là-bas, il a rencontré sa famille biologique. À son retour, il était en paix avec lui-même. Il a gardé contact avec ses parents, son frère et sa sœur de là-bas.

Chacun de nous a besoin de trouver sa vérité à un certain moment de la vie, boucler la boucle. Ce n'est pas nécessairement par nostalgie mais plutôt parce qu'on a besoin d'aller à la source de ce que nous sommes.

Connaître nos origines peut nous transformer et nous rendre fiers de l'héritage de nos parents et de nos grands-parents.

L'immigration est une richesse et vivre avec des personnes de différentes origines l'est aussi. Chaque peuple a quelque chose à nous apprendre et à nous apporter.

Une chaîne de plusieurs anneaux

Notre vie ressemble à une chaîne avec plusieurs anneaux. Aucun de ces anneaux ne doit manquer pour que notre vie soit équilibrée.

Enrichir ses racines

Nos racines sont une pièce d'identité que nous transportons avec nous. Quand nous arrivons dans un nouveau pays, nous enrichissons nos racines, voire notre identité, avec une nouvelle culture et de nouvelles perceptions.

À chacun de faire croître ses propres racines

Je crois l'avoir été suffisamment (dénaturée) dans les passages de l'une à l'autre culture, d'un pays à l'autre, d'une langue de l'école et de ma mère à l'autre langue que je n'ai pas apprise, que je n'ai pas voulu apprendre ni pratiquer, ni lire et écrire, que je veux toujours seulement entendre. Car ce que je sais, après tant d'années de pratiques multiples de la langue maternelle, le français, c'est que si j'avais su l'arabe, la langue de mon père, la langue de l'indigène, la parler, la lire, l'écrire... je n'aurais pas écrit.

Leïla Seibbar

Les racines peuvent mener au racisme. Elles peuvent être un facteur de repli face à l'autre, causer du dénigrement pour tout ce qui est différent. Quand on dessine un arbre généalogique, les aïeux forment le feuillage. On débute avec le tronc qui est la personne elle-même puis on ajoute les ancêtres qui sont les branches et

les feuilles. Peut-être, faisons-nous erreur en parlant des racines de nos ancêtres ? Oui, c'est un bagage qui nous est transmis, mais c'est à nous de faire croître nos propres racines dans un lieu ou dans un autre.

La question des différences

Le thème « Ni d'ici, ni d'ailleurs » fait surgir la question des différences, ces différences avec lesquelles plusieurs personnes ont de la difficulté à vivre. Ces différences existent même au sein d'une société très homogène.

Ça commence avec des petites différences et ça se multiplie avec le temps pour arriver aux différences de couleur, d'origine, de religion, de langue.

Aujourd'hui, ces différences deviennent un peu plus compliquées et plus importantes mais il faut aller au-delà de ces différences pour apprendre à connaître ce qui se cache derrière elles.

Autrefois, la question des différences ne se posait pas puisque la majorité des gens restaient toute leur vie dans le même village. L'étranger était celui qui venait d'un autre village ou de la ville. Aujourd'hui, notre défi est de s'accepter les uns les autres et d'appriivoiser nos différences. Si l'autre est différent de moi alors moi aussi, je suis différent de lui.

Notre identité inclut nos racines et il faut l'accepter mais en même temps nous vivons dans une communauté qui nous enrichit de ses expériences, ses identités et ses différences.

La Martenitza

*Le 31 mars j'ai attaché à l'une des branches de l'érable
La martenitza que j'avais porté à mon poignet tout le mois
Voilà l'érable montréalais paré du porte-bonheur bulgare
rouge et blanc
Voilà l'érable montréalais paré comme les arbres bulgares
J'ai donné à ce jeunot une parure ancienne*

*L'ai chargé de mes vœux les plus chers
Voilà comment on noue des fils rouges et blancs
d'un continent à un autre
Ce signe qui flotte au vent est mon drapeau personnel
Je sais d'où je viens
Je sais ce que je suis devenue
À l'automne un émondeur dans sa nacelle est venu couper des
branches
trop près des fils électriques
Dans le tas de branches qui passent sous les rouleaux de la
déchiqeteuse bruyante
disparaissent celles qui portent la martenitza
Le printemps prochain je chercherai un autre arbre
pour lui offrir le porte-bonheur bulgare*

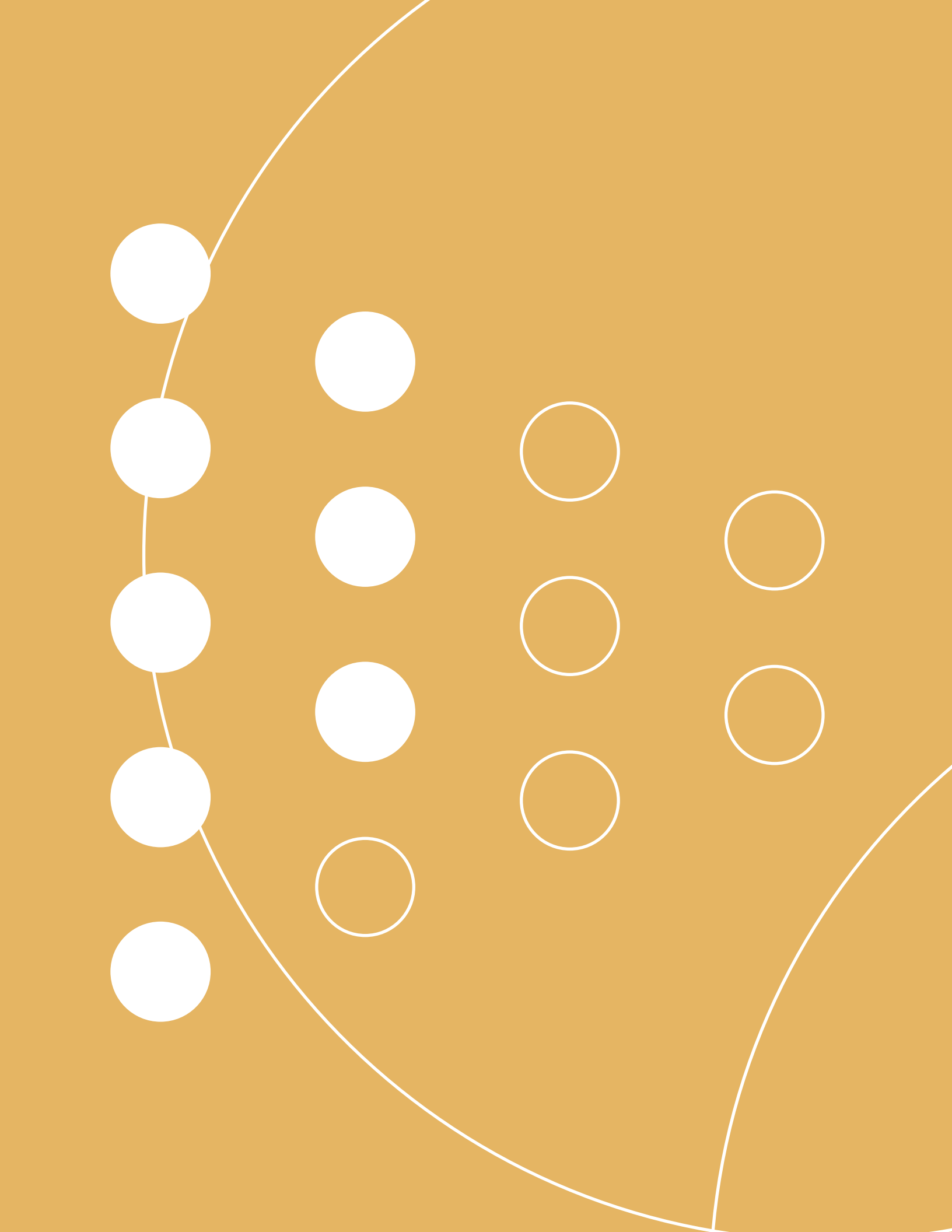
Sonia Anguelova

Martenitza :

C'est une tradition qui existe en Bulgarie depuis la nuit des temps. Pour souligner l'arrivée du printemps, le 1er mars, on porte la Martenitza en guise de porte-bonheur. Elle est fabriquée avec des fils rouges et blancs en laine, en coton ou en soie. Le dernier jour de mars, elle peut être enlevée, si on voit une cigogne. On la place alors sous une pierre ou bien on l'attache aux branches d'un arbre en fleurs.

Cette coutume a été inscrite en 2018 au patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO.







ET SI
ON PARLAIT
DE LAÏCITÉ

Invitée : Louise Harel

Le débat sur la laïcité et les lois québécoises dans le contexte canadien

Au Québec, le débat sur la laïcité a débuté avant la Commission Bouchard-Taylor qui avait pour but de se pencher sur la question des accommodements raisonnables. Le rapport de cette commission a été tabletté. « Tout ce qui traîne, se salit. », dit-on. Il peut toujours y avoir des controverses dans une société démocratique, mais si une question n'est pas résolue au moment crucial, elle se salit.

En 2010, une étudiante du Cégep Saint-Laurent a été expulsée d'une classe de francisation parce qu'elle tenait absolument à garder son voile intégral. À la suite de cet incident qui a fait beaucoup de bruit, le projet de loi 94 a été déposé par le gouvernement de M. Charest mais il n'a pas été adopté.

En 2017, M. Couillard a fait adopter la Loi 62 sur la neutralité de l'État. L'article 10 (les services publics doivent être offerts et reçus à visage découvert), largement contesté, sera par la suite suspendu par la Cour supérieure du Québec.

Entre-temps, il y a eu le débat sur la Charte des valeurs québécoises, connue aussi comme la charte de la laïcité, durant le gouvernement de Mme Marois. Elle n'a pas été adoptée et tout cela a abouti à la Loi 21 de la CAQ.

Tenant compte des précédents, le gouvernement a invoqué d'emblée la clause dérogatoire (article 33 de la Charte canadienne des droits et libertés). Il y a des raisons pour lesquelles la Charte canadienne comporte 35 articles. Cette charte fait partie de la Loi constitutionnelle de 1982 qu'aucun gouvernement du Québec n'a jamais signé. Cette charte introduit, à l'article 27, la promotion du multiculturalisme, non pas comme une façon d'échanger entre individus, mais pour institutionnaliser le multiculturalisme comme projet d'échange de collectivité à collectivité.

Les Québécois ont connu plusieurs changements identitaires. Par exemple, ceux qui sont nés dans les années 40 étaient des Canadiens, devenus des Canadiens-français dans les années cinquante et des Québécois dans les années soixante. Les Québécois croyaient qu'il y avait à l'origine deux peuples fondateurs du Canada et qu'ils avaient par conséquent un droit de veto sur les changements à la constitution.

Ils croyaient au biculturalisme alors que la Charte introduisait en 1982 la notion de multiculturalisme.

Ce que je reproche toutefois au gouvernement de la CAQ c'est d'avoir modifié les fondements de la charte québécoise. Il est vrai que la Charte des droits et libertés de la personne adoptée par le Québec en 1975 a été modifiée à plusieurs reprises. Cette charte n'a pas vraiment le statut d'une charte, elle est seulement une loi et c'est ce qui est embarrassant. Parce qu'on doit utiliser les dispositions d'une charte pour expliquer les lois. Et la première fois que la charte québécoise a été modifiée pour restreindre des droits, c'est avec la Loi 21 adoptée par le gouvernement actuel.

Je n'ai jamais été en faveur de la charte dite des valeurs québécoises. Les valeurs sont universelles, on les transmet de génération en génération pour qu'elles soient pratiquées. Avec le temps, j'ai trouvé une formule avec laquelle je suis à l'aise et que je reprends dans tous les milieux où j'évolue. Je suis pour le libre choix, c'est-à-dire que je ne voudrais jamais vivre dans un pays qui m'imposerait, par exemple, de porter le hijab ou dans un pays qui m'imposerait de l'enlever.

J'ai eu le privilège de beaucoup voyager. J'ai visité plusieurs pays, en particulier des pays arabes, puisque mon conjoint est d'origine palestinienne. Durant ces voyages, j'ai remarqué que la jeunesse arabe n'avait plus confiance ni dans la politique ni dans les institutions. Elle s'est tournée vers une identité religieuse et confessionnelle. Ceci dit, il y a beaucoup de femmes formidables et extraordinaires qui portent des signes religieux, hijab ou autre. Elles sont tellement intégrées à notre société que je ne vois plus ces signes comme étant un symbole de soumission.

En faveur de la Loi 21

Pourquoi suis-je favorable à la Loi 21? Quand on est Québécois et catholique, on se dit que nos enfants ne seront pas influencés par une présence idéologique. Selon moi, la religion, les partis politiques et l'idéologie, c'est la même chose. Le hijab peut être porté pour toutes sortes de raisons, mais il est aussi un symbole politique. Connaissez-vous un seul régime islamiste qui n'impose pas le hijab à toutes les femmes? Connaissez-vous un parti politique islamiste qui laisse le choix aux femmes? En Irak, en Syrie et en Algérie, des femmes ont été tuées parce

qu'elles ne portaient pas le hijab.

Dans les écoles publiques, un Québécois peut se montrer ouvert et accepter au nom de la diversité que les enseignants et les élèves portent le hijab. Il peut y avoir des enseignants juifs, musulmans ou autres qui affichent leur religion sans restrictions. Mais, comme arabe et musulman, je sais que si l'enseignante de mon fils est voilée, il rentrera à la maison et se demandera pourquoi sa mère ne l'est pas aussi. Il va se demander si sa mère n'est pas moins musulmane que son enseignante.

La Loi 21 : une loi minimaliste et indispensable

Les élèves musulmans proviennent de différents milieux. Il y en a qui sont religieux, d'autres athées. Il y en a même qui ont des comptes à régler avec l'islam. Toutes ces différences créent de la zizanie entre eux. Dans un article du Devoir, un enseignant musulman a témoigné que même les élèves « québécois de souche » demandent parfois aux élèves musulmanes pourquoi elles ne portent pas le hijab. Ils comparent entre elles, celles qui le portent et celles qui ne le portent pas. Permettre les signes religieux dans une école, entre autres le hijab puisqu'il est le plus visible, nuit au vivre ensemble.

Rappelons-nous que le Québec, une société catholique, avait demandé aux religieux et religieuses il y a quelques années, d'enseigner dans les écoles en civil et qu'on y a également interdit aux fonctionnaires de signaler leur appartenance à toute idéologie politique. Si on demande aujourd'hui aux personnes immigrantes de respecter ce qu'on avait déjà mis en place, où est le problème ? C'est la moindre des choses. La Loi 21 est une loi minimaliste qui n'est appliquée ni dans les écoles privées ni dans la fonction publique. Elle est essentielle et indispensable à la paix sociale et au vivre ensemble entre les élèves et les professeurs, surtout entre les musulmans.

La laïcité pour vivre ensemble en paix

Le Québec, après la Révolution tranquille, a déconfessionnalisé les écoles, les

commissions scolaires et l'espace public. Plusieurs Québécois ont peur de vivre à nouveau dans une culture religieuse. La laïcité est le seul moyen qui nous aidera à vivre tous ensemble.

En ce début du 21^e siècle, il y a partout de forts courants de la droite religieuse ; il est donc important qu'ici, nous ayons des fondements communs pour vivre ensemble sans que certains n'imposent leurs croyances aux autres. La religion est une affaire personnelle. Le gouvernement doit garantir cette neutralité qui est la base du vivre ensemble. Dans toute l'histoire de l'humanité, les religions ont été l'élément déclencheur de la majorité des guerres. Pour vivre en paix, il faut que nos croyances personnelles demeurent privées.

Des croyants qui s'affichent dans des institutions laïques

Il y a des enseignants, dans des écoles laïques, qui affichent leur confession et qui l'imposent, en quelque sorte, à leurs élèves. Des fonctionnaires dans des organismes ou dans des centres communautaires font de même et refusent à l'occasion de participer à des activités qu'ils estiment contraires à leurs croyances.

Quand il est question d'un centre de femmes, on parle d'un lieu où toutes les femmes se rencontrent, loin de la politique et de la religion. Est-ce que les intervenantes devraient amener avec elles leurs croyances au travail ? Est-ce qu'elles ont le droit de dire aux femmes qui vivent des situations de violence conjugale qu'il faut pardonner au lieu de se protéger et peut-être de quitter le foyer ? Je ne pense pas.

Ce ne sont pas seulement les signes religieux qu'il faut interdire dans les écoles, il faut que les écoles soient complètement laïques et que les enseignants n'interviennent pas avec leurs croyances auprès des élèves.

Faire la distinction entre les institutions et les individus

Il faut faire une distinction entre les institutions laïques et les individus. L'institution doit afficher sa laïcité et il ne doit y avoir aucun prosélytisme. Il y a une loi qui, déjà, interdit ou empêche toute discrimination, prosélytisme ou partialité dans le milieu de l'éducation et elle prévoit des sanctions.

Des limites raisonnables à la liberté d'expression religieuse

Les chartes n'interdisent pas. Elles posent des limites raisonnables à la liberté d'expression religieuse lorsque c'est nécessaire.

Au printemps 2020, la Cour suprême a refusé d'entendre la cause de camionneurs de confession sikhe qui demandaient une exemption du port du casque protecteur sur le site du Port de Montréal. Quand l'uniforme est requis pour des raisons de sécurité, il est requis pour tout le monde. Mais il y a eu tout un tollé quand une femme portant un voile intégral s'est présentée pour prêter le serment de citoyenneté et que le fédéral le lui a permis. De même, lorsque M. Trudeau, en campagne électorale, est allé dans une mosquée, est entré par la porte principale pendant que trois femmes ministres qui l'accompagnaient ont dû entrer par une porte secondaire et aller au deuxième étage. C'était vraiment choquant. On ne peut pas accepter des contraintes qui vont à l'encontre de l'égalité entre les hommes et les femmes.

En 2015, La Cour suprême a ordonné au Conseil municipal de Saguenay de cesser la récitation de la prière lors des conseils municipaux. Il faut fermement et définitivement souscrire au fait que les institutions publiques ne peuvent pas être confessionnelles. Une institution n'est pas un lieu de culte, même s'il peut y avoir une période de transition. Selon moi, il ne faut pas modifier le calendrier pour les fêtes religieuses parce que le calendrier deviendrait un calendrier multiconfessionnel.

Les femmes québécoises et le foulard islamique

Au Québec, il y a eu une réaction très forte contre le voile parce que les femmes québécoises, qui ont vécu autrefois dans une société patriarcale, se sont battues durement pour sortir du carcan religieux et faire valoir leurs droits.

Les Québécoises d'un certain âge ont vécu la révolution religieuse, ce qui veut dire qu'elles ont mis de côté la religion comme règle de vie. Elle a sa place, mais elle ne prend pas toute la place. Et voilà que des immigrants pour qui la religion est centrale arrivent au pays. Pour les Québécoises, c'est perçu comme un retour en arrière d'où leur aversion pour le voile.

L'émancipation des femmes est un autre facteur. Les Québécoises ont vécu des situations d'oppression, le féminisme a changé leur statut. Lorsqu'elles voient des femmes voilées, elles voient des femmes soumises, obligées au port du voile.

La séparation de l'Église et de l'État : un mouvement d'émancipation

Ma grand-mère maternelle a eu dix-sept enfants. Après le dernier, elle a voulu obtenir le consentement de son confesseur pour arrêter la famille. Il lui a refusé l'absolution et elle a par le fait même refusé la pénitence qu'il lui avait donnée. Au Québec, l'Église s'est immiscée longtemps dans la vie personnelle et collective. C'était du cléricisme. Tout devait être catholique : les coopératives, les entreprises, tout. Alors, il faut comprendre l'appréhension de toute une génération qui a fait tout son possible pour mettre l'Église à l'écart.

Le libre choix et le respect

Le plus important est le libre choix et le respect. Nous sommes arrivés ici et nous avons décidé de nous intégrer, mais malgré notre intégration, les gens du pays

ont encore de la difficulté à nous accepter. Chacun de son côté a un bagage et le respect mutuel aide à créer une harmonie entre nous tous.

Il y a des femmes qui portent le voile par conviction, d'autres par obligation mais en fin de compte c'est leur choix de le porter ou non. Il faut respecter ce choix.

Un refus de l'intégration

Quand on porte le voile par obligation parce que c'est le milieu dans lequel on vit qui nous y oblige, cela veut dire que notre milieu refuse de s'intégrer à la société globale.

Le voile envoie un message mais il n'est ni contagieux ni univoque

Les signes portés par les individus envoient un message, mais ce n'est pas contagieux. On ne devient pas croyant si on a une relation avec des personnes croyantes. Si les lois sont appliquées avec rigueur, beaucoup d'écarts n'existeront plus.

La Loi 21 nous a détournés de la nécessité d'être vigilants, de ne pas seulement juger sur la forme extérieure mais d'aller au-delà. Une femme peut porter un foulard et être féministe, avoir de l'empathie pour les femmes victimes de violence conjugale. Il n'y a pas de lien.

Enlever le voile ne change pas les personnes

Le rapport à la communauté musulmane, pourtant diverse, est le plus grand défi auquel nous faisons face présentement. Qu'est-ce que ça change si une personne porte le voile ou non ? Le regard de certains est-il différent si on est voilée ou non ? La personne reste la même avec ou sans voile. Par conséquent, une enseignante à qui on demande d'enlever son voile restera la même. Si c'est son choix personnel, sa dynamique familiale ou communautaire ne devrait pas changer. Elle va continuer à

être la même personne. Enlever les signes religieux ne transforme pas les personnes. Peut-être que le voile est rassurant d'un point de vue collectif mais l'enlever ne devrait pas changer grand-chose pour les personnes concernées.

La liberté de choix vs le signe religieux comme un message

Nous avons beaucoup parlé de l'importance du choix personnel, mais il ne faut pas oublier que le signe religieux n'est pas neutre et qu'il reflète quelque chose. La personne fait un choix personnel mais les autres voient le signe religieux. Comment un jeune de sept ou huit ans le perçoit-il et comment le traduit-il ?

Quand on voit une femme marcher sur le trottoir, on sait que c'est une femme et quand on voit une femme voilée, on sait qu'elle est musulmane. Il y a un message.

Même si c'est un choix personnel, les signes envoient un message qui sera interprété de plusieurs façons par les personnes qui le voient.

Seuls les extrémistes portent des signes de leur appartenance dans l'espace public

Dans l'espace public, seuls les extrémistes affichent des signes de leur appartenance à un mouvement quelconque. Par exemple, un démocrate ne porte pas un signe quelconque qui va l'identifier comme démocrate, ce n'est pas le cas pour les nazis ou les islamistes. Sur la place publique, un signe ne peut pas être neutre, il est toujours porteur de message, c'est là le problème. Dans les écoles, les enfants peuvent être influencés par le personnel enseignant et les autres élèves. Si on autorise, au nom du libre choix, le port du hijab par exemple, il faut par le fait même autoriser n'importe quel autre signe d'identité. Ce sont les extrémistes qui vont en profiter.

Les signes d'appartenance concernent aussi des démocrates

Il ne faut pas mettre seulement le port des signes au compte des extrémistes.

Aux États-Unis, présentement, il y a beaucoup de personnes qui s'affichent en faveur de Biden et pas nécessairement parce qu'ils sont Démocrates.

Liberté de choix entre le multiculturalisme et l'interculturalisme

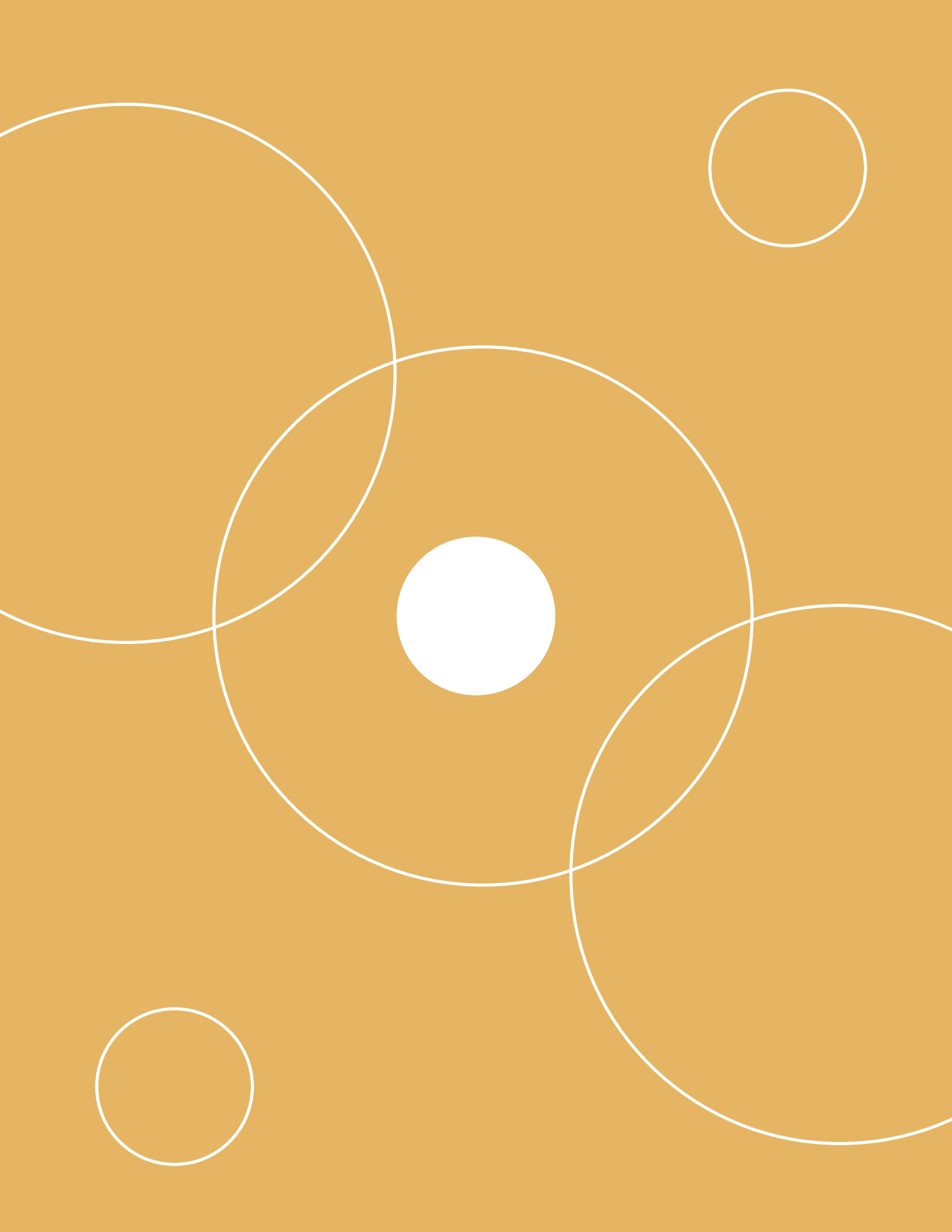
Je suis pour la liberté du choix, mais il faut en premier lieu que j'aie des choix, qu'il y ait plusieurs propositions entre lesquelles je puisse choisir. Ici, au Québec, on met toujours en opposition l'interculturalisme et le multiculturalisme.

L'approche interculturelle est comme une salade dont les différents ingrédients sont mélangés avec la vinaigrette. Pour sa part, le multiculturalisme place une communauté à côté de l'autre, comme dans un plat de crudités, les légumes sont côte à côte sans aucun mélange. C'est à nous de choisir si nous voulons tremper nos légumes dans la sauce de la culture canadienne ou non.

Le modèle interculturel et le vivre ensemble ; les traumatismes du passé ne doivent pas nous empêcher de changer

Le modèle interculturel du Québec fait la promotion de la cohabitation en passant par l'interaction, l'échange et la rencontre. Selon Rachida Azzouz (Le vivre ensemble n'est pas un rince-bouche), il y a différents degrés dans l'interculturel qui vont nous amener jusqu'à la transformation. Dans l'esprit du vivre ensemble, en étant en contact les uns avec les autres, on avance, se transforme et devient avec le temps quelque chose d'autre. Ceci dit, le vivre ensemble n'intéresse pas tout le monde et ce n'est pas problématique dans une société qui permet certaines libertés.

La laïcité est très importante, mais c'est aussi un défi. Des initiatives comme les cercles de paroles sont importantes parce qu'elles nous aident à échanger et nous éduquent. Reconnaître notre bagage historique est important mais nous devons arrêter de projeter les traumatismes que nous avons vécus personnellement et collectivement sur le monde d'aujourd'hui et de demain.





IMMIGRATION : DES RESPONSABILITÉS PARTAGÉES ? SOCIÉTÉ D'ACCUEIL ET NOUVEAUX IMMIGRANTS

Invité : Raymond Beauchesne

*Connaître, comprendre, s'engager, réfléchir,
s'impliquer, défendre, se mobiliser, se
sentir responsable... la liste des verbes qui
caractérisent le chemin vers la citoyenneté
n'est pas exhaustive. A vous de vous
en inspirer ou de la compléter!*

Françoise Dumont

Une décision importante et le partage des responsabilités

- ▶ L'immigration a été pour moi une véritable passion. J'ai travaillé durant 35 ans au Ministère de l'Immigration du Québec où j'ai touché à plusieurs volets : la francisation, l'intégration et la sélection de travailleurs, de gens d'affaires et de réfugiés.

Pour moi, tout ce qui touche à l'intégration est clairement une responsabilité partagée entre la société d'accueil et les nouveaux immigrants. Il faut que chacun y mette du sien. L'immigration est une formule gagnante pour tout le monde.

Immigrer implique des décisions importantes pour des individus et des familles. Vouloir émigrer exige de grands efforts de la part des personnes qui doivent décider qu'elles s'en vont de leur pays d'origine vers un nouveau pays.

L'immigration, au départ, c'est déjà une responsabilité partagée entre le gouvernement fédéral et le gouvernement du Québec. Le Québec a un ministère de l'Immigration depuis 1968 et même, trois ans plus tôt, il avait déjà des services d'immigration. C'est donc une réalité qui a plus de cinquante ans. Le ministère de l'Immigration du Québec a été un modèle pour plusieurs pays, comme la France qui s'est intéressée à l'immigration économique.

Pendant dix ans, j'ai fait la sélection à l'étranger de travailleurs qualifiés et d'immigrants investisseurs. L'immigration est devenue avec le temps un domaine d'affaires dans lequel beaucoup de consultants sont impliqués.

Depuis quelques années, la tendance lourde est de faire la sélection de candidats sur dossier. Or, rien n'est plus traître que l'image d'une personne forgée à partir d'un dossier. J'ai souvent vu des dossiers exemplaires présentés par des personnes qui n'avaient pas les qualités présentées dans le dossier. Le contraire est également vrai. Voici l'exemple de deux pays voisins :

Dans le premier de ces deux pays, 90 % des dossiers soumis au ministère sont préparés par des consultants. Par conséquent, les principaux intéressés se désinvestissent un peu du processus. Dans le deuxième pays, c'est le contraire : 90 % des dossiers sont montés par les personnes elles-mêmes. Parfois, ces dernières vont avoir recours à des consultants cachés ou à des forums sur l'immigration. Un projet d'immigration

peut prendre parfois des années avant qu'une décision ne soit rendue. La présence des consultants transparait souvent dans la qualité de la préparation individuelle.

Si l'entrevue a lieu trois ans plus tard, on reproche au ministère la lenteur de sa réponse. D'un autre côté, on s'attendrait à ce que la personne candidate ait eu le temps de bien se préparer. En effet, de plus en plus, le ministère met l'accent sur la préparation des personnes. Par exemple, pour la langue, on a développé des ententes avec des Alliances françaises pour que les gens apprennent le français en amont, ainsi, à leur arrivée, ils ne sont pas totalement démunis puisque le processus de francisation est déjà amorcé.

Mais revenons à la sélection sur dossier. Je ne sais pas si présentement le ministère rencontre les candidats sur place ou non. C'est important qu'une personne soit là pour donner l'heure juste aux candidats. Les conseillers ont également une marge de manœuvre. Ils disposent de la possibilité de faire des demandes de dérogation. Voici un exemple : on rencontre une personne qui est très bien préparée mais qui est un peu âgée selon les critères du ministère ou qui n'a pas un diplôme très 'payant' selon le système de pointage (pointage pour les enfants, l'âge, la connaissance du français, l'adaptabilité, etc.) Les conseillers ont donc la possibilité de faire une demande de dérogation quand ils rencontrent un candidat extraordinaire qui n'a pas le pointage nécessaire.

Cette dérogation est seulement positive. J'ai toujours déploré, avec plusieurs de mes collègues, de ne pas disposer de la possibilité d'une dérogation négative. Rien n'est plus facile que d'accepter quelqu'un. Quelques-uns de mes collègues se faisaient un plaisir d'accepter tout le monde.

J'ai essayé comme conseiller d'être rigoureux et je trouvais que c'était plus facile d'expliquer un refus à quelqu'un qu'une acceptation avec laquelle je n'étais pas d'accord. Parfois le pointage est bon mais on voit que la personne n'est pas bien préparée, qu'elle est mal informée et vit des chimères mais on doit quand même l'accepter.

Pierre Foglia, l'ancien chroniqueur de La Presse, a écrit en 2007 un texte intitulé « Le parcours de l'immigrant ».

Si vous saviez comme l'immigrant n'entend rien de ce que vous lui dites, si vous saviez comme son monde est loin du nôtre, les premières années du moins. Si vous saviez comme « société ouverte » ou « modèle d'intégration » sont des concepts qui ne lui disent rien. Si vous saviez. Mais de toute évidence vous ne savez pas. Tiens, juste pour le fun, c'est quoi un immigrant ?

Je savais que vous alliez dire ça. Non, ce n'est pas quelqu'un d'un autre pays qui vient s'installer ici.

Un immigrant est d'abord un émigrant. En dépit des apparences, il n'arrive pas. Il QUITTE. Et il va rester dans cet état « de partance » pendant plusieurs années. Vous ne pouvez pas l'aider. Letemps qu'il mettra à s'intégrer ne dépend pas du « ici », mais du « là-bas », ce là-bas qu'il pensait quitter, mais qui l'a suivi.

L'immigrant est quelqu'un qui quitte un pays qui ne le quittera jamais.

Dans mes années d'enseignement en francisation, j'avais un étudiant avec qui je discutais parfois et il faisait sans cesse référence à son pays. Une fois, il m'a dit que tous les arrêts d'autobus dans 'son pays' comportaient un panneau indiquant l'intervalle de passage des autobus. Ça n'existait pas ici à l'époque. Alors, je lui ai répondu : « Premièrement, pense un peu à la formulation de ta phrase. C'est un peu désagréable de t'entendre si souvent dire 'mon pays' alors que tu vis maintenant au Québec. Il faut que tu y trouves ta place et que tu te définisses autrement. Sois fier de ton pays d'origine, mais sois fier aussi de l'endroit où tu vis. Deuxièmement, quand tu me parles des arrêts d'autobus, tu ne t'adresses pas à la bonne personne. As-tu pensé à communiquer avec la STM pour leur faire une suggestion ? » Avec cet exemple, je veux vous montrer que pour immigrer, il faut devenir partie prenante de l'endroit où l'on a atterri, formuler des recommandations pour cet endroit et que 'mon pays' devienne l'endroit où l'on vit.

Quand on veut changer de pays, il y a tellement de choses à apprendre. J'ai souvent demandé à mes étudiants immigrants quelle était la première chose qu'ils avaient changée en arrivant ici et ils répondaient invariablement qu'ils n'essayaient plus de passer devant les gens pour entrer dans l'autobus, qu'ils respectaient maintenant la file d'attente.

Je leur disais souvent qu'ils devaient être des ambassadeurs parce qu'en travaillant bien avec des Québécois, ces derniers les apprécieraient ; sinon, ce serait le contraire (ah ! les Polonais, les Libanais, les Russes...) Quand tout va bien, on remarque les qualités individuelles mais si ça va moins bien avec quelqu'un, c'est souvent là qu'on généralise à toutes les personnes de la même origine. C'est une triste réalité qu'il faut prendre en considération quand on immigré.

Voici deux exemples sur l'importance de bien s'informer :

1. C'est la dernière journée d'une mission dans un pays d'Afrique. J'avais beaucoup de choses à faire et l'avant-midi était très occupé. Ma première entrevue était à 8 h 30 mais le candidat s'est présenté à 9 h 20 avec les plus plates excuses. Il s'était rendu à l'ancienne adresse où avaient lieu les entrevues même si la nouvelle adresse était bien inscrite sur l'avis de convocation. Le candidat m'a confié qu'il s'était tourné vers les forums sur l'immigration pour y chercher l'information. Malheureusement, l'information n'était pas à jour. Le candidat avait choisi une information officieuse plutôt que l'information officielle. J'ai quand même fait l'entrevue pour lui donner une chance mais elle a été le reflet de la raison de son retard. J'ai dû refuser sa candidature.
2. J'ai posé une question ouverte à un candidat pour le mettre à l'aise. Il commence à regarder la chaise voisine tout en me répondant et j'ai l'impression qu'il me lit un texte. Quand je lui ai posé la question, il a nié en cachant des papiers avec d'autres. J'ai demandé à voir ses papiers. Quelle ne fut pas ma surprise devant un document de cinq pages contenant des questions et des réponses d'entrevues !

L'immigrant a la responsabilité de se préparer à explorer toutes les avenues possibles de sa vie future. On veut savoir si la personne veut s'installer en ville ou à la campagne, quel est l'emploi qu'elle veut occuper, sait-elle si son emploi est régi par un ordre professionnel, comment elle compte se constituer un réseau, comment elle pense trouver de l'emploi à court, à moyen et à long terme, si elle connaît le système scolaire, les enjeux actuels au Québec. Si la personne n'a fait aucune recherche, c'est inquiétant.

Demeurer fidèle à soi-même

- ▶ Comme nous sommes marionnettistes, on nous a recommandé d'avoir en main d'autres diplômes pour l'entrevue afin d'obtenir le pointage nécessaire pour être acceptés. Nous avons donc suivi une formation en pâtisserie et en boulangerie. Quand l'agent d'immigration a pris connaissance de nos certificats, il nous a demandé quel était, au juste, notre domaine. Nous lui avons révélé que nous étions des artistes mais que la rumeur voulait que des artistes ne puissent pas entrer au Canada. Voilà pourquoi nous avons d'autres diplômes. Je me souviendrai toujours de la réponse de l'agent. Peut-être est-ce cette réponse-là qui m'a donné le courage de passer à travers tout le processus qui me permet de poursuivre mon travail d'artiste ici. Il nous a dit que pour immigrer il fallait garder son individualité et être des artistes faisait partie de ce que nous étions profondément. Un bon agent peut changer toute la dynamique de l'entrevue et le futur de l'immigrant.

Le stress de l'entrevue et les consultants en immigration

- ▶ Passer une entrevue pour avoir les papiers d'immigration est très stressant. Le système actuel n'aide pas à montrer la vraie nature des individus. Les personnes inventent beaucoup de choses en préparant l'entrevue, surtout quand elles se préparent avec des consultants.

J'espère qu'un jour viendra un système qui interdise de travailler avec eux. Ma conjointe et moi-même avons payé beaucoup d'argent à une de ces personnes. Cet argent nous aurait permis de commencer une meilleure vie ici. Le consultant qui voulait prouver que je travaillais fort nous avait donné beaucoup de documents sur le Canada, à lire et à mémoriser, mais toutes ces informations apprises par cœur n'ont pas montré qui nous étions vraiment au cours de l'entrevue.

Les personnes qui passent les entrevues sont très stressées et arrivent souvent avec de mauvaises informations.

Le vrai stress : l'arrivée au pays

- ▶ Le stress est inévitable. Quand un individu passe une entrevue, il est important qu'il se prépare avant son arrivée au Québec. L'entrevue est la porte d'entrée mais ce n'est pas là où le stress devrait être. Le stress, c'est à l'arrivée au pays. Si on se prépare seulement pour une entrevue, on fait fausse route parce qu'il faudrait se préparer pour un projet de vie réalisable sur place. Il faut voir un peu plus loin.

Il y a 15 ou 20 ans, Madame Maryse Alcindor, alors sous-ministre, a visité un pays d'Afrique pour rencontrer les médias et rappeler aux gens qu'il n'était pas nécessaire de payer des consultants. La manière dont les formulaires sont préparés facilite la présentation de la demande sans le recours à des spécialistes. Selon moi, les consultants ne sont pas un mal nécessaire, on pourrait les éviter et ça irait mieux pour tout le monde.

Une expérience d'entrevue positive

- ▶ Durant mon entrevue, j'avais de la difficulté à comprendre les questions que l'on me posait. Ma connaissance du français était limitée et je ne donnais pas les bonnes réponses. Nous avons quand même pu accumuler les points nécessaires pour être acceptés. C'était une belle expérience et l'agent était très gentil. Nous étions très stressés et nous n'avions pas la possibilité, il y a 30 ou 40 ans, d'avoir toutes les informations sur le Canada. Aujourd'hui, avec Internet, c'est beaucoup plus facile.

Le Québec et le Canada : les réfugiés et la réunification familiale

- ▶ Quelle est la proportion de personnes qui arrivent ici et qui passent à travers ce processus ? Les réfugiés ne passent pas par un processus de sélection, n'est-ce pas ?
- ▶ En 2018, 57,1 % des immigrants étaient des immigrants économiques. Le reste, c'étaient des réfugiés et des réunifications familiales.

Il y avait des processus de sélection de réfugiés qu'on rencontrait dans les camps. L'histoire de Kim Thuy en est un bel exemple. Son père avait travaillé comme

traducteur dans les camps. Par la suite, il a pu passer une entrevue et est arrivé au Québec avec sa famille comme réfugié public. Les réfugiés publics sont destinés à toutes les régions du Québec, sauf Montréal.

Le regroupement familial relève du gouvernement fédéral, mais il faut d'abord obtenir un certificat de sélection du Québec. Une fois le certificat émis, la personne se tourne vers le fédéral pour demander la résidence permanente. Le fédéral fera alors les vérifications relatives à la santé et à la sécurité avant d'approuver la demande.

Planifier son parcours au travail

Vouloir immigrer c'est aussi planifier en fonction d'un travail à court, à moyen et à long terme. D'après certains chercheurs, il faut compter cinq ans après l'arrivée avant que l'immigrant puisse occuper un emploi qualifié dans lequel il sera heureux. Mais pendant ces cinq années, il faut continuer à vivre, gagner sa vie, alors ça prend un emploi alimentaire. Parfois on va passer à un emploi connexe à notre formation, ce qui n'est pas évident à vivre, mais si on est capable de travailler dans notre secteur de connaissances, c'est tant mieux. Mais tout ceci demande de la planification et des recherches importantes.

J'ai vu, au fil des ans, des cas de fraude : des candidats présentaient de faux diplômes. Si on décide de frauder dès le début, imaginez la perte d'estime de soi quand on arrive. Imaginez, pour une famille, un projet fondé sur le mensonge. C'est pourquoi il est toujours mieux de définir ce qu'on veut. Par exemple, est-ce que les deux conjoints d'un couple avec enfants vont travailler ? Il faut se préparer avant l'arrivée ; les premières années sont très dures pour les couples et beaucoup éclatent.

J'aimerais donner l'exemple d'un cours qui a été créé par le Collectif des femmes immigrantes. Ce cours était destiné aux femmes ayant terminé leurs cours en francisation. Il était offert dans une école professionnelle pour les métiers non traditionnels et, dans ce cas-ci, c'était la soudure. La majorité des participantes s'étaient séparées à leur arrivée au Québec. Le but était de sortir les femmes d'une situation de pauvreté et de leur donner la possibilité de gagner leur vie dans un métier bien rémunéré. Le résultat a été extraordinaire, la plupart des étudiantes ont trouvé un emploi.

Des recherches démontrent que tous les membres de la famille doivent contribuer pour que l'intégration se passe bien. C'est un projet de vie familial.

Voici un autre exemple concernant l'intégration en emploi. Alors que j'étais conseiller en intégration, nous avons organisé pour les immigrants des stages d'observation d'une journée dans des milieux de travail semblables à ce qu'ils recherchaient. Ce fut un franc succès. Une des participantes, une vétérinaire, a dit d'abord que le travail était le même que dans son pays d'origine. Elle s'étonnait tout de même de l'amour des gens pour leurs animaux de compagnie et des fortunes qu'ils étaient prêts à déboursier pour prendre soin d'eux. Elle se disait également surprise de la qualité de l'équipement disponible pour la chirurgie. En fait, sa première phrase ne correspondait pas du tout au reste de son discours. Elle venait d'apprendre ce qu'il lui manquait pour travailler ici comme vétérinaire. L'expérience nous apprend que le même travail peut être très différent d'un pays à l'autre.

Pour pouvoir envisager de travailler dans le même domaine, il faut être exposé assez rapidement à ce domaine-là dans le nouvel environnement. Il y a des gens qui découvrent alors qu'ils veulent faire autre chose et c'est normal.

La régionalisation de l'immigration

De 2015 à 2018, 83,2 % des immigrants se sont installés à Montréal et seulement 16,8 % dans toutes les autres régions du Québec. Ce n'est pas normal. Ce n'est pas tout le monde qui habite en ville et ce n'est pas tout le monde non plus qui occupe un emploi lié à un contexte urbain. Un agronome peut trouver un emploi à Montréal dans l'industrie alimentaire ou en horticulture mais il aura davantage d'options en région. Les personnes qui viennent d'une petite ville seront plus à l'aise dans les petites villes d'ici. Vouloir habiter en ville simplement pour avoir facilement accès à des produits alimentaires ou pour rester auprès de ses semblables n'est pas le meilleur gage de l'intégration.

Des règles pour favoriser la régionalisation ?

- ▶ Il reste beaucoup à faire dans la régionalisation de l'immigration. Quand les immigrants arrivent, ils atterrissent à Montréal et c'est normal qu'ils ne pensent pas d'eux-mêmes à aller ailleurs.

Quand je suis arrivée, si le Québec m'avait proposé d'aller en Gaspésie, je l'aurais fait parce que je n'avais pas de port d'attache. Nous connaissions seulement Montréal par ce que nous lisions dans les journaux. Nous sommes arrivés ici au moment où mon beau-frère arrivait en Suède avec sa famille. Le gouvernement les a tout de suite pris en charge. On leur a donné un appartement ainsi qu'un montant d'argent pour la nourriture et, le lendemain, un autobus est venu chercher les enfants pour l'école et les parents pour leur cours de langue. Ils habitaient une petite ville où il n'y avait pas d'autres immigrants.

Si le gouvernement québécois prenait ainsi en charge les immigrants à leur arrivée, il pourrait peupler les régions. Actuellement, on tente d'attirer les gens dans les régions à l'aide de publicité ; on pratique une sensibilisation douce et on n'impose rien aux nouveaux arrivants. Une personne installée à Montréal depuis cinq ou six ans, déjà bien établie dans un milieu, trouvera difficile de tout quitter, mais si l'on vient d'arriver et qu'on nous amène dans une autre région ou si on nous informe qu'on devra habiter en région, par exemple pour cinq ans, c'est différent. Si après cinq ans, cette personne a une maison, un emploi et se trouve bien, elle va rester où elle est. On pourrait imposer certaines règles pour aider les régions.

Tant que nous laisserons aux immigrants le choix de la ville ou de la région où ils s'installeront, ils choisiront toujours Montréal parce que c'est la ville la plus connue à travers le monde.

- ▶ Le gouvernement a en effet une grande responsabilité dans l'accueil des nouveaux arrivants. Il y a présentement des politiques en développement pour essayer d'amener plus de monde dans les régions. Mais il faut prendre trois choses en considération :

Il y a des politiques, des aménagements qui devront être faits. Quand les gens arrivent, ils doivent être pris en charge rapidement et être accompagnés pour trouver en région des milieux susceptibles de les accueillir. Il y a quand même de beaux exemples d'immigrants qui se sont installés en région dès leur arrivée et qui y vivent bien.

Une responsabilité collective et non seulement individuelle

- ▶ On ramène beaucoup les responsabilités à l'individu : il doit faire une bonne entrevue, être l'ambassadeur de son pays, beaucoup de choses lui incombent. Il doit y avoir une plus grande responsabilité collective pour faciliter l'arrivée des immigrants. De manière générale, l'être humain suit le chemin de moindre résistance : aller vers ses semblables, rester à Montréal parce que c'est la ville qu'on connaît le mieux. Nous vivons dans une société qui se concentre trop sur l'individu et il est très important de diriger nos énergies vers la responsabilité collective.

L'aspect social de l'intégration

Quand on demande aux gens s'il y a trop d'immigrants ou s'ils sont bien intégrés, c'est la question de l'identité et non pas de l'économie qui entre en ligne de compte.

Luc Turgeon

- ▶ Une recherche récente menée dans le quartier de la Petite-Bourgogne a démontré l'existence d'un phénomène d'isolement chez les immigrants. C'est certain que si toute la sélection est axée sur les questions de l'économie et de l'emploi et que la dimension sociale est évacuée, ça ne peut que créer un déséquilibre social. L'aspect social de l'intégration doit être considéré pour vraiment faire société.

Développer des approches plus sensibles au vécu de l'immigrant

- ▶ Il reste beaucoup de travail à faire sur le plan social et le gouvernement doit avoir une approche moins utilitariste. On voit d'ailleurs que le ministère est en train de développer des projets et investir de l'argent dans un programme pour sensibiliser les municipalités et les MRC au fait « qu'on peut mener son cheval jusqu'à l'abreuvoir mais qu'on ne peut pas le forcer à boire ».

Pour attirer des gens dans les régions, il faut répondre à leurs questions : des questions tout à fait légitimes, sur les écoles, les services de garde, l'accès au logement, les services sociaux et de santé. Il faut rendre la région attrayante pour que les personnes décident de s'y installer. C'est normal d'avoir peur de partir vers l'inconnu où il n'y a pas nécessairement beaucoup de gens qui nous ressemblent.

Les régions sont actuellement le talon d'Achille du ministère. Nous ne sommes pas capables d'attirer les gens à l'extérieur de Montréal. Selon moi, il faut aussi passer un message aux employeurs parce que, même s'ils ont besoin de la main-d'œuvre, ils n'auront que des travailleurs temporaires s'ils ne changent pas leurs façons de faire. Il faut s'intéresser à la personne et s'assurer qu'elle a véritablement les moyens de faire son travail dans un contexte qui est nouveau pour elle.

Il faut aussi multiplier les activités où l'on doit faire des choses ensemble. On dit souvent que les immigrants sont tannés de se faire poser toujours la même question : « D'où vous venez ? », surtout quand les enfants sont nés ici et qu'ils sont Québécois. Quand on fait des activités interculturelles, ça nous permet d'échanger, de mieux nous connaître et de nous sentir valorisés, par exemple des ateliers d'écriture, des clubs de lecture, des clubs de marche, du jardinage, etc. Il faut être à l'écoute des autres, il faut sortir du discours utilitaire. Ce ne sont pas seulement des travailleurs que nous allons chercher, c'est notre voisin, notre locataire, c'est peut-être notre futur propriétaire.

Pourquoi ne pas utiliser les journaux gratuits pour écrire au quotidien une histoire sur la réussite d'un nouvel arrivant : quelqu'un qui a surmonté une embûche, qui a trouvé un emploi, qui a surmonté le handicap de la méconnaissance de la

langue, qui s'est intégré dans un groupe. Pourquoi ne raconte-t-on pas davantage des histoires de succès pour valoriser l'apport de l'immigration et valoriser les immigrants ? Ils nous apportent beaucoup.

Apprendre à être ensemble

Tout groupe humain prend sa richesse dans la communication, l'entraide et la solidarité visant à un but commun: l'épanouissement de chacun dans le respect des différences.

Françoise Dolto

- ▶ Il faut faire des choses ensemble. Il y a des immigrants qui sont tout le temps entre eux et ils n'ont pas l'occasion de faire quoi que ce soit avec d'autres personnes. Je suis partisan des activités qui rassemblent, des activités culturelles, sportives et autres. Il faut multiplier ces occasions pour aider à l'intégration et tout simplement apprendre à vivre ensemble.

Mobiliser la société d'accueil: une responsabilité gouvernementale

- ▶ Si on veut que les nouveaux arrivants développent leur capacité de vivre en société, il faut que la société d'accueil se mobilise pour les accueillir et les accompagner. Ce n'est pas seulement la responsabilité des individus qui arrivent ici mais c'est une responsabilité de la collectivité. Partout, dans nos régions, les conseils municipaux, les organisations de loisir, les organisations sportives, les clubs d'entrepreneurs, les grandes compagnies, tout le monde pourrait faire des efforts mais ça prend des gens qui font de la sensibilisation, qui animent ces réflexions et c'est une mission importante du ministère de l'Immigration pour que les gens soient capables d'être proactifs et en mesure de bien accueillir les immigrants.

Créer des ponts et des liens en région

- ▶ L'intégration sociale devrait être l'affaire de tout le monde. Il y a une mobilisation au niveau gouvernemental. Elle pourrait être meilleure dans les milieux communautaires, mais je pense surtout qu'il y a des personnes qui ne se sentent pas du tout concernées. C'est un problème. Les gens doivent comprendre ce qu'est l'immigration et qu'elle bénéficie à tout le monde. Il faut aller au-delà de la question de la natalité et de l'emploi et que nous soyons tous beaucoup plus concernés. L'immigrant, dans son processus d'intégration, va passer par toutes sortes d'étapes mais si la société est présente, il se sentira mieux accompagné et mieux accueilli dans son milieu.

Il faut éduquer davantage dans les régions pour que la personne immigrante soit plus que l'étranger, changer le regard sur la personne qui est d'une autre couleur ou d'une autre culture. Il faut aller au-delà des différences, créer des ponts et des liens. Il y a des ressources dans les régions, mais plus largement, il faut faire un travail de sensibilisation et dédramatiser l'immigration.

Briser l'isolement de la bulle numérique

- ▶ Ça fait partie du quotidien de notre organisation de trouver des activités interculturelles qui peuvent rejoindre les femmes immigrantes et les femmes québécoises mais on oublie souvent qu'à leur arrivée les immigrants accordent la priorité à ce qui est essentiel dans leur vie quotidienne. Apprendre le français, trouver un emploi pour nourrir la famille et payer le logement, trouver des écoles pour les enfants, etc. Après quelques années à vivre au même rythme, c'est difficile de changer. Il faut, dès le début, mettre en place des projets d'accompagnement.

En 1990, l'isolement ne prenait pas la même forme qu'aujourd'hui. Quand je suis arrivée, il y a 30 ans, j'habitais dans un petit appartement avec mon conjoint. Nous avions le téléphone mais nous ne pouvions pas appeler à l'extérieur du pays parce que ça coûtait très cher. Nous avions accès à quelques chaînes de télé mais il n'y avait pas Internet, forcément, nous étions obligés de sortir de la maison pour socialiser. Présentement, les personnes immigrantes comme la plupart des gens

utilisent les réseaux sociaux pour communiquer les uns avec les autres et c'est pratiquement gratuit. Les chaînes de télé internationales sont disponibles par centaines. Les immigrants peuvent rester toute la journée dans leur maison sans s'ennuyer et sans entendre un mot de français. Dans ce monde interactif virtuel, le temps passe vite. C'est un isolement par rapport à la société, puisqu'ils restent dans leur bulle. Peut-être que les immigrants ne voient pas les choses de la même manière et qu'ils se sentent à l'aise et mieux dans leur auto-confinement, qui sait ?

Le rôle de la société civile et l'ajustement des pratiques

- ▶ Pour que le ministère de l'Immigration puisse développer et réaliser des projets pour bien accueillir et aider les immigrants à bien s'intégrer, il doit s'allier avec différentes instances de la société civile comme les caisses populaires, les autres ministères, les municipalités, les commissions scolaires, les organismes... Les besoins d'un immigrant sont tous des besoins de la vie quotidienne, au même titre que ceux de n'importe quel citoyen. Pour pouvoir les combler, il faut parfois ajuster certaines de nos pratiques.

Il y a un organisme qui faisait, comme plusieurs autres, des sessions d'information pour attirer les gens dans les régions, mais cet organisme procédait différemment. La responsable rencontrait des immigrants qui avaient peut-être l'intention de s'installer ailleurs. Elle prenait note de l'emploi dans lequel ils désiraient travailler et, rapidement, elle leur présentait les offres d'emploi disponibles dans la MRC avec laquelle elle collaborait. Elle organisait ensuite des visites de quelques jours dans la région. Cet organisme a ainsi amené plusieurs immigrants à s'installer dans cette région et a même trouvé le moyen de les aider à acheter leur première maison après trois ou quatre ans au Québec.

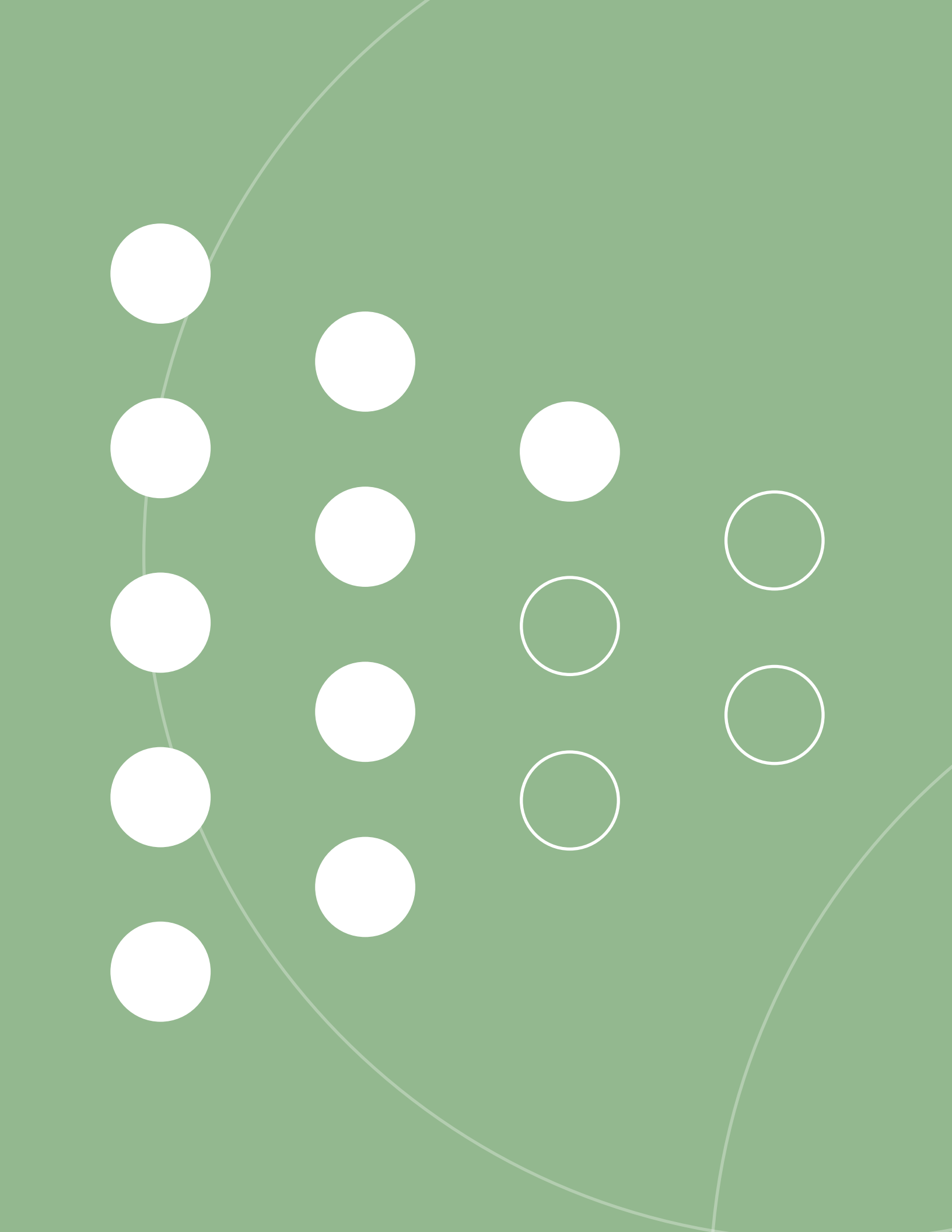
Une intégration globale

Il ne faut pas seulement attirer de la main-d'œuvre, il faut aussi aider la personne immigrante à réussir son intégration globale. Le fait d'avoir cent chaînes de télé de son pays d'origine, ça n'aide pas l'intégration. La société d'accueil ce n'est pas

seulement le ministère de l'Immigration, ni l'ensemble des ministères, c'est tout le monde. Les employeurs doivent être eux aussi mis à contribution parce que les candidats idéaux n'existent plus, il faut aussi que les employeurs s'ajustent à la réalité.

En 2019, le programme Mobilisation-Diversité du ministère de l'Immigration, c'étaient 206 projets d'édification de collectivités pour qu'elles soient plus accueillantes et plus inclusives un peu partout à travers le Québec.

En 2018, Il y avait 1925 employés au ministère de l'Immigration et 195 OBNL ou institutions d'enseignement partenaires pour répondre aux besoins de 51 000 nouveaux arrivants. Ils représentaient 16 % de l'immigration canadienne. L'Ontario en accueille 43 %. Ce n'est pas le nombre qui compte mais plutôt les projets qui sont mis en place pour aider ces nouveaux arrivants à bien s'intégrer et bien vivre au quotidien dans la société d'accueil. Sans le milieu communautaire, le ministère de l'Immigration n'est rien.



MON IDENTITÉ, MES IDENTITÉS: POUR S'UNIR OU SE DIVISER

Invité : Karim Akouche

*Les langues nous donnent des jambes.
Nous pouvons être les invités des autres
hommes, comprendre ce qu'ils nous disent
et leur répondre à notre tour.*

George Steiner

Pour parler de l'identité, je commencerai avec mon nom. Je m'appelle Karim Akouche. Karim est un mot arabe qui veut dire charitable. En ce qui concerne Akouche, il faut revenir au nom de la ville de Marrakech qui vient du berbère Amur n'Akush qui veut dire la part d'Akush et Akush chez les Berbères du Maroc veut dire Dieu. Chez nous, les Kabyles, Akush était le dieu du feu mais ce sens a disparu. Je suis né en 1978 et, à l'époque, on n'avait pas le droit de donner un prénom berbère à un enfant. Mes parents ont donc choisi un prénom arabe, à côté de mon nom de famille berbère. Déjà, dès le début, il y avait un mélange. Est-ce que ces deux identités sont là pour s'unir ou se diviser ?

De zéro jusqu'à six ans, je ne parlais que le kabyle, ma langue maternelle. À partir de six ans, à l'école algérienne, j'ai appris la langue arabe. À l'âge de dix ans, j'ai commencé à apprendre le français et à partir de 14 ans, l'anglais.

Deux images me viennent à l'esprit quand je pense à l'identité :

D'abord, celle de l'arbre qui a des racines, un tronc, des branches, du feuillage et des fruits. Mon identité ce sont des racines et des branches, à peu près.

Il y a un proverbe nord-africain qui dit : « si vous voulez bien élever vos enfants, il faut leur donner des racines et des ailes ».

Une deuxième image, la colombe qui pour voler a besoin d'ailes et de pattes. Ses pattes lui servent à s'envoler et à atterrir également. L'être humain, selon moi, a besoin autant des pattes que des ailes.

Alors, nos racines sont importantes, ma culture d'origine est importante, mais ma culture d'accueil est également importante.

Un proverbe gitan dit : « Ce qui est important, ce n'est pas seulement la destination, c'est aussi la route ».

Et moi, j'ai fait la route.

J'ai vécu 18 ans dans un petit village, après j'ai été en internat dans une petite ville de 30 000 habitants, ensuite dans une grande ville de 200 000 habitants. Après, j'ai voyagé à l'est, au sud et à l'ouest de l'Algérie où j'ai rencontré d'autres cultures, entre autres, les Touaregs. Ensuite, je suis allé en France où j'ai rencontré la culture,

la musique et la littérature françaises. À travers cette dernière, j'ai découvert des écrivains d'autres pays dont les écrits sont traduits en français et alors j'ai voyagé à travers la langue. J'ai découvert l'autre à travers la langue. En 2008, je suis venu à Montréal où j'ai découvert une autre culture, un autre accent, une autre façon de voir le monde, une autre façon d'aimer et une autre façon de s'ouvrir à l'autre.

Tout cela fait partie de ma culture. Je la porte en moi. Selon moi, les identités s'additionnent, elles se neutralisent également parce qu'elles peuvent provoquer des guerres intérieures.

La langue française est un outil identitaire important. Plusieurs auteurs s'entendent là-dessus, mais travailler dans cette langue qui est différente de ma langue maternelle peut résulter aussi dans l'oubli de certains mots de cette dernière d'où l'expression « langue ennemie » que j'emprunte à l'auteure Agota Kristof, parce qu'elle m'empêche parfois de m'exprimer parfaitement dans ma langue maternelle. Je précise que j'aime la langue française. Cette langue m'a libéré de l'islamisme, m'a montré les Lumières, m'a fait connaître d'autres univers. C'est grâce à la langue française que j'ai connu et lu les ouvrages de plusieurs écrivains internationaux. Comme l'écrit Cioran : « On n'habite pas un pays, on habite une langue. » On peut utiliser la langue du colon pour dénoncer le racisme. La langue française est mon butin de guerre.

J'aborde le thème de l'identité à travers la langue. Je pourrais l'aborder aussi à travers la foi et la raison, le rationalisme et la croyance, l'immanence et la transcendance, entre l'Orient et l'Occident et entre le Sud et le Nord. Je viens d'une culture qui existait avant que l'islam arrive en Afrique du Nord. Nous avons plusieurs dieux, une culture animiste, païenne aussi. Il y avait également cette lutte entre la raison et la foi, qui a raison, qui a tort ? Lorsque les Français sont arrivés en Algérie, ils ont utilisé les Lumières pour « nous civiliser », mais parfois, trop de lumière aveugle. Au nom des Lumières, malheureusement, on a colonisé d'autres peuples.



Qui suis-je alors ?

Je suis ballotté entre l'Est et l'Ouest, je suis comme un radeau à la dérive, mais j'essaie de prendre les choses essentielles de ma culture d'origine, de mes voyages, de ramasser les fleurs et les épines également. Tout cela fait partie de ma culture. Je n'ai pas une vision binaire des choses. Même si je critique certaines religions, on a le droit de le faire, je ne mets pas en cause la religion, parce qu'elle doit exister. Et même si les gens pensent que je sacralise la raison, il y a quand même des choses qui me dérangent dans le rationalisme. À quelque part, il a mené au consumérisme.

La France a eu le mérite d'institutionnaliser la laïcité et d'en faire un concept juridique. Mais en fouillant dans l'histoire des Berbères, j'ai trouvé plein de proverbes qui parlent de laïcité et, dans le foyer kabyle, il y a la laïcité même s'il s'agit d'une laïcité menacée. Un proverbe kabyle dit : « Le ciel est le royaume de Dieu, mais tout ce que la terre donne est aux êtres humains ». C'est la séparation des pouvoirs. Il y a donc dans ma culture un certain mélange entre la raison et la foi.

Alors, je porte tout cela en moi et c'est ce qui me plaît au Québec, ce mélange entre la religion et la laïcité qui est menacée ici également. Il y a des gens qui défendent la raison critique, la liberté de critiquer, de dire ce qu'on pense, il ne faut pas confondre avec la haine, l'appel au meurtre, ce n'est pas la même chose. Au Québec, on a le droit de dire ce qu'on pense.

Dans mon dernier livre *Déflagration des sens*, mon personnage qui est Algérien, est un journaliste, rationnel et respectueux. À un moment donné, puisqu'il a échoué, il s'achète un bus et le transforme en bordel ambulancier pour gagner sa vie. Ce n'est pas de la provocation, ce genre d'histoires existe en Algérie, et mon personnage devient un blasphémateur. Je n'ai pas rencontré la censure en Algérie, mais je l'ai rencontrée en Occident. Des journalistes québécois et français qui ont aimé mon livre ne pouvaient pas en parler. On revient à l'autocensure.

Donc, il y a des choses qui m'intéressent, mais il y en a d'autres qui me dérangent un peu. La censure est non seulement dangereuse si elle est pratiquée contre un

auteur ou un artiste mais également contre la société et l'art. L'art a besoin d'une liberté totale.

- ▶ Selon Amin Maalouf, « Les êtres humains n'ont pas de racines, ils ont plutôt des origines ». Quand on déracine un arbre, il meurt, tandis que l'être humain ne meurt pas quand il bouge et change d'endroit, c'est pourquoi Maalouf préfère utiliser le mot origine plutôt que celui de racine. Que pensez-vous de son essai Les Identités meurtrières ?
- ▶ Parfois le mot identité devient négatif. C'est vrai puisqu'on peut mettre ce qu'on veut à l'intérieur. Il y a des identités meurtrières mais il y a aussi des identités meurtries. Prenons par exemple le cas des Ouïghours, ils subissent la violation de leurs droits de la part d'une majorité, d'un État tyrannique donc, à quelque part, leur identité est devenue meurtrie.

Le mot racine ne me dérange pas, à cause de l'image de l'arbre et de la plante. Pour les transplanter, on a besoin de terre. Pour qu'elles germent, elles ont besoin de terre. L'arbre ne peut pas vivre en suspension. D'ailleurs à l'ère numérique, il y a un être qui est en train d'apparaître et qui est suspendu. Je pense que nous avons besoin d'ancrage tout le temps et pour cet ancrage, on a besoin de racines mais on a également besoin d'air, de voyages et de découvertes.

Je porte en moi le combat de mes aïeux, des rois berbères, de la reine Kahina, des révolutionnaires et des démocrates algériens qui ont fait face aussi bien à l'islamisme qu'au militarisme. Je porte aussi le combat des générations qui veulent se libérer de beaucoup de choses et même de ceux qui luttent contre le consumérisme, parce que c'est très important pour moi. Je me bats contre une hydre à quatre têtes. La première tête c'est l'islamisme, la deuxième ce sont les militaires algériens qui me dérangent beaucoup, la troisième le consumérisme et la quatrième, la censure parce qu'on est censuré et la censure existe partout. Il y a même parfois une censure insidieuse qui me dérange énormément.

Je me sens Québécois, mais avec des racines d'ailleurs. Ce qui est intéressant dans l'exil -- même si le terme a un peu trop de pathos à mon goût -- je dirais plutôt le voyage de quelqu'un qui va quitter sa terre natale, c'est qu'il faut idéalement qu'on apporte des choses positives pour les donner à l'autre, une sorte de don, une

offrande et on va prendre de l'autre ce qui est intéressant. Je suis curieux et l'être humain doit être tout le temps curieux parce qu'on apprend toujours de l'autre. On apprend même d'une mouche ou d'une fourmi qui passe devant nos yeux.

J'ai découvert le réalisme magique en Amérique du Sud et, à travers ses auteurs, je me suis rendu compte qu'on croyait à un réalisme magique chez nous, il y a un réalisme fabuleux en Afrique du Nord. Au Québec, j'ai découvert autre chose. Le Québec me permet quand j'écris d'inventer d'autres images que je n'aurais jamais créées ailleurs, ni en France, ni en Kabylie, ni ailleurs. Je suis heureux d'être ici. J'accepte le Québec avec ses grandes qualités et ses petits défauts et j'aimerais que les Québécois m'acceptent avec mes petites qualités et mes grands défauts. C'est très important pour moi.

- ▶ J'ai fait un projet en 2015 où j'ai approché plusieurs personnes d'origines différentes en cherchant une réponse à la question des origines et des destinations. Est-ce qu'on est d'un pays ? Est-ce qu'on devient d'un autre pays ? Parfois, des personnes avec des parcours semblables donnaient des réponses tout à fait opposées. Certaines personnes restaient enracinées à leur lieu de naissance et d'autres faisaient un choix et s'identifiaient à une autre nationalité. Avec des parcours similaires, il y a des arrivées différentes.
- ▶ Il y a un certain parallèle entre les Berbères et les Québécois, mais il y a aussi un parallèle fort avec les Autochtones, un parallèle avec tous les peuples qui luttent pour leur existence. Le Québécois, pour moi, n'existe qu'à moitié. Le Canada n'est pas une dictature mais quand il y a deux identités qui se rencontrent, soit elles vont fusionner, soit elles vont se neutraliser ou se faire la guerre. Quand il y a des États, il y a des rapports de force. Pour l'instant, au Canada, le Canada anglophone domine le Québec. Un peuple qui n'a pas d'État va subir les États des autres.

C'est vrai qu'il y a une tendance à la mondialisation, à la globalisation et plusieurs pensent qu'on n'a pas besoin de frontières, mais malheureusement l'être humain a besoin de frontières sinon il va se fondre dans la culture de l'autre. Ce n'est pas péjoratif non plus d'épouser la culture de l'autre. Toutes les cultures et les langues se valent, chacune d'elles a quelque chose de positif à donner mais il y a des rapports de force. Il y a toujours un dominant et un dominé.

- ▶ Dans Ulysse from Bagdad, Éric-Emmanuel Schmitt a écrit :

À la loterie de la naissance, on tire de bons, de mauvais numéros. Quand on atterrit en Amérique, en Europe, au Japon, on se pose et c'est fini: on naît une fois pour toutes, nul besoin de recommencer. Tandis que lorsqu'on voit le jour en Afrique ou au Moyen Orient...

C'est le sort de tous les gens qui, comme moi, ont quitté leur pays pour chercher le meilleur. Entre la première identité et la seconde, il y a un long parcours que les gens qui n'ont pas émigré ne peuvent pas comprendre. Mon pays natal, la Syrie, est ma mère que je n'ai pas choisie et le Canada est l'époux que j'ai choisi pour continuer ma vie avec lui. J'aime ces deux pays et je ne peux m'éloigner d'eux. J'aime deux langues et deux cultures qui se sont mélangées pour faire de moi ce que je suis aujourd'hui.

Dans Les identités meurtrières, Amin Maalouf écrit :

Moitié Français, donc, et moitié Libanais? Pas du tout! L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un 'dosage' particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre.

C'est ça l'identité. Quand on vient ici on ne peut pas oublier nos origines mais on s'ouvre à d'autres cultures et d'autres habitudes qui nous transforment.

- ▶ Il est difficile de se définir. La réponse à cette question sera toujours incomplète. Se définir est un piège. Moi, j'essaie d'être. Au fond de moi, je sens beaucoup de choses. Par exemple, la musique de Bob Marley me parle alors j'ai un peu de lui en moi, un peu de Jamaïcain en moi, mais dans quelle proportion, je ne sais

pas. Je vis ici depuis 2008, alors certainement, il y a du Québécois en moi, mais quel Québécois ? Est-ce que c'est le Québécois du quartier où j'habite ? Ou de Montréal, ou de la Gaspésie ou d'ailleurs ? Je suis aussi Nord-Américain, est-ce que je partage quelque chose avec les Américains ? C'est ça qui est intéressant. J'ai lu beaucoup de livres français, j'ai regardé beaucoup de télévision française alors quel Français est en moi ?

Amin Maalouf a écrit que « l'identité est mouvante », elle n'est pas figée. La définition que je donnerai de moi-même ne sera jamais complète : j'ai des racines berbères, nord-africaines, méditerranéennes après il y a le tronc avec la France la culture, ensuite des branchages, peut-être que ma part québécoise ce sont le feuillage et les fruits, ce que je suis en train de vivre ici. C'est pour ça qu'il est très difficile de se décrire et de se définir.

- ▶ Je suis né en Syrie, j'ai fait dix ans d'école au Liban, après je suis retourné en Syrie pour deux ou trois ans, six ans en Pologne, de retour pour deux ans en Syrie, quatre ans en France et depuis 43 ans, je vis ici au Québec et, par conséquent, au Canada. J'ai tout ce mélange-là en moi, des identités multiples et je pense que je dois tirer le meilleur de chacune. Les valeurs humaines sont universelles et, en tant qu'êtres humains, nous avons le droit et le devoir de partager tout ce que nous avons rencontré de beau dans tous les pays et chez tous les êtres humains.
- ▶ Est-ce que l'identité est un choix ou est-elle imposée à l'individu ? Sans quitter son pays et dans une même société, peut-on évoluer et revoir les choses qui sont importantes pour nous, nos sentiments d'appartenance ? Décider ce qu'on veut et ce qu'on ne veut pas dans notre vie ou notre identité.

J'ai donné des noms arabes à mes enfants et je me demande toujours si leurs noms seront une barrière pour leur futur dans ce pays, même s'ils sont nés et ont grandi ici. Le prénom est notre porte d'entrée. C'est lui qui nous définit et nous identifie d'une certaine manière.

- ▶ Chacun a une définition de lui-même mais parfois les autres nous définissent différemment. Ils nous prêtent d'autres identités. J'ai travaillé avec des personnes d'origine asiatique, principalement chinoises, qui, d'emblée, changeaient leur prénom pour un nom francophone. Ils donnaient systématiquement des prénoms

très québécois à leurs enfants. Le regard de l'autre, parfois, nous prête d'autres identités.

- ▶ Quand je me dis Algérien, on pense automatiquement au désert et aux chameaux alors que je viens de la montagne et du littoral. L'hiver, il y a de la neige chez moi, pas autant qu'ici, mais quand même de la neige. On réduit aussi mon identité au couscous parce qu'on pense que les Berbères mangent du couscous alors qu'il y a autre chose.

Jean Amrouche, un écrivain kabyle, a dit : « Je ne pleure qu'en kabyle. » Je crois qu'il aurait pu dire aussi : « Je pense en kabyle », parce qu'on peut également penser dans sa langue maternelle. Les larmes c'est folklorique, c'est exotique, c'est le côté pathos mais il y a quand même le logos, il y a la pensée d'une langue.

Quand on me rencontre, on voit mes cheveux frisés, mon teint basané, on va penser que je suis de facto musulman alors qu'il y a des gens qui viennent d'Afrique du Nord qui ne le sont pas. Certains penseront que si j'ai une femme, elle sera voilée alors qu'il y a en Algérie des gens qui se battent contre le voile, ils vont penser au soleil même s'il y a de la pluie aussi chez nous. Ces regards-là sont toujours réducteurs. Se définir n'est pas évident surtout quand l'autre te juge. C'est pire que de se définir. Je vais certainement me tromper si je me mets à décrire tous ceux que je rencontre : leurs origines, leur accent, leur nom et même leur identité sexuelle. C'est toujours approximatif, c'est pourquoi je préfère le verbe comprendre au verbe juger. J'évite de juger l'autre, j'essaie plutôt de le comprendre. Parce que je sais que si j'essaie de le comprendre, je vais apprendre des choses sur lui. Non seulement sa face dévoilée mais aussi celle qui est voilée. Il y a toujours des choses cachées chez l'autre, qu'on ne connaît pas, au-delà de l'accent, de la couleur de peau, des origines.

À l'origine, l'expression « de souche » n'était pas péjorative, c'est comme « pure laine ». Quand on découvre l'histoire de cette expression, on retrouve un côté positif, mais malheureusement il y a la censure et l'autocensure, il y a des mots qui naissent et qui s'épanouissent, d'autres qui disparaissent. Le mot n'est pas figé dans le temps, c'est la même chose que l'identité. Le chanteur Idir a intitulé un de ses albums Identités, au pluriel. C'était à la fin des années 90 et ce n'était pas péjoratif à cette époque. Maintenant publier un livre ou un album avec le mot

identité, ça ne passerait pas. Le mot, selon moi, a une chair, ce n'est pas juste un son ou un sens. Il porte une charge en lui. Il est né quelque part, à une époque donnée, mais il va évoluer. Comme le mot race, par exemple, même Camus l'a utilisé, mais maintenant on ne peut plus l'employer.

Ce qui me dérange c'est quand une institution arrive, sort les ciseaux et coupe des mots. Elle n'a pas le droit de le faire. Qu'on laisse les artistes, les écrivains et les poètes utiliser les mots ; après, si les lecteurs et les lectrices n'en veulent pas, ils vont disparaître d'eux-mêmes.

Par exemple, le mot racisé. Je suis taxé de racisé par les institutions canadiennes et québécoises. Je suis un écrivain alors je demande parfois des bourses et il y a une catégorie que je dois cocher qui est racisé. Racisé par rapport à quoi ? Me définir et surtout quand l'autre va me définir ainsi, c'est très dangereux, parce qu'il fait de moi un racisé. Je ne suis pas racisé.

L'expression de souche, dans les années 70, 80 et 90 n'était pas péjorative. Depuis les années 2000, elle dérange un peu. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Doit-on censurer les livres où les écrivains ont utilisé de souche en parlant d'un Français ou d'un Allemand ? Est-ce qu'on va enlever ces mots, faire disparaître ces livres ?

- ▶ Dans l'histoire du Québec, le mot souche, en dehors de sa connotation végétale, réfère à une situation très particulière vécue dans les familles. À cause de la pauvreté, il y avait plusieurs générations, au moins deux, qui s'installaient ensemble dans la même maison et ces deux générations ou plus constituaient une famille souche, c'est-à-dire qu'elles étaient associées. Ce modèle de construction du foyer familial a existé durant plusieurs générations. Il s'est défait tranquillement et le mot souche a changé de sens pour être associé à l'identité de personnes issues de ces familles-là et, plus largement, qui sont issues de plus de trois ou quatre générations qui ont vécu ici.
- ▶ George Steiner a écrit que le Juif doit toujours avoir ses bagages prêts. C'est une image que j'aimerais appliquer à tous les êtres humains. Sincèrement, je n'ai jamais pensé me retrouver ici au Québec. L'Algérie a des relations historiques avec la France, des relations chargées d'amour et de haine. Je pensais m'installer là-bas. J'ai terminé mes études et, à un moment donné, j'avais besoin de voyager. La langue

française, des écrivains québécois, l'envie de découvrir cette immense terre m'ont attiré ici. Ce sont mes pieds, peut-être même mes ailes. J'ai traversé l'Atlantique et je me suis retrouvé à Montréal. J'ai écrit récemment *Le Vagabond de Montréal*, un chant poétique dans lequel je célèbre ma ville d'adoption. J'y parle de certains quartiers de Montréal qui ont un côté méditerranéen, des odeurs similaires. C'est la Méditerranée en Amérique du Nord. Montréal est plus méditerranéenne que Paris, c'est extraordinaire. Montréal a quelque chose qui me parle. Alors que j'étais en résidence d'écriture à Paris, j'ai eu besoin de revenir à Montréal, revoir Montréal pour deux semaines alors que j'avais un projet d'écriture et qu'il fallait que je reste à Paris. La grisaille de Paris m'a chassé pour retrouver la lumière de la neige de Montréal. J'espère rester, parce que quand on a des ailes, on peut aller ailleurs également.

J'aime beaucoup cette terre.

Revenons à mon parcours d'écrivain. À la base, je suis ingénieur. Ma mère est une artiste. Elle fait de la poterie et dessine des motifs berbères sur ses objets en terre. Je voulais devenir peintre, mais mon père voulait faire de moi un ingénieur. À l'école, j'étais relativement fort en mathématiques et en physique. Mais j'ai toujours eu le besoin de dire les choses par l'art, soit par la peinture ou par l'écriture. Quand j'ai eu mon bac, j'ai voulu faire les Beaux-Arts à Alger. À l'époque, il y avait des professeurs très connus qui avaient fait leurs études en Italie, de vrais artistes. Cependant, pendant la décennie noire, la plupart de ces artistes ont quitté le pays. J'ai décidé de ne pas faire la formation des Beaux-Arts et, par défaut, je me suis retrouvé à faire des études d'ingénieur. À la fin de mes études, je suis parti en France. J'ai eu mes papiers en tant qu'ingénieur, donc je n'avais pas le choix de poursuivre mes études en ingénierie. Mais il y avait toujours en moi cette guerre entre l'artiste et l'ingénieur. À chaque fois, c'était l'ingénieur qui gagnait.

Lorsque je suis venu ici et que j'ai rempli le dossier d'immigration, je voulais trouver un emploi. Emploi-Québec m'a orienté pour trouver un emploi dans mon domaine, le génie mécanique. J'ai trouvé un emploi à Lévis, j'ai commencé à travailler. Mais la guerre continuait. C'était un dimanche, je m'en rappelle très bien. La guerre a atteint un summum, et au bout du compte, même si toujours l'ingénieur avait gagné, cette nuit-là, vers quatre heures du matin, le poète a

assassiné l'ingénieur en moi. Du coup, j'ai écrit à mon patron que je ne rentrerais pas travailler ce lundi matin.

À ce moment-là, j'ai décidé que j'entreprendrais ma carrière d'écrivain, advienne que pourra. Il faut dire que, peu de temps auparavant, j'avais fait jouer à la Place des Arts une pièce de théâtre qui a eu un relatif succès. Les gens ont aimé, donc ça m'a motivé. On revient aux identités également. On revient à la foi et à la raison. On revient à l'Est et l'Ouest, aux arts et aux chiffres. Il y a toujours une guerre.

Mais comment écrire dans une langue d'emprunt, la langue de l'autre ? C'est un exercice intéressant, éprouvant. Parce qu'on sent les choses dans sa langue maternelle, mais quand on veut les mettre sur papier, la raison fait le tri. Comment faire la transposition ? Je peux vous donner deux exemples. D'abord, une image de Toute femme est une étoile qui pleure, mon chant poétique qui a été joué à Montréal à deux reprises, en 2013 et 2016. Il y a une image dans laquelle il y a un mélange entre ma culture kabyle et ma langue d'emprunt, le français. Je vais vous lire un extrait, écoutez bien. C'est écrit en français, mais il y a des images qui ne sont ni françaises ni québécoises.

*Et je revois ma mère le dos courbé comme un dôme, les talons
gercés, le front plissé, un enfant mordant son sein et moi griffant
ses joues.*

*Je la revois se débattre comme un roseau contre les tempêtes et
donner des graines à ses coqs, à ses chatons, à ses moucheron.
Dans sa demeure en torchis, elle se prenait la tête à dix doigts
et se remplissait une cruche de larmes qu'elle buvait quand elle
avait faim, qu'elle brisait quand elle avait soif.*

*Elle avait l'art de pleurer et la décence de gémir tout bas quand
dans le grenier il n'y avait que parois rancies, cendres
et urine de rats.*

*Elle faisait des thés avec des feuilles de néfliers, des fleurs de
citronniers et des pousses sauvages.*

*Elle faisait des galettes avec des glands, avec des racines,
avec des écorces, avec le sel de sa sueur.*

*Elle dessinait des motifs sur des objets en terre cuite et nous
contait des fables d'ogresses et de sorcières.*

*Avec un peigne édenté, elle se brossait la tignasse qu'elle lavait
à l'eau de roche et au savon de Marseille.*

*Elle nouait un pagne couleur des champs autour des hanches
et elle accrochait une broche à son sein qui allaitait les misères.*

*Ma mère était une lavandière qui essorait les tuniques de mon
père dans les rivières croupissantes.*

*Ma mère était une muletière qui cueillait des fagots de bois
des forêts hantées.*

*Ma mère était une mécanique qui avait une main sur le feu,
l'autre dans l'eau, un pied dans la terre et l'autre dans le ciel.*

*Ma mère était belle et racée, triste comme un poème, brave
comme la poussière, douce comme une divinité qui boite.*

*Ma mère réside dans la déchirure de l'humanité,
dans la faille du temps.*

Ma mère appartient à la civilisation du silence.

Elle a la cicatrice dans l'âme et la plaie dans l'histoire.

*Elle habite dans l'injustice éternelle,
elle habite dans la souffrance des dieux.*

*Ma mère habite à l'ombre des saisons,
ma mère a loué un coin au pied de la religion,
ma mère est enchaînée au pied de l'homme.*

*Extrait de Toute femme est une étoile qui pleure,
éd. Dialogue Nord-Sud, 2013.*

Voici l'image : « Elle se prenait la tête à dix doigts ». L'expression française, c'est de se prendre la tête à deux mains. Mais, à dix doigts, c'est une image qui me vient directement de ma culture kabyle. J'ai vu des femmes pleurer à des funérailles, comme ça ! Je trouve l'image bien plus forte que de se tenir la tête à deux mains, dix doigts, c'est plus puissant. Voilà le travail que je fais dans l'écriture. Je peux partir de quelque chose de très classique, voire d'un cliché. Qu'est-ce que je vais faire ? Je vais regarder, chercher des images de chez moi et d'ailleurs, de mes voyages et en faire une œuvre artistique.

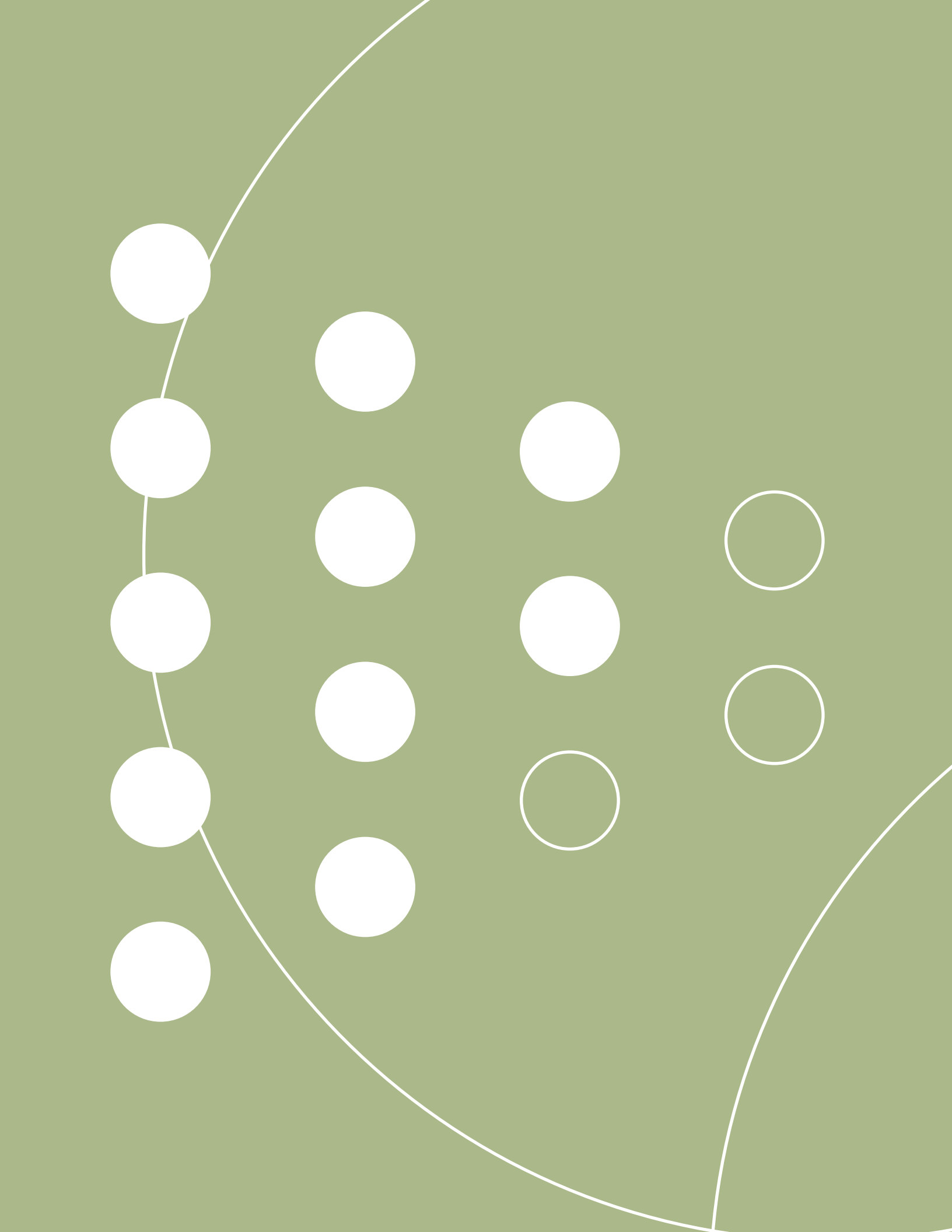
Je trouve cet échange très intéressant. On a voyagé un peu partout, on apprend toujours de l'autre. Et il y a de l'espoir, l'espoir, je le vois partout.

Lorsqu'il y a eu le débat sur la laïcité, j'ai écrit beaucoup de chroniques sur le sujet. À un moment donné, je ne voulais pas retourner à la guerre de l'ingénieur et du poète, je ne voulais pas que le militant remplace l'ingénieur et combatte le poète. Alors, j'ai refusé que le poète soit assassiné par le militant. Il faut toujours militer, ça donne un sens à la vie. C'est un acte altruiste très important. Mais je veux rester le poète avant tout. Donc, pendant cette période de militantisme, mon éditeur m'a demandé d'en faire un livre. C'est un essai qui a été adapté au théâtre. Mais quand il m'a demandé de faire le livre, j'avais les chroniques, il fallait que j'écrive un prologue, ce qui est facile, mais aussi un épilogue. Et comme les sujets traités sont importants, ce sont des sujets graves. Je voulais donc terminer par une note positive. Et mon enfance a surgi.

En Kabylie, dans les années 80, c'était une nuit d'été, je jouais avec des amis. Je suis tombé sur une luciole qui m'a montré le chemin pour rentrer chez moi. Et lorsque j'écrivais l'épilogue de ce livre, cette image m'est revenue et j'ai écrit la chose suivante : « Quelle que soit l'épaisseur des ténèbres, il y aura toujours une luciole cachée pour nous montrer le chemin à suivre ».

Le sens de la lumière, c'est la nuit. C'est ma devise, cette luciole. Quand je ne vais pas bien, quand je doute de moi et de l'être humain, cette image de la luciole me revient et je reste positif. Il y aura toujours une luciole.

Ayez confiance en vous et en l'être humain.



LES TROIS RÉALITÉS DE LA FAMILLE IMMIGRANTE: PÈRE, MÈRE ET ENFANTS - LE CHANGEMENTS DE RÔLES

Invité : Hassan Jamali

*Vous êtes les arcs par qui vos enfants, comme
des flèches vivantes, sont projetés. L'Archer
voit le but sur le chemin de l'infini, et Il vous
tend de Sa puissance pour que Ses flèches
puissent voler vite et loin. Que votre tension
par la main de l'Archer soit pour la joie ;
Car de même qu'il aime la flèche qui vole,
Il aime l'arc qui est stable.*

Khalil Gibran

Des familles en déséquilibre

Une jeune femme d'origine italienne, née ici, m'a raconté que ses parents lui posaient une série de questions à chaque fois qu'elle voulait sortir avec ses amis et, à chaque fois, elle leur répondait d'aller faire un tour dans leur village d'origine pour qu'ils réalisent que là-bas aussi tout avait changé.

Il est facile de changer de pays, d'émigrer et d'aller vivre ailleurs mais l'intégration est un processus long et ardu.

L'exemple de cette fille et de ses parents qui ont de la difficulté à communiquer alors qu'ils viennent pourtant d'un pays occidental, bien que très catholique, surtout au moment de leur départ, peut nous faire comprendre, combien ça l'est encore davantage dans les familles immigrantes arabes et musulmanes traditionnelles. De plus, ces familles arrivent dans des pays occidentaux dans un contexte international où l'islam pose un problème. Leur intégration peut devenir des plus laborieuses. Certains trouvent cette intégration tellement difficile qu'ils font marche arrière et retournent dans leur pays. D'autres se replient et s'attachent férocement à leurs habitudes. Il y a des différences individuelles, bien sûr, selon l'éducation, les croyances et l'ouverture aux autres.

Ceci dit, beaucoup de familles, à leur arrivée ici, vivent en leur sein un changement de rôles, surtout celles qui viennent d'une société plus traditionnelle où ce sont les hommes qui travaillent et gagnent l'argent alors que les femmes et les enfants dépendent d'eux. Souvent, les femmes trouvent un emploi rapidement alors que les hommes restent à la maison, perdant leur autorité du jour au lendemain. Les femmes prennent de l'autonomie. Les enfants aussi, à partir de 15 ans, commencent à travailler et deviennent indépendants financièrement. S'ils ne sont pas heureux à la maison, ils peuvent partir et vivre seuls.

Ça peut être une situation insoutenable pour un homme qui avait l'habitude de prendre toutes les décisions et de subvenir aux besoins de sa famille. Ces changements de rôles dans les familles immigrantes causent l'augmentation de divorces et même, dans certains cas, de la violence familiale.

Des avantages pour les femmes et les enfants au Canada – des pertes pour les hommes

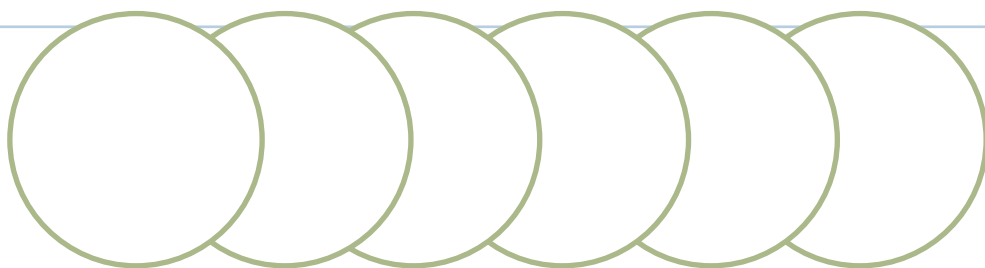
Le Canada est le pays des femmes et des enfants. Ils y ont beaucoup d'avantages. Les femmes immigrantes trouvent plus facilement du travail que les hommes parce qu'elles acceptent n'importe quel emploi pour aider leur famille à s'établir et s'épanouir dans ce nouveau pays. Il y a des hommes tellement orgueilleux qu'ils n'acceptent pas de changer de métier ou de profession. Ils veulent absolument travailler dans leur domaine. Quand la femme commence à travailler et devient la pourvoyeuse de la famille, l'homme petit à petit perd son pouvoir et les chicanes commencent.

Même si le couple allait bien auparavant, cette transformation ou ce changement de rôle peut occasionner une rupture voire un divorce. Il n'y a pas toujours anguille sous roche, une relation harmonieuse, soudée, peut devenir la victime des difficultés du processus d'intégration.

Même si on arrive avec des enfants en bas âge dans un nouveau pays, il faut leur donner une certaine liberté pour qu'ils puissent choisir leur chemin. Il faut aussi leur inculquer les valeurs et les traditions du pays d'origine de leurs parents afin qu'ils ne soient pas déracinés.

L'émancipation des femmes et le divorce

Est-ce que l'immigration joue un rôle dans l'augmentation du taux de divorce chez les immigrants ? Il y a du vrai dans cette question parce que beaucoup de femmes en arrivant ici prennent connaissance de leurs droits et de leur liberté.



L'enfant guide

Une grande partie des enfants de familles immigrantes se retrouvent dans les classes d'accueil. Ils apprennent en général la langue très rapidement tandis que leurs parents trouvent ça plus difficile et prennent plus de temps à apprendre et à s'exprimer dans la langue de Molière.

Ces enfants, surtout les fils aînés, deviennent alors des figures de référence pour les visites chez le médecin, le courrier, les questions administratives. Ils deviennent des « guides ».

Ce changement de rôle a un effet négatif sur le fonctionnement de la famille, surtout pour le père qui perd du pouvoir.

La perspective des parents et celle des enfants

En arrivant dans une nouvelle société, les parents ont une autre perspective de la réalité que celle de leurs enfants. C'est plus exigeant pour les parents parce qu'ils ont la responsabilité de s'adapter au changement et sont confrontés aux différences entre la culture de leur pays d'origine et celle où leurs enfants évoluent loin de leurs parents.

La technologie comme une nouvelle langue

De nos jours, les parents, ont perdu leur rôle réel. Ils n'ont plus d'autorité sur leurs enfants. La langue qu'ils doivent apprendre n'est pas seulement celle de leur nouveau pays mais aussi celle des médias sociaux avec laquelle les jeunes communiquent désormais.

La communication des parents avec leurs enfants adolescents aujourd'hui est beaucoup plus compliquée que celle d'avant à cause de l'accélération des développements technologiques. Partout dans le monde, les familles vivent des difficultés d'adaptation à de nouvelles réalités qui les dépassent.

Des tensions interculturelles entre les parents et leurs enfants : un témoignage

Quand on décide de vivre au Québec, le plus important est de s'intégrer à la société. S'il faut pour cela édulcorer la culture d'origine, alors élaguons. Je comprends que la première génération n'abandonne pas tout, mais elle doit accepter l'identité québécoise de laquelle se réclameront leurs enfants. Ceux qui le refusent ne devraient pas s'expatrier.

Véronique Nguyễn-Duy

Je suis arrivée au Québec à l'âge de quatre ans, alors je suis en quelque sorte de la première et de la deuxième génération puisque j'ai grandi ici. Adolescente, j'ai vécu des tensions interculturelles avec mes parents. J'ai pris du temps pour développer une autre vision de cette adolescence mouvementée où j'étais toujours en opposition à mon père marocain qui essayait de m'imposer sa vision des choses alors que je voulais avoir les mêmes libertés que mes amies.

Avec le temps et avec le recul, je comprends mieux mes parents. Quand ils sont arrivés ici, comme beaucoup d'immigrants, ils avaient beaucoup d'espoir, mais dans leur parcours d'intégration, ils ont vécu un deuil qui est arrivé petit à petit et qu'ils n'avaient pas nécessairement envisagé quand ils ont quitté le Maroc.

Ce deuil se doublait de celui de ne pas pouvoir transmettre complètement leur culture à leurs enfants. Ils regrettaient que nous ne puissions pas vivre les mêmes expériences qu'eux dans leur pays.

Quand j'étais adolescente, je disais à mon père qu'il devrait assumer le fait qu'il m'avait amenée ici et qu'il devait s'attendre à ce que je grandisse principalement dans la culture québécoise. S'il voulait que je sois une petite Marocaine avec tout ce que ça implique, il aurait dû rester là-bas.

L'intégration, les valeurs et la notion de liberté

C'est mon père qui nous a appris qu'un immigrant doit travailler deux fois plus que n'importe qui d'autre, qu'il ne doit jamais abandonner.

Zain Aldin Zidane

Il y a plusieurs niveaux d'intégration. L'intégration la plus importante est certainement celle qui s'acquiert sur le marché du travail. Il est important que le nouvel arrivant sorte de la maison, commence à travailler et prenne de l'expérience. C'est primordial pour lui, pour la santé de sa famille et pour la société.

L'intégration aux valeurs de la société d'accueil doit aussi être acquise et, par valeurs, je veux dire le comportement social, comment aborder les choses et les gens puisque cela diffère d'un pays à un autre.

Il y a aussi l'intégration à la province dans laquelle on a choisi de vivre. Le Québec est différent des autres provinces parce que la question culturelle y est très profonde, on doit le comprendre et apprendre à l'apprécier.

Ce n'est pas facile d'arriver dans un pays avec son bagage, mais il ne faut pas s'entêter à transmettre ce bagage coûte que coûte à ses enfants. L'effort est immense mais plein de noblesse si on accepte que les enfants acquièrent d'autres valeurs, celles de la société d'accueil, et qu'ils se comportent comme tous les autres enfants d'ici.

Les immigrants qui quittent des sociétés traditionnelles ont de la difficulté à comprendre la notion de liberté dans la société canadienne, comme la liberté d'expression et la liberté sexuelle. Cette difficulté n'a aucun rapport avec la religion mais plutôt avec la culture de chaque pays. Il y a un travail énorme que les parents doivent faire en arrivant ici et ce travail implique de laisser aux enfants la liberté de décider de leur vie, tout en leur inculquant l'amour de la langue maternelle et des notions culturelles comme la musique et la littérature du pays.

Adopter une nouvelle culture

Quand les immigrants arrivent au pays, même s'ils ont l'intention d'adopter la culture du pays, ils ont besoin de temps pour la découvrir, se familiariser et se l'approprier. Leurs enfants apprennent et adoptent la culture, la langue et les valeurs du pays à l'école. Malgré la diversité des origines des élèves, ils se font des amis sans porter attention aux différences. Ils voient ce qui les unit et non pas ce qui les sépare.

Apprendre aux enfants à respecter les différences

Accepter la différence ça s'apprend dès le plus jeune âge. Reconnaître que nous sommes tous semblables, ça s'apprend en famille. Les parents ont la responsabilité d'éduquer leurs enfants afin qu'ils acceptent l'autre et apprennent à le connaître.

En même temps, ils doivent partager avec leurs enfants, leur histoire personnelle et celle de leur pays d'origine, puisqu'elle fait partie de ce que les enfants sont aussi. Il faut connaître le passé pour mieux vivre et être en harmonie avec soi-même et avec le milieu dans lequel on évolue. Il importe de connaître son histoire et d'en être fier tout en respectant l'histoire et le vécu de tous les autres.

Une transformation progressive – accepter les défis en famille

Dis-toi qu'un renégat, qu'un ingrat ou qu'un amnésique déterminé valent toujours mieux qu'un idiot sentimental que le souvenir de la patrie fait chavirer, un idiot qui participe donc sans le savoir à son propre anéantissement.

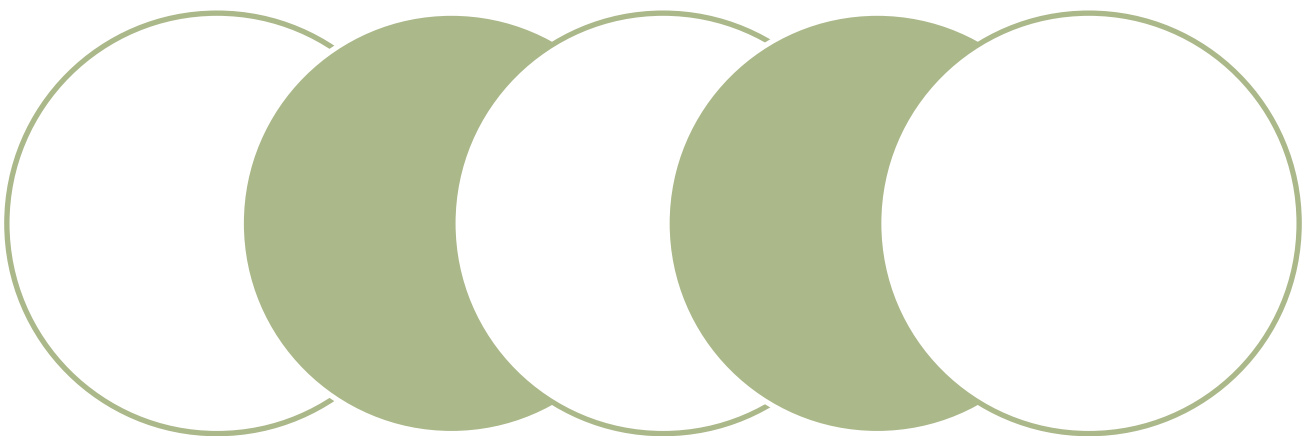
Oliver Rohe

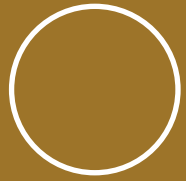
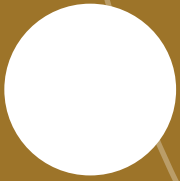
Il y a une grande différence entre un réfugié, une personne qui a fui son pays en raison de la guerre ou d'une autre menace, et une personne qui a choisi librement

de s'installer ici. Quitter son pays, mais avoir toujours en tête l'espoir du retour est aussi plus difficile que d'être conscient, d'entrée de jeu, qu'on est là pour rester.

L'immigration nous transforme petit à petit. La plupart des immigrants ne pensent pas aux effets de l'immigration sur les membres de leur famille, sur le couple et les enfants. Le processus d'intégration nous interpelle dans nos rôles parentaux. Vient un moment où il y a un point de rupture, des choix à faire, des choix personnels, mais surtout des choix pour assurer le bien-être de la famille.

Il faut alors réaliser que le modèle bon et viable dans le pays d'origine n'est pas nécessairement celui à suivre dans la société d'accueil. C'est un processus qui prend du temps et parfois, il fait surgir des problèmes qu'on n'avait pas perçus plus tôt. Mais c'est aussi un beau défi pour tous les membres de la famille, le défi d'accepter de plonger dans un monde différent et d'y nager ensemble.





LES INSTITUTIONS ETHNIQUES ET RELIGIEUSES FAVORISENT-ELLES OU NUISENT-ELLES À L'INTÉGRATION ?

Invité : Hassan Jamali

On doit également reconnaître le fait que des associations et des regroupements dans l'identité première des immigrants vont inévitablement se former. La tendance de ces regroupements est de garder leur langue et leurs us et coutumes. Certains vont aller jusqu'à se considérer comme des regroupements d'expatriés vivant en terre d'asile, ce qui va évidemment à l'encontre d'une intégration possible dans la communauté québécoise.

Stéphane Laporte

Les institutions ethniques peuvent favoriser l'intégration mais les institutions religieuses la freinent

- ▶ Il n'est pas simple de s'établir dans une nouvelle société, c'est même toujours compliqué. Ça ne concerne pas seulement les immigrants mais toutes les personnes qui changent de milieu de vie, d'école, de quartier, de ville. J'ai vécu cette expérience avec mes enfants. Quand nous avons déménagé de Montréal à Saint-Bruno, les enfants de la nouvelle école se moquaient de l'accent montréalais de mes enfants. Ils étaient des étrangers et ils ont dû faire beaucoup d'efforts.

Pour qu'une personne puisse faire partie d'un nouveau milieu, plusieurs solutions s'offrent à elle : adhérer à un centre sportif, à une association professionnelle, faire du bénévolat. C'est une opportunité pour rencontrer des personnes que nous ne rencontrons pas habituellement, ce qui nous aide à découvrir la société dans laquelle nous évoluons.

Pour les immigrants, la démarche est plus complexe. À leur arrivée, il est normal qu'ils cherchent à rencontrer des personnes originaires de leur pays ou de pays voisins pour se sentir moins isolés. Ils peuvent les rencontrer dans des associations, des lieux de culte ou autres.

Ce phénomène, en soi, ne fait pas obstacle à l'intégration à condition que cette association ou organisme ait un caractère laïque et ouvert à la culture de la société d'accueil, parce qu'il n'y a pas de frontières à la culture. Elle est ouverte à tous ceux qui désirent la découvrir.

Les associations ethniques devraient rassurer les nouveaux arrivants et, en même temps, agir comme un pont vers les gens du pays d'accueil à travers des activités culturelles. Malheureusement, quand on ajoute l'étiquette religieuse à ces organismes ou associations, on construit un mur entre leurs membres et les habitants du pays, parfois même, avec ceux de même origine ethnique et religieuse.

Une association, qu'elle soit musulmane ou catholique, n'englobe pas tous les membres d'une société donnée. Des personnes peuvent décider de vivre leur foi différemment et loin de leur communauté d'origine pour différentes raisons. Prenons en exemple une université. Au sein de cette université, il y a une association

ouverte à tous les étudiants. Mais il peut y avoir aussi une association pour les étudiants catholiques qui regroupe seulement les personnes pratiquant cette religion ; elle ne peut compter parmi ses membres des étudiants musulmans, hindous ou même catholiques non pratiquants. Cette association peut même créer des divisions sur le campus.

Aujourd'hui, nous retrouvons partout des associations religieuses. La religion prend plus de place qu'auparavant. Elle freine l'intégration des nouveaux arrivants même de ceux qui sont arrivés ici il y a longtemps. Comment expliquer qu'une personne qui a décidé d'émigrer ne sache pas parler la langue du pays d'accueil après y avoir vécu plusieurs dizaines d'années ? C'est un phénomène de repli sur soi qui se retrouve dans les communautés immigrantes du monde entier.

Quand la religion devient une institution communautaire, la situation a tendance à devenir problématique et à nuire à l'intégration des membres de cette institution.

Il faut sortir de sa communauté d'origine

- ▶ Je suis moi-même une catholique pratiquante et j'ai travaillé avec beaucoup d'immigrants. Je crois que les institutions ethniques religieuses n'aident pas forcément à l'intégration des nouveaux arrivants. C'est sûr qu'une famille avec des enfants se sentira plus à l'aise dans sa communauté surtout si les membres de cette famille ne connaissent pas encore le français. Apprendre une langue prend du temps, mais il est important de sortir de sa communauté pour comprendre et apprendre les valeurs de la société d'accueil, participer à des rencontres, comme celle d'aujourd'hui, pour comprendre les points de vue des personnes qui font partie du nouveau milieu de vie.

Les rencontres interculturelles devraient être l'affaire de tous

- ▶ Plusieurs institutions ethniques ne favorisent pas les rencontres multiculturelles et, pour d'autres, c'est un grand défi. Organiser des rencontres multiethniques n'est pas toujours faisable parce que certains ne viendront jamais dans de tels

rassemblements. Pour eux, ces rencontres ne les concernent et ne les intéressent pas alors que ça devrait être l'affaire de tout le monde.

Peu importe le parcours migratoire, le nouvel arrivant doit se prendre en main, tout en étant bien accompagné

- ▶ Immigrant par la force des choses ou immigrant par choix, chacun fait face à une nouvelle réalité qui lui impose de prendre des décisions. Veut-il prendre son avenir en main, apprendre le français et mettre l'énergie nécessaire pour le faire ou bien veut-il s'isoler dans sa communauté ? C'est une question du pouvoir qu'on se donne. Chacun doit prendre son destin en main. Nous qui sommes ici depuis longtemps devons tout de même être présents pour l'accompagner dans son cheminement, pour que le nouvel arrivant puisse bien vivre dans son nouveau pays.

Inviter et accepter l'invitation

- ▶ La réponse est oui et non. Les institutions ethniques facilitent l'intégration jusqu'à un certain point. Mais comment trouver le point d'équilibre ? Julius Kamabarage Nyerere, premier président de la Tanzanie dans les années 70, a dit : « *Quand tu reçois un invité chez toi, les trois premiers jours, tu le traites comme un roi, le quatrième, tu lui donnes une bêche et tu l'invites à travailler avec toi dans le jardin.* » C'est le propriétaire qui demande à son invité de travailler avec lui. Cette invitation concerne les deux personnes : le propriétaire invite et l'invité accepte l'invitation.

Quand on change de milieu, quand on déménage, que ça soit à deux rues ou de l'autre côté du monde, on s'adapte, même si ce déménagement est forcé, parce que c'est nécessaire.

Suivre les règles de la maison : le privé et le public

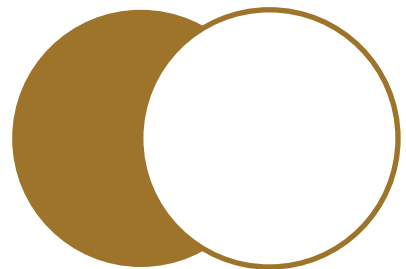
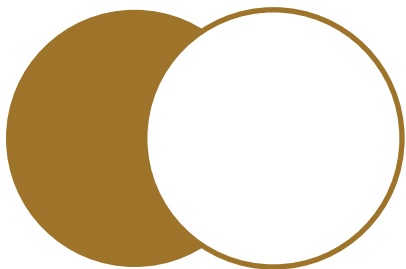
- ▶ Quand on est invité chez quelqu'un on n'impose pas nos règles, on respecte plutôt les règles de la maison. Pourquoi serait-ce différent quand on décide de vivre

dans un autre pays ? C'est nous qui avons choisi de venir ici, alors c'est à nous de changer nos habitudes et non pas de les imposer aux autres. Dans ma maison, je suis libre de vivre comme bon me semble mais à l'extérieur je dois me soumettre aux règles de la société.

Comment vivre l'interculturel ?

L'interculturel c'est entre les cultures et non pas entre les ethnies ou les religions. La culture, c'est l'art, la musique, les expositions, le théâtre, le cinéma... Si on veut faire de l'interculturel, on doit aller vers ces modes d'expression au lieu de se tourner vers les ethnies ou les religions. Dans notre société, on ne prend pas en charge les nouveaux arrivants comme en Suède ou au Danemark où l'on organise leur vie, en leur offrant un appartement, en inscrivant les enfants à l'école et les parents dans des cours de langue. Tout est pris en charge. Même le lieu de résidence est choisi par le gouvernement. Les règles sont claires dès le début et tout le monde s'y conforme.

À son arrivée au Québec, la personne immigrante ne sait pas où aller, vers qui se diriger. Elle ne parle pas la langue alors elle a besoin d'aide pour trouver un appartement, ouvrir un compte de banque, remplir des formulaires, s'inscrire à un cours de français. Elle se dirige alors vers sa communauté où il est tout à fait possible de demeurer sans s'ouvrir à la société d'accueil. Si la personne immigrante était prise en charge par des organismes gouvernementaux, elle s'intégrerait plus facilement à la société et nous n'aurions pas des ghettos comme il y en a maintenant.



Des quartiers ethniques comme partout

- ▶ C'est normal qu'il y ait des quartiers dans la ville où les personnes de même origine se regroupent. Chaque nouvel arrivant a besoin d'une communauté qui le soutienne et ces quartiers se retrouvent partout, dans tous les pays du monde.

Contrôler les institutions ethniques et religieuses ?

- ▶ Les institutions ethniques et religieuses n'aident pas les immigrants à s'intégrer dans la société. La personne immigrante, qu'elle ait choisi d'immigrer ou ait été forcée de le faire, doit comparer son pays d'origine et le pays d'accueil. Elle réalisera ainsi quel pays lui permettra davantage de se développer sur tous les plans : économique, social, culturel.

Les institutions ethniques ou religieuses qui appuient les normes des pays d'origine contribuent à l'isolement et à la non-intégration de leurs membres.

On peut pourtant vivre sa foi tout en respectant les valeurs du pays dans lequel on a choisi de vivre. S'intégrer complètement mais garder aussi une particularité d'origine.

Il faut avoir l'œil sur les institutions ethniques et religieuses parce qu'elles n'agissent pas toutes de bonne foi, contrôler le discours de l'Imam par exemple. Est-ce un discours de haine ou un discours pacifique ? Il faut vérifier quels sont les buts et les activités de chacun des organismes et surveiller l'origine de leur financement.

La religion est une affaire personnelle entre une personne et son Dieu, elle ne doit pas être un outil pour isoler et créer un sentiment de haine envers des personnes qui n'ont pas les mêmes croyances.

Faut-il encourager la différence ?

- ▶ Le Québec d'aujourd'hui encourage la différence au lieu de travailler sur le respect et l'union. Des communautés possèdent leurs CPE, leurs écoles, leurs centres des

femmes et leurs centres communautaires. Les enfants qui grandissent dans une communauté fermée auront de la difficulté à s'adapter à la société.

Dans des quartiers multiethniques où les habitants viennent de plusieurs pays, comment peut-on vivre ensemble et miser sur ce qui nous rassemble et non sur ce qui nous désunit ?

Il y a des écoles de quartier où les enfants sont tous issus de l'immigration. Comment ces élèves peuvent-ils développer une appartenance à leur société s'ils n'ont pas de repères ? Comment peut-on les aider à s'intégrer si on ne leur donne pas la possibilité de se faire des amis québécois qui vont leur faire connaître les valeurs et la culture de cette société. L'État n'offre pas de solutions pour changer cet état de fait. Le jeune devrait développer un rapport d'équilibre entre les habitudes acquises à la maison et celles apprises à l'école. Avec le temps, il fait ses choix entre ce qui lui convient le plus. Mais quand l'école ressemble à la maison, avec les mêmes valeurs, la même religion, le jeune n'a plus de choix.

Les organismes de la communauté et l'intégration des enfants

- ▶ Ce qui m'inquiète c'est l'avenir des enfants qui grandissent dans les services de garde, dans les écoles privées et les différents organismes ethniques, subventionnés par le gouvernement, il faut le préciser. À l'adolescence, ils seront confrontés à la réalité de la société d'accueil. Seront-ils bien équipés pour s'intégrer dans une société qui n'a pas nécessairement les mêmes valeurs que celles apprises dans leur communauté ? S'identifieront-ils comme Québécois ou Canadiens ou plutôt à la nationalité du pays d'origine de leurs parents ?

Des écoles et l'intégration ; la radicalisation possible des jeunes musulmans issus des ghettos scolaires

- ▶ Quand je suis arrivé ici, il y a 42 ans, c'était un an après l'adoption de la Loi 101, les écoles francophones du Québec accueillait en majorité des étudiants québécois. Les élèves d'autres origines ne comptaient même pas pour 10 % des

élèves. La plupart des immigrants envoyaient alors leurs enfants dans les écoles anglophones. Ceci a, bien sûr, facilité l'intégration de mes enfants à la société québécoise et, en parallèle, la nôtre comme parents. Les enfants étaient entourés de Québécois à l'école et à l'extérieur puisque leurs amis étaient dans leur classe.

Au Cégep de Maisonneuve, la plupart des jeunes musulmans qui se sont radicalisés se connaissaient depuis longtemps puisqu'ils avaient fréquenté les mêmes écoles.

Pour plus d'information sur cette question :

« *Enjeux et perspectives de la radicalisation menant à la violence en milieu scolaire au Québec* », Rapport du Centre de prévention de la radicalisation menant à la violence, 2016.

https://info-radical.org/wp-content/uploads/2016/07/RAPPORT_CPRMV.pdf

Il y a des écoles montréalaises où il n'y a pas un seul « Québécois de souche » et cette situation est plus accentuée dans les quartiers où il y a une grande concentration ethnique. Là où il y a des ghettos ethniques, on retrouve des ghettos scolaires. Quand les étudiants arrivent au cégep, ils continuent à se regrouper par ethnie ou par communauté, et ils gardent le même cercle d'amis. Ceux qui s'ouvrent aux autres étudiants québécois s'intègrent davantage à la société. L'intégration des jeunes commence dans une école avec une majorité de jeunes « Québécois de souche » et une minorité de différentes origines. La situation présente risque de créer de graves problèmes sociaux.

Un témoignage sur l'école et l'isolement de certains jeunes francophones minoritaires dans les écoles montréalaises

- ▶ Je suis arrivée au Québec, de France, il y a très longtemps. C'était une société très différente de celle d'aujourd'hui. L'expérience de mes enfants à l'école ne ressemble en rien à celle de leurs enfants. Mon petit-fils a connu beaucoup de difficultés dans son école de quartier où 55 % des élèves étaient arabophones. En 6^{ème} année, il était le seul francophone de sa classe. Beaucoup de nouveaux arrivants disent que

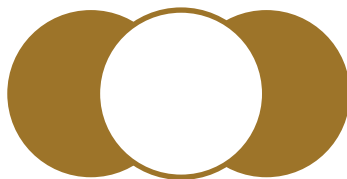
leurs enfants sont rejetés à l'école, mais là, c'était l'inverse et son isolement s'est poursuivi au cégep et à l'université. Plusieurs jeunes vivent cette situation et les institutions ne font rien pour y remédier.

Les écoles du quartier

- ▶ J'ai travaillé dans les écoles secondaires du quartier et j'ai été en contact avec des élèves d'une classe d'accueil qui me disaient qu'ils ne se sentaient pas dans une école québécoise. Ils auraient aimé avoir des amis québécois mais il n'y en avait pas à l'école. Leurs échanges quotidiens avec leurs amis se faisaient en anglais et plusieurs pensaient fréquenter plus tard un cégep anglophone. Ils ont essayé de sonner l'alarme sur la situation dans leur école mais les enseignants n'ont pas vraiment entendu leur appel et ils leur ont tout simplement expliqué que la situation était normale puisque Montréal est une ville multiethnique.

Témoignage : des activités pour contrer les ghettos à l'école

- ▶ J'étais enseignant à l'école La Dauversière où il y avait des élèves québécois et une majorité d'élèves d'autres origines. À un moment donné, nous avons organisé une activité de ballon-balai dans le but d'intégrer les jeunes. Suite à un appel, des équipes se sont formées : une équipe d'enseignants, une équipe de Grecs, une de Libanais, une d'Arméniens et une dernière d'Haïtiens. Nous avons raté notre coup. Il y avait toujours une rivalité entre les « équipes ethniques ». Nous avons brisé cette dynamique en proposant un match des étoiles opposant les meilleurs joueurs de chaque équipe d'élèves à celle des enseignants. L'aréna Marcelin-Wilson était plein parce que tout le monde avait quelqu'un à soutenir, tous les élèves étaient là, toutes origines confondues. Les élèves voulaient voir les enseignants se faire planter, un grand bonheur ! Nous avons enfin créé un point de ralliement pour tous les élèves.



Travailler pour éviter la création de ghettos dans les écoles

- ▶ L'école est un milieu de vie où les enfants passent toute la semaine. C'est un milieu qui a une grande influence sur leur apprentissage et il y a un enjeu particulier dans les écoles montréalaises. Beaucoup de choses devraient changer. Qu'un enfant québécois d'origine se sente isolé parce qu'il est le seul enfant à ne pas être issu de l'immigration est incompréhensible. C'est l'indice d'un problème. Une réflexion importante et urgente doit être faite puisque l'intégration se fait pour une bonne part à l'école, pas seulement par des sorties scolaires mais aussi par la transmission au quotidien des valeurs québécoises. Dans mon travail de bibliothécaire, j'envoie des animatrices dans des classes d'accueil. À la demande des enseignants, elles apportent des livres dans les classes pour aider les élèves à découvrir le Québec et à comprendre les valeurs québécoises. Ce sont deux moyens très efficaces mais il faut en faire davantage pour éviter la création des ghettos dans les écoles.

Une activité possible : le jumelage interculturel

- ▶ Il faut multiplier les rencontres entre les personnes de différentes origines pour que des liens se créent entre elles. Je crois aux jumelages interculturels. Quand j'étais enfant, j'avais une correspondante dans un autre pays. Pourquoi ne pas envisager une correspondance, par exemple, entre les élèves d'une école montréalaise et ceux d'une autre école en région ?

Je pense que les écoles ont des réflexions à faire pour aider les élèves à avoir des liens avec des personnes de différentes cultures qui habitent notre vaste territoire.

Comment transmettre les valeurs québécoises aux nouveaux arrivants

- ▶ Quand les gens arrivent ici, ils ont, c'est normal, une certaine peur de l'inconnu. Voilà pourquoi ils vont se regrouper dans leur communauté. C'est d'autant plus vrai chez les personnes qui ont été forcées à immigrer au Québec. C'est notre responsabilité comme Québécois de leur transmettre nos valeurs, dans le cadre

d'activités sociales, en discutant, comme nous le faisons aujourd'hui, ou dans les écoles en organisant des activités pour apprendre aux élèves nouvellement arrivés les traditions et les coutumes québécoises. Il est primordial de partager et de connaître l'histoire de l'autre mais c'est aussi important d'avoir un « coin québécois » pour permettre aux nouveaux arrivants de mieux connaître les valeurs de notre société.

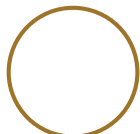
Les Québécois partagent la même peur que les nouveaux arrivants et, sans s'en rendre vraiment compte, ils essaient eux aussi de s'isoler dans leur communauté.

La culture et la religion sont liées dans l'identité culturelle au Québec

En ce qui concerne les institutions ethniques et religieuses, le religieux et le culturel vont de pair. Au Québec, la religion catholique a énormément imprégné nos valeurs et notre culture. Quand, par exemple, on veut raconter un conte traditionnel aux nouveaux arrivants, on se rend compte que la plupart ont le diable et le curé comme personnages. Ça fait partie de notre patrimoine religieux et culturel. On ne peut pas s'en dissocier. Nos églises sont vides mais nous fêtons toujours Noël et nous prenons congé à Pâques. Ça fait quand même partie de notre identité culturelle.

Il n'y a pas de valeurs québécoises, ces sont des valeurs occidentales

- ▶ Tous les Québécois ne partagent pas les mêmes valeurs. Sont-ils tous, par exemple, pour l'abolition de la peine de mort ? Ce qu'ils partagent c'est la foi dans un système démocratique et les libertés individuelles. Ces valeurs sont les mêmes dans tous les pays occidentaux. Il n'y a pas vraiment de valeurs purement québécoises, les valeurs d'ici sont des valeurs universelles.



Des valeurs universelles

- ▶ On parle beaucoup des valeurs québécoises ces derniers temps, ces valeurs qu'on retrouve partout d'ailleurs. Selon Gandhi, « *Si un homme atteint le cœur de sa propre religion, il atteint également le cœur des autres religions.* »

Selon moi, cette citation s'applique également aux différents systèmes de valeurs qui ont beaucoup en commun.

Des politiques d'accueil à revoir

Les personnes issues de l'immigration et leurs familles ne sont pas différentes d'autres groupes sociaux: s'ils sont bien accueillis et intégrés, si leurs talents sont utilisés, ils s'intègrent bien et contribuent d'autant plus au développement de la société. Mais c'est le dynamisme de l'accueil qui est la donnée principale, et non l'inverse.

Jean-Pierre Rogel

Il existait autrefois des organismes qui aidait les immigrants dans tous les aspects de leur vie et ça manque présentement. Les immigrants sont laissés à eux-mêmes et il est naturel qu'ils se dirigent vers leurs semblables le plus vite possible. En tout cas, c'est ce que je ferais si j'arrivais dans un autre pays.

Toute l'énergie du gouvernement en matière d'immigration se concentre sur l'emploi. C'est une dimension importante, mais ce n'est pas la seule. Il faut aider les immigrants à tous les niveaux.

Dans les régions, les immigrants font face aux préjugés. On doit surtout sensibiliser à l'immigration les gens des régions qui n'ont pas beaucoup de contacts avec les gens venus d'ailleurs.

Un des problèmes à Montréal c'est qu'il n'existe pas de lieux où les personnes nées ici, peu importe leur origine ou leur religion, ont des occasions d'être en contact

avec les nouveaux arrivants. Avant de s'inscrire dans un centre interculturel, on doit déjà être sensibilisé à cette dimension. On est fin, on veut aider, mais dans notre quotidien, que fait-on pour aider les immigrants ? Ouvrons-nous nos portes pour les accueillir ? Peu de gens le font.

L'intégration : des responsabilités partagées

- ▶ Il y a une responsabilité partagée dans l'intégration. Au Québec, il faut revoir la politique d'immigration. Il faut plus de ressources pour attirer les jeunes, les aider à bien s'intégrer et ne pas les laisser à eux-mêmes.

Le défaut de la société québécoise c'est de ne pas avoir créé des ouvertures pour que les immigrants puissent vivre quelque chose d'autre, la possibilité de vivre ailleurs qu'à Montréal. Investir dans l'économie des régions et créer des emplois pour que les nouveaux arrivants puissent y bâtir leur vie.

Il y a aussi de nouveaux arrivants qui vivent des situations difficiles et qui ont besoin d'être épaulés, la société doit faire l'effort de les accompagner.

Les institutions ethniques et religieuses peuvent être un point d'ancrage à l'arrivée mais elles sont très souvent fermées sur elles-mêmes. C'est cependant la responsabilité des individus de trouver des moyens pour bien s'intégrer à la société d'accueil. La religion est à l'origine de plusieurs conflits dans le monde. Il faut sortir de ce carcan qui isole les individus.

Je pense qu'il y a des efforts à faire au niveau des individus, des institutions, des réglementations et des législations afin de trouver les meilleures façons pour accueillir ceux qui veulent vivre avec nous.

Les nouveaux arrivants et les régions : loin des idées préconçues

- ▶ Il circule une idée préconçue sur les immigrants : ils sont le problème, ils ne veulent pas s'intégrer, ils ne veulent pas aller dans les régions, ils préfèrent rester à Montréal

qui est interculturelle et plus accueillante. C'est tout à fait le contraire. Par exemple, à Drummondville, les réfugiés syriens ont été très bien accueillis, ce qui a facilité leur intégration. Ce n'est pas le cas à Montréal, il est facile de rester isolé dans sa propre communauté.

Diversifier l'immigration : au-delà de la langue française comme critère de sélection

- ▶ Le gouvernement du Québec a favorisé l'immigration francophone et a éliminé ainsi plus des deux tiers de la population mondiale. C'est pourquoi on se retrouve actuellement avec une forte concentration de personnes qui viennent de la même région du monde. Selon moi, le critère de la langue ne devrait pas peser autant dans le choix des immigrants parce qu'en fin de compte les enfants vont apprendre le français à l'école. Une immigration plus diversifiée s'intégrerait plus facilement à la société distincte qu'est le Québec, on réduirait ainsi la création de ghettos. Il ne faut pas oublier que les Maghrébins et les musulmans sont, pour la plupart, arrivés au Québec dans un contexte où l'islam pose un problème, pas seulement dans les sociétés occidentales, mais surtout dans les sociétés musulmanes. Ces dernières souffrent de conflits internes ou entre elles, les chiites contre les sunnites, au Yémen, en Syrie, au Liban et ailleurs.

Une immigration qui provient de régions où il y a déjà un schisme dans la population aura un effet négatif dans la société d'accueil. Je ne dis pas qu'il faut fermer nos frontières aux immigrants de ces pays mais plutôt nous ouvrir à d'autres pays.

Il faut favoriser l'immigration des jeunes, même ceux qui ne sont pas diplômés. Nous ne devons pas siphonner les pays de leurs diplômés et spécialistes, surtout qu'en arrivant ici ils trouvent rarement un travail qui correspond à leurs qualifications. Ces jeunes immigrés doivent être dirigés vers des cégeps ou écoles professionnelles dans les régions et le gouvernement financera leurs études et leurs dépenses personnelles. C'est de cette manière que les immigrants iront en région.

Institutions ethniques ou appartenance ?

La frontière est une ligne imaginaire dans la tête des guerriers.

Fatima Mernissi

- ▶ Est-il raisonnable de créer des écoles pour chaque ethnie et pour chaque religion ? Est-il acceptable de créer des centres pour une communauté donnée ? Peut-être, à leur arrivée, les immigrants ont-ils besoin de trouver quelqu'un qui leur ressemble, qui parle leur langue pour se sentir bien dans ce nouveau pays, mais par la suite, qu'est-ce que la société doit faire pour sortir ces nouveaux arrivants de ces milieux fermés et les inclure dans la société ? Faut-il les laisser à eux-mêmes ?

On utilise souvent le mot « tolérance » qui signifie une aptitude à supporter un agent extérieur qui est agressif ou nuisible alors, peut-être, faut-il le changer pour un terme plus positif : « acceptation ». Comment accepter l'autre, comment vivre ensemble au Québec et adopter la culture québécoise ? Quel est le rôle de la société d'accueil, le rôle des politiciens ?

S'ils sont laissés à eux-mêmes, les nouveaux arrivants vont se créer un monde qui leur est propre et c'est ce qui est en train de se passer. L'appartenance, comment l'obtient-on ? C'est peut-être ce qui est différent entre le Québec et les autres provinces ou les autres pays, ce besoin qu'il y ait un sentiment d'appartenance.

Un Québec ouvert à tous dans le respect mais avec des règles communes

- ▶ Nous ne sommes pas venus ici pour créer des ghettos. Il faut travailler pour avoir un Québec ouvert à tous et dans lequel nous vivons harmonieusement en respectant la culture de chacun tout en apprenant à vivre selon les règles et dans la langue de la province.

ON NE NAÎT PAS QUÉBÉCOIS,
ON LE DEVIENT.

Cercles 13 et 14

*Je n'aime pas le mot « immigrant », je préfère
le remplacer par « nouvel arrivant ».
Je ne veux pas que l'on me regarde toute
ma vie comme étant une immigrante.
Mon histoire est différente mais ça fait
plus de 25 ans que j'habite ce pays,
ce qui ne fait plus de moi
une immigrante.*

Anonyme

Je ne pensais pas qu'un jour je me dirais Québécoise

Comme des bibliothèques aux multiples rayons que l'on classe, déplace, aménage, lentement nos identités se recomposent.

Viviane Chocas

Quand j'ai quitté mon pays natal, il y a déjà plus de 30 ans, je ne pensais pas que je me présenterais un jour comme étant Québécoise.

J'ai toujours été fière de mes origines, je le suis encore. Pour moi et pour beaucoup d'autres, le Liban est un pays pas comme les autres, un petit coin du paradis, comme le chantait si bien Wadih El Safi, un chanteur libanais. C'est le pays des cèdres sacrés, des ruisseaux chantants, du za'atar qui parfume ses vallées, ses plaines et ses montagnes. C'est le pays de mon père et de ma mère qui nous ont appris à l'aimer, malgré tout.

Mais il y avait cet autre paradis qui m'attendait à l'autre bout de la Terre. Un paradis qui m'était inconnu mais où je me suis sentie immédiatement à l'aise, dans ses bras qu'il m'avait grandement ouverts.

Je suis tombée amoureuse avec le Québec dès le premier instant. J'avais quitté un pays en guerre et je me retrouvais sous un ciel bleu dans lequel resplendissait un soleil éclatant et menteur, par une journée glaciale du début du mois de mars. Devant moi, s'étalait ma terre promise, une terre où les rêves, les promesses et le bonheur étaient permis et réalisables.

Mon identité s'est transformée doucement sans que je m'en rende compte. Avec le temps, le joual, ce français à l'accent québécois, est devenu la langue que j'aime. Le sirop d'érable a fait son entrée dans ma cuisine et depuis, il épouse magnifiquement mes desserts libanais. Montréal est devenue ma ville et ses rues, mon quartier.

Dans mes veines coule une sève libanaise, mais mon cœur bat à un rythme québécois. Mon présent est ici, comme celui de mes enfants qui, bien qu'ils appartiennent à cette terre, sont traités comme des étrangers. Non, nous ne sommes pas des étrangers. Il est vrai que nos ancêtres ne sont pas les mêmes, mais nos soucis

quotidiens le sont, nos espérances et nos rêves aussi. Nous travaillons ensemble, Néo-Québécois et Québécois, pour bâtir cette province et la rendre chaque jour meilleure.

Être Québécois ne se définit pas par la couleur de la peau, ni par l'origine, c'est par notre amour et notre sentiment d'appartenance à cette terre, notre respect de cet environnement qui nous enchante et nous fascine que nous nous définissons. Être Québécois, c'est respecter l'autre et apprendre à le connaître, s'enrichir en découvrant les cultures qui se transforment dans le paysage de cette belle province.

Je ne suis pas née au Québec mais je l'ai choisi pour être mon chez-moi et celui de mes enfants. Aujourd'hui, je peux dire sans aucune hésitation : « *Je suis fière d'être Québécoise* ».

Québécoise, vous dites ?

C'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer.

Amin Maalouf

J'ai passé la moitié de ma vie au Québec et, dès mon arrivée, j'ai décidé de devenir Québécoise et de développer mon sentiment d'appartenance à la province parce que j'étais consciente que j'allais rester ici pour le reste de ma vie.

Je suis quelqu'un qui refuse de rester en marge de la société mais j'ai eu une grande déception quand je me suis présentée comme étant Québécoise. On m'a dit d'arrêter de le faire parce que mon nom n'est pas québécois et, de ce fait, ni moi, ni mes enfants ne serons considérés comme tels à moins que ma fille ne se marie avec un « vrai Québécois » et qu'elle change son nom. On ne pourrait donc devenir Québécois qu'à la troisième ou la quatrième génération ?

J'ai élevé mes enfants, dès leur plus jeune âge, en leur disant qu'ils étaient Québécois, mais un jour, ma fille qui était en sixième année, m'a dit que j'étais la seule à le croire et à le répéter.

Dans les écoles, les enseignants demandent aux élèves quelle est leur origine et quel est le nom de leur pays. Ils doivent aussi faire des projets sur leur pays d'origine même s'ils ne le connaissent pas.

C'est l'entourage qui n'accepte pas que nous soyons Québécois. Et si, malgré notre nom et notre accent, nous nous disons Québécois, il faut donner des explications jusqu'à pratiquement raconter toute l'histoire de notre vie.

Le problème est dans la perception des autres. Ces autres qui attachent à nos noms plusieurs adjectifs qui les aident à nous classer : immigrants, étrangers, anglophones... Comment peut-on changer la perception des autres ? Est-ce par une compréhension et une meilleure connaissance de l'histoire et du cheminement de l'autre ? Ou en prenant exemple sur les jeunes qui ne classent pas leurs amis selon leurs origines ou leurs couleurs ?

Est-ce que nous, les immigrants, sommes naïfs de croire qu'en vivant ici et en aimant le pays, nous deviendrons après quelques années de vrais Québécois ?

L'horizon et la lance

Les jeunes peuvent avoir tendance à être assez patriotes... envers un pays que, souvent, ils n'ont pas visité et qu'ils connaissent peu. J'ai seize ans, je suis née à Montréal et je me considère comme une fille d'ici à part entière. Par contre, qu'une chose soit claire dès maintenant : je ne renie pas du tout mes origines. Seulement, le mot le dit, ce sont mes origines et c'est ainsi que je les vois. Elles ne font partie ni de mon passé, ni de mon présent, et ne feront probablement pas partie non plus de ma vie future. C'est une partie de la vie de mes parents. Quoiqu'il en soit, l'entourage a souvent tendance à me considérer comme une immigrante, moi

aussi, et à oublier que, malgré mes origines, je suis née, j'ai grandi et j'ai construit ce début de vie de 16 ans au Québec.

Il y a tout de même une chose, totalement hors de mon contrôle, que je ne pourrai jamais changer, héritée de mes origines et qui n'est donc pas québécois : mon prénom.

C'est une évidence pour tous : Mada n'est clairement pas un prénom très commun en Occident ! Ni en Orient d'ailleurs !

À l'âge de douze ans déjà, ma mère, inspirée de plusieurs poètes arabes, rêvait à sa future petite fille et au prénom qu'elle porterait. Vous l'aurez deviné, elle rêvait d'appeler sa fille Mada.

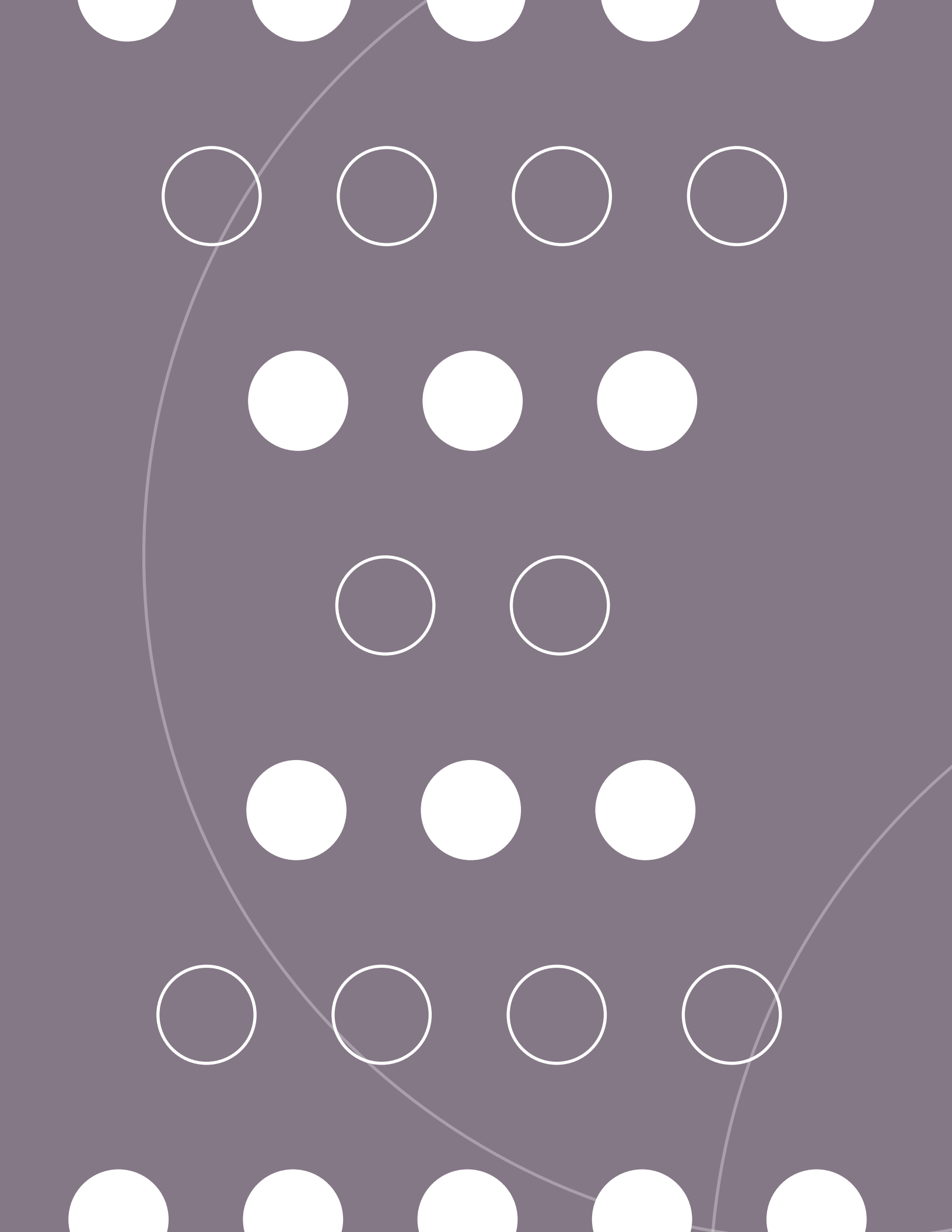
Mais, remettons-nous dans le contexte : dans la culture arabe, chaque prénom possède une signification particulière, et le prénom du futur enfant est toujours choisi avec précaution, en fonction de cette signification, car l'on souhaite que l'enfant ressemble à son prénom. Par exemple, les parents souhaitent que Karim soit généreux, que Jamila soit belle, que Wafaa soit fidèle...

Mes parents m'ont ainsi appelée Mada parce que cela signifie l'horizon et l'infini. Ils voulaient que mes ambitions soient sans limites et que mon avenir soit grand. Ils ont aussi nommé mon frère Yazann, parce que cela veut dire lance et qu'ils voulaient qu'il puisse se lancer loin dans la vie.

Plus jeune, je détestais mon prénom et ma mère fut (trop) souvent blâmée pour ce choix. Aujourd'hui, mon prénom et moi cohabitons mieux ensemble dans ce corps et j'apprends, petit à petit, à apprécier son côté poétique et sa signification. Cependant, avec la nouvelle réalité dans laquelle nous vivons, après la « folie » des accommodements raisonnables, ma mère ressent quelques craintes : elle a peur que nos noms nous ferment des portes plus tard.

Avons-nous peur ? Pas vraiment. Nous sommes conscients que nous vivons dans une province où, nous l'espérons, la discrimination se fait rare et où les gens sont jugés selon leurs compétences. Le Québec a accueilli mes parents à bras ouverts ; ses bras ne se refermeront forcément pas pour leurs enfants.

Et puis, pourquoi avoir quelque chose à craindre ? Nous sommes Québécois !



TEXTES DES INVITÉS

YOLANDE VILLEMAIRE
RAYMOND BEAUCHESNE
HASSAN JAMALI



LA PEUR DE L'INCONNU, LA PEUR DE L'AUTRE, LA PEUR DE LA DIFFÉRENCE

Yolande Villemaire

Le cercle de paroles me rappelle un moment merveilleux avec mon père. C'était un homme silencieux comme la plupart des hommes de sa génération. Mais pendant un voyage en Gaspésie avec mes parents quand ils étaient déjà âgés, nous nous sommes arrêtés au site historique de Ristigouche. Il y avait là une maison longue installée par les Micmacs où avait lieu un cercle de paroles. Une jeune Amérindienne a expliqué en quelques mots comment ça fonctionnait et les gens se sont mis à partager leur expérience. Mon père, qui a une goutte de sang amérindien, nous a beaucoup surprises ce jour-là ma mère et moi, quand il a pris la parole dans ce cercle loin de chez lui où il s'est tout à coup senti à l'aise au point de pouvoir s'exprimer. C'est la magie du cercle de paroles et je souhaite qu'elle opère aujourd'hui pour chacun et chacune d'entre nous.

Je suis née dans un village près de Montréal qui s'appelait alors St-Augustin-des-Deux-Montagnes et qui est devenu une banlieue de la couronne Nord qui s'appelle maintenant Mirabel. La famille de ma mère était originaire de ce village fondé par mon arrière-arrière-grand-père Patriote, qui au moment de la Rébellion de 1837 avait marché avec d'autres, quittant le village de Saint-Eustache dont plusieurs fermes avaient été incendiées en représailles par l'armée britannique. Ces agriculteurs chassés de leurs terres se sont installés dans une plaine fertile pour fonder le village de Saint-Augustin.

Mon père, lui, est né au Lac-aux-Écorces, près de Mont-Laurier, beaucoup plus au Nord. Ma grand-mère paternelle, Marie-Ange Lafleur, avait du sang autochtone dont elle avait honte et, en bonne catholique, elle a mis au monde 17 enfants. Elle en a perdu 5 en bas âge. Mon grand-père était un grand jack blond aux yeux bleus,

un cultivateur qui partait pour les chantiers tous les hivers pour pouvoir faire vivre sa famille.

Après la Deuxième guerre mondiale, il a vendu sa ferme des Hautes-Laurentides pour s'installer avec sa famille sur une ferme de Saint-Augustin. Mes parents s'y sont rencontrés, ils se sont mariés et s'y sont installés. Mon père qui travaillait dans la construction a ensuite bâti une petite maison à Ahuntsic où nous sommes déménagés quand j'avais 5 ans afin qu'il puisse profiter du boum des années 50 dans la construction. L'année suivante, je suis allée à l'école primaire des Saints-Martyrs-Canadiens où tous les enfants de ma classe étaient des petits Québécois de souche comme moi, avec des noms comme Haché, Bigras, Déry, Vaillancourt...

Je me rappelle avoir écrit une composition à l'école au sujet de ma rue quand j'avais 11 ou 12 ans : j'y parlais de la rue Charton qui n'était pas encore asphaltée et où il n'y avait pas encore de trottoirs. Il y avait des petites cabanes de Polonais et d'Italiens qui faisaient pousser des tomates et des concombres dans leur cour, des Anglais au coin de la rue avec qui on n'avait pas le droit de jouer parce qu'ils n'étaient pas de notre religion. Il y avait aussi des Chinois qui travaillaient à l'usine de sauce soya Ahuntsic sur notre rue. À 7 heures du soir, tous les petits catholiques rentraient à la maison pour réciter le chapelet à genoux dans la cuisine en écoutant Monseigneur Léger à la radio. Je me rappelle encore de l'air du cantique d'ouverture : « Étoile du matin, Mère du Saint-Rosaire » ...

Quand mon plus jeune frère est né, maman restait à la maison avec le bébé et papa nous emmenait à la messe, ma sœur, mon frère et moi. C'était après Vatican II et mon père avait bien saisi le message œcuménique qui disait que toutes les Églises chrétiennes constituaient une seule et même Église. Il poussait même la chose un peu loin au gré de ma mère car il nous emmenait dans d'autres paroisses et même parfois, dans des églises protestantes ou orthodoxes. Maman se demandait si ça comptait ces sortes de messes-là ...

Non, je pense que je n'ai jamais eu peur de l'inconnu. Je n'avais pas le droit de sortir de la cour quand j'avais 5 ans, mais je me suis bien rattrapé ! Quand j'en ai eu 20, j'ai voyagé en Espagne et au Maroc avec mon chum. Mon père aurait voulu qu'on se marie, mais je lui ai tout de suite annoncé que si on se mariait, on allait divorcer.

Il n'a pas insisté : après tout, après la Révolution tranquille, les prêtres défroquaient, ma marraine religieuse était sortie de chez les Sœurs, le monde changeait tellement vite. Mon chum et moi on s'est installé au Château Versailles, un bloc appartement du boulevard Henri-Bourassa où on gelait l'hiver, mais d'où on avait une belle vue sur la rivière des Prairies. C'est là que j'ai écrit mon premier roman, une sorte de faux roman policier qui se passait en partie au Maroc. On a enseigné tous les deux la littérature au cégep, ce qui nous permettait de voyager pendant les longues vacances d'été : on a continué à voyager tout au long de notre vingtaine en Italie, en Grèce, en France, au Portugal, en Californie et au Mexique, à Cuba, en Tunisie. Mon chum ne voulait pas d'enfants lui non plus. La religion n'avait plus aucun pouvoir sur nous et la pilule anticonceptionnelle était devenue accessible. Je n'avais pas du tout l'intention d'avoir 10 ou 17 enfants comme mes grands-mères et je voulais écrire, ce qui me semblait incompatible avec la maternité. Je l'ai regretté plus tard, mais heureusement, mes frères, eux ont eu des enfants et j'ai maintenant neuf petits-neveux et petites-nièces âgés d'un an et demi à 8 ans que j'adore.

On a fini par se séparer tout en restant amis et on est partis chacun de notre côté : lui, surtout en France où il vivait plusieurs mois par année, moi en Égypte, puis à New York où j'ai vécu un an. Je venais de publier mon roman *La Constellation du Cygne* dont l'héroïne est une jeune femme juive qui vit à Paris dans les années 40 et meurt à Auschwitz. C'est un roman pour lequel je me suis beaucoup documentée et ce n'était pas évident avant Internet... J'avais entendu parler un peu de la guerre dans mon enfance et j'avais lu *Le Journal d'Anne Frank* à l'adolescence, bien sûr, mais j'apprenais que les Juifs avaient perdu peu à peu leurs droits au moment de la flambée de l'antisémitisme en Europe peu avant la dernière guerre : le droit de tenir un commerce, de prendre les transports en commun, le droit de rouler à bicyclette. Il leur a fallu ensuite porter l'étoile jaune qui rendait visible leur religion, même pour ceux et celles qui n'étaient pas pratiquants. J'étais devenue très sensible à l'histoire de la Shoah au point de faire de l'extermination des Juifs le sujet d'un roman.

Le destin m'a ensuite conduite en Inde où j'ai vécu près de deux ans grâce à une bourse d'écriture. J'y étudiais la méditation dans un monastère hindou. C'est aussi en Inde que j'ai rencontré le Dalai-lama qui venait de recevoir le prix Nobel de la Paix et avec qui je suivrai plus tard l'initiation à la compassion d'Avalokiteshvara et

le Kalashakra. C'est à mon retour de ce long séjour que j'ai souffert d'un burnout qui m'a conduite en psychanalyse et c'est à cette époque que j'ai écrit *Céleste tristesse*, sur les liens entre la Nouvelle-France et la mère-patrie qui nous a abandonnés après la Conquête. Je suis revenue à l'enseignement par la suite, puis j'ai obtenu le Studio du Québec à Amsterdam.

Mais j'ai failli ne pas partir pour Amsterdam. Depuis le 11 septembre 2001, j'avais peur de prendre l'avion. Mais le principe de réalité a fini par l'emporter et j'y ai vécu trois mois, dans un bain de sons et de mots inconnus et c'est ce qui a fini par me guérir complètement. De retour à Montréal j'allais manifester par des jours de grand froid contre la guerre en Irak que les Américains voulaient entreprendre, supposément pour punir les terroristes du 11 septembre, mais en réalité pour mettre la main sur l'or noir de cette région du monde. Nous étions des centaines de milliers de personnes dans les rues de Montréal et d'autres grandes villes partout dans le monde à vouloir empêcher cette guerre qui a quand même éclaté pour faire de tout le Moyen-Orient une zone de conflits, tuant des milliers de victimes innocentes et dévastant des villes et des pays que les gens devront fuir pour se réfugier en Europe, en Amérique et en Australie créant ce que l'artiste chinois Ai Weiwei appellera plus tard un « Flot humain » dans son extraordinaire documentaire sur la crise migratoire.

Non, l'inconnu ne m'a jamais fait peur. Jusqu'à un séjour à Paris à l'automne 2015, au moment où 130 personnes ont perdu la vie dans l'attentat terroriste au Bataclan. Il y avait eu les attentats de Charlie Hebdo quelques mois plus tôt, et en 2012, ici même, l'horrible meurtre des trois filles et de la première femme de Mohammad Shafia. Elles se sont noyées quand la voiture dans laquelle elles avaient été enfermées par celui-ci a été projetée dans un canal à Kingston. Celui-ci avait orchestré l'opération de camouflage de cet attentat en accident avec sa seconde femme et son fils. Ces ressortissants d'Afghanistan m'ont fait réaliser à quel point ces crimes « d'honneur » étaient en conflit avec nos valeurs occidentales.

J'étais à Paris le 13 novembre 2015 avec mon compagnon le poète Claude Beausoleil. Nous étions là pour le lancement de nos livres de poésie aux Éditions Caractères et nous venions d'envoyer les invitations au lancement, quand un téléphone nous a réveillés vers minuit. Il était 6 heures du soir à Montréal et la mère du poète, âgée

de 88 ans, venait de voir aux nouvelles qu'il y avait de graves attentats à Paris. Elle voulait s'assurer que tout allait bien. C'est comme ça que nous avons appris ce qui se passait et j'ai passé une partie de la nuit sur Twitter à suivre le déroulement des événements, estomaquée par l'ampleur des attaques au Stade de France, au Bataclan et dans des cafés terrasses du 10^e arrondissement. De bons Samaritains offraient d'héberger gratuitement les Parisiens incapables de rentrer chez eux, la panique était totale.

Dès le lendemain, nous avons vu la peur dans les yeux des Français catastrophés, les jeunes surtout, en larmes parfois, les touristes désorientés, le Louvre fermé, le Jardin du Luxembourg et les Tuileries fermés, des soldats partout et la peur, la peur était partout. Mais Claude devait recevoir un prix de poésie de l'Académie française en décembre et nous sommes restés.

Nous sommes rentrés à Montréal et les attentats ont continué : il y a eu les 84 victimes d'un terroriste au camion-bélier à Nice, le prêtre égorgé en Normandie, les coups de couteau, les assassinats aux cris de « *Allahu akbar* » dans les marchés de Noël, les attaques des églises coptes en Égypte, celles de Pâques dans les églises catholiques au Sri Lanka et dernièrement l'attentat à la préfecture de police de Paris.

Tout ça pour **en arriver à vous dire ce que j'ai très peur de dire** parce que c'est un sujet délicat, un nœud inextricable à démêler, mais peut-être me faut-il simplement le trancher d'un coup en vous avouant ma peur.

Je m'étais tellement réjouie du Printemps arabe qui avait permis aux Tunisiens et aux Égyptiens de se débarrasser de leurs dictatures, mais je ne connaissais encore rien à la charia, au djihad et je n'avais pas vu venir la menace du califat rêvé par l'État islamique. Quand j'enseignais au cégep, j'avais bien eu cet étudiant qui avait décrit le monde dans lequel il aimerait vivre comme étant un paradis où 72 vierges l'attendaient. Je l'avais convoqué à mon bureau pour essayer de comprendre. Il m'avait expliqué que c'est comme ça qu'on décrivait le paradis dans sa religion. Il était Algérien et venait d'arriver au Québec où il se sentait étranger. J'en suis restée bouche bée : si c'était dans sa religion, je ne pouvais rien dire...

Maintenant quand je vais marcher dans le parc Ahuntsic pour ma promenade quotidienne, je me sens inquiète de voir le nombre grandissant de femmes voilées que j'y croise, au point que je me suis mise à les compter. Le voile renvoie au salafisme, à l'intégrisme religieux, à la soumission des femmes, à la loi de la charia. Pendant le Ramadan, elles sont toutes de mauvaise humeur, leurs maris aussi, mais eux sont en bermudas et en camisoles, ils souffrent moins de la chaleur. Mais les visages sont fermés, butés. Et j'ai honte d'en avoir peur. Mais j'ai peur.

L'islamophobie est dangereuse : comment lutter contre la stigmatisation des Arabes comme étant tous des terroristes ? Un chauffeur de taxi maghrébin à qui je parlais de mon anxiété au sujet de mon traitement dentaire en me rendant chez le dentiste m'a fait rire aux larmes en me disant : « tous les dentistes sont des terroristes ». Il connaissait ça, les généralisations...

À l'époque de la Shoah, on caricaturait les Juifs partout, on attisait la haine. On les forçait à porter l'étoile jaune. Avec les femmes voilées, c'est comme l'inverse. C'est un signe ostentatoire pour nous rappeler que le djihad est en cours, le califat en marche et que, tant qu'on ne sera pas converti à l'islam, on sera en danger.

Je ne voudrais pas devenir islamophobe, à aucun prix, mais l'idéologie rétrograde de la religion musulmane, son obscurantisme, son sexisme, la lapidation des femmes et la violence armée me révulsent. Comme Québécoise, je fais, moi aussi, partie d'une minorité malmenée par ce Canada à l'idéologie multiculturelle qui cherche à noyer notre identité dans un Grand Tout où toutes les identités sont valorisées, sauf la nôtre.

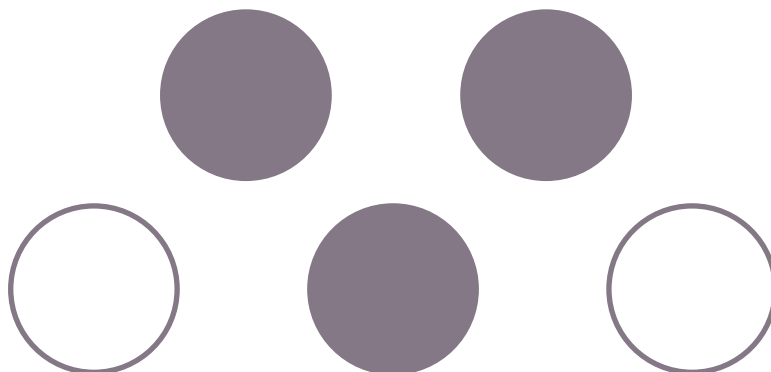
À partir du moment où je me suis mise à penser que je parlerais de ma peur des femmes voilées à ce Cercle de paroles, je me suis mise à voir l'envers de la médaille. La jeune femme voilée de la Caisse populaire s'est montrée particulièrement cordiale, de jeunes mamans voilées m'ont souri, leurs bébés m'ont fait craquer, évidemment. Et je suis devenue amie avec ce vieux couple de Sikhs si élégants que je croisais dans le parc depuis des années et dont le fils m'a un jour expliqué qu'ils vivaient en Inde et venaient le visiter tous les ans. Cette vieille femme se voile légèrement aussi, de blanc ou de couleur pastel, mais on voit quelques mèches de sa chevelure

blanche et surtout, ça ne renvoie pas à la même réalité. En fait, ce n'est pas du voile que j'ai peur, ni des femmes qui le portent. Après tout, ce sont rarement elles qui commettent des attentats.

Je n'ai pas voté pour la CAQ, mais je suis soulagée par la Loi 21. Je crains plus que tout l'idéologie du multiculturalisme canadien qui reconnaît toutes les origines sauf celle du peuple fondateur francophone. Nous avons tenu comme collectivité grâce à ce qu'on a appelé « la revanche des berceaux », mais les familles de 10 ou 12 enfants, c'est bien fini. Il nous faut absolument accueillir des gens venus d'ailleurs, mais je n'ai pas envie de retourner avant la Révolution tranquille et de vivre sous la charia.

Le meurtre des filles de la famille Shafia m'a laissé un goût amer et j'aimerais que nos lois permettent à toutes les jeunes filles voilées et mariées de force de se libérer. Il n'est pas question de vivre un cauchemar comme dans *La servante écarlate* où les droits des femmes deviennent inexistantes au point où elles n'ont même plus le droit de lire ni d'écrire.

À son spectacle *Parole et musiques* à la Place des Arts le 13 octobre dernier (2019), le grand poète et chanteur Gilles Vigneault, qui atteindra l'âge vénérable de 91 ans dans quelques jours, a déclaré ceci : « *La peur est l'ennemi personnel et collectif de tous les Québécois. La peur de l'autre, mais aussi la peur de soi.* »



PARTAGER

Raymond Beauchesne

Des cercles de paroles, voilà une idée très différente de ce que la vie moderne récente nous propose, longue série de monologues des médias sociaux, accentués, exaspérés serait un terme plus juste, par un décor qui perdure de pandémie. Suggérer ainsi des cercles de paroles pour ne pas tourner en rond avec des conceptions erronées, avoir la possibilité de réellement échanger des points de vue, s'offrir l'occasion d'affiner ses perceptions et de mettre à jour ses connaissances, merci et bravo pour de telles initiatives !

La proposition de responsabilités partagées entre les nouveaux arrivants et la société d'accueil en lien avec l'intégration des immigrants soulève des enjeux fondamentaux : c'est là l'occasion de faire ressortir l'intersection souhaitable, l'harmonisation du désir personnel d'un individu ou d'une cellule familiale qui vient rejoindre les besoins définis d'une société prête à accueillir ces nouveaux venus issus d'ailleurs pour diverses raisons ouvertement déclarées : recherche de prospérité et de développement économique par une réponse à des postes autrement non-comblés, volonté d'assurer une certaine pérennité du fait français, de lutter pour un ralentissement du déclin démographique, pour le développement des régions et le rajeunissement de la population.

L'immigration/émigration (n'oublions pas que pour arriver ici, l'un quittera d'abord un pays qui lui, ne le quittera jamais) constitue un projet personnel, ambitieux, complexe, qui nécessite une préparation de tous les instants : des connaissances à acquérir, à emmagasiner, un projet à très bien définir, qui s'étendra sur plusieurs années ; un projet qui ne devrait pas jamais prendre la forme du sacrifice d'une génération, même si c'est souvent le discours tenu par maintes personnes pour souligner leur volonté d'offrir un développement au plein potentiel de leurs enfants. Formuler une demande pour le Québec est en soi assez simple, mais le projet comme tel ne le sera jamais.

Il est également permis de croire que la difficulté croîtra avec les années. Un jour pas si lointain, prenons un pays au hasard, tiens, disons le Bangladesh, on parle ici du 8^e pays le plus peuplé au monde avec 162 millions d'habitants, un pays qui, en superficie, voit plus de la moitié de son territoire installé à moins de cinq mètres au-dessus du niveau de la mer, pays coincé entre deux réalités climatiques accablantes pour sa survie, les eaux du golfe du Bengale montent et grugent rapidement son espace et à l'autre bout du territoire, ce sont les neiges éternelles de l'Himalaya qui ne le sont plus. En raison du réchauffement climatique, les pronostics scientifiques les plus réalistes sont aussi très sombres et font état de larges migrations à prévoir d'ici 30 ans : de larges pans de population devront bouger et se convertir soit en travailleurs qualifiés, soit en réfugiés écologiques. Ce jour-là, nous ne pourrons prétexter l'ignorance, espérons que nous nous sentirons tous dans le même bateau, c'est une figure de style !

D'ici ces exodes massifs, reste un travail énorme pour définir une forme de solidarité et cesser de se décrire en termes de « vous et nous », une tâche qui fait appel à un partage des responsabilités. D'un bord, la société d'accueil doit apprendre un discours moins axé sur l'utilitaire pour ne plus définir uniquement ses nouveaux arrivants comme de la main-d'œuvre. La société d'accueil doit aussi apprendre à mieux mettre à profit toutes les forces vives qui la composent (ministères, commissions scolaires, écoles, universités, OBNL, employeurs, syndicats, regroupements divers et al.) : tous doivent alors se sentir interpellés directement par une telle tâche d'accueil et d'intégration qui n'incombe pas uniquement au seul ministère de l'Immigration.

Il faut aussi mettre l'épaule à la roue pour trouver les solutions et les ajustements nécessaires à une intégration totale et harmonieuse des nouveaux arrivants à leur nouveau cadre de vie : montrer des modèles de réussite quotidienne de ce cheminement vers l'inclusion ; rendre attrayantes les régions ; reconnaître les acquis ; mettre à jour les connaissances mal ajustées à la réalité nord-américaine le cas échéant ; éduquer la population entière pour rendre cet enjeu d'intégration vital au plein essor du Québec. Dans un tel cas, on parle d'intégration au sens large, pour rejoindre des décrocheurs, des personnes atteintes de santé mentale, des familles monoparentales et pas seulement des immigrants.

Le diable est dans les détails, mais ces détails doivent être expliqués pour amoindrir les incompréhensions mutuelles. L'ignorance l'un de l'autre doit être enrayée par des activités de rapprochement : le faire ensemble vaut mille mots, mais il ne faut jamais sous-estimer la valeur d'un bon encadrement, du jumelage et du mentorat pour indiquer là où le non-dit, la gestuelle, ou la consigne mal expliquée peuvent être sources de tension.

On s'attarde beaucoup trop sur les différences, et pas assez sur les points où on se ressemble. Une approche personnalisée, des activités communes et une sensibilité plus grande aux sources de confusion possibles peuvent insuffler confiance à toutes les parties concernées. Il n'y a rien à craindre de montrer à l'ensemble de la population les bons coups, les modèles de réussite, l'intégration qui s'accomplit inlassablement. Il faut aussi marquer le coup, trouver dans ces essais-erreurs les meilleures pratiques d'encadrement préconisées par telle ou telle région et les transmettre aux principaux décideurs régionaux (préfets de MRC, employeurs et al.), de sorte qu'elles se multiplient.

De l'autre côté, un meilleur accueil sera aussi envisageable dans la mesure où le nouvel arrivant s'appliquera à parfaire ses connaissances : il se fixera des objectifs réalistes à court, à moyen et à long termes ; n'évaluera pas uniquement sa réussite sur le fait d'avoir franchi l'étape de la sélection ou du premier emploi. Il s'assurera de bien comprendre le creuset politique, économique, social et culturel qui a façonné son nouveau décor de vie, posera beaucoup de questions, réservera du moins un certain temps ses opinions le temps de mieux comprendre les enjeux réels.

Des recherches ont permis d'établir qu'entre 1830 et 1940, le Québec a perdu à chaque année de 5 à 10 % de sa population, attirée ailleurs par les bienfaits de la vie, principalement aux États-Unis. On estime que la population actuelle du Québec se chiffrerait plus à 13 millions d'habitants qu'aux 8 millions actuels, sans tous ces flux migratoires, qu'on ne questionne pas. Dans ma prime enfance, mes parents avaient ainsi choisi de s'exiler six mois à Berlin, New Hampshire, mon père y était bûcheron, il fallait bien gagner sa vie. Il aurait pu faire des démarches pour rester là, notre histoire à coup sûr, n'aurait plus été la même.

Vouloir améliorer sa situation est un objectif très louable. Le goût de l'aventure, la perspective d'une vie nouvelle dans un continent plus récent, la recherche des grands espaces, l'appât du gain, autant de raisons que d'individus. Parfois, partir n'est plus vraiment un choix non plus.

Au fil des siècles, l'histoire fourmille de raisons à l'appui de déplacements de larges pans de population : conflits armés, coups d'État, guerres civiles, cataclysmes, génocides, holocauste, crise économique, maladie de la patate, etc.). Nous avons tous été des nouveaux arrivants à un moment donné dans ce continent neuf, dont l'histoire se résume essentiellement à six ou sept générations de nonagénaires : Français, Anglais, Irlandais, Écossais, Italiens, Grecs, Allemands, Juifs, Russes, Portugais, Chiliens, Chinois, Rwandais, Égyptiens, Roumains, Algériens, Marocains, Turcs, Kosovars, Serbes, Cambodgiens, Arméniens, Laotiens, Kurdes, Syriens, Libanais, Ghanéens, Congolais, Mauriciens, Polonais (la liste est incomplète, n'en prenez pas offense !) sont venus ici à un moment ou à un autre. On leur a donné la chance de se faire une place. Ils ont surmonté bien des obstacles, ont trouvé chacun leur tour des solutions.

Avec la venue de mes deux enfants, je suis devenu entraîneur de soccer à Ville d'Anjou. J'ai vécu ce bonheur une douzaine d'années comme bénévole avec des jeunes dans des ligues récréatives. Garçons ou filles, j'aimais les interroger au début de chaque nouvelle saison. Ma question principale était la suivante : « quelle est la position la plus importante sur le terrain ? »

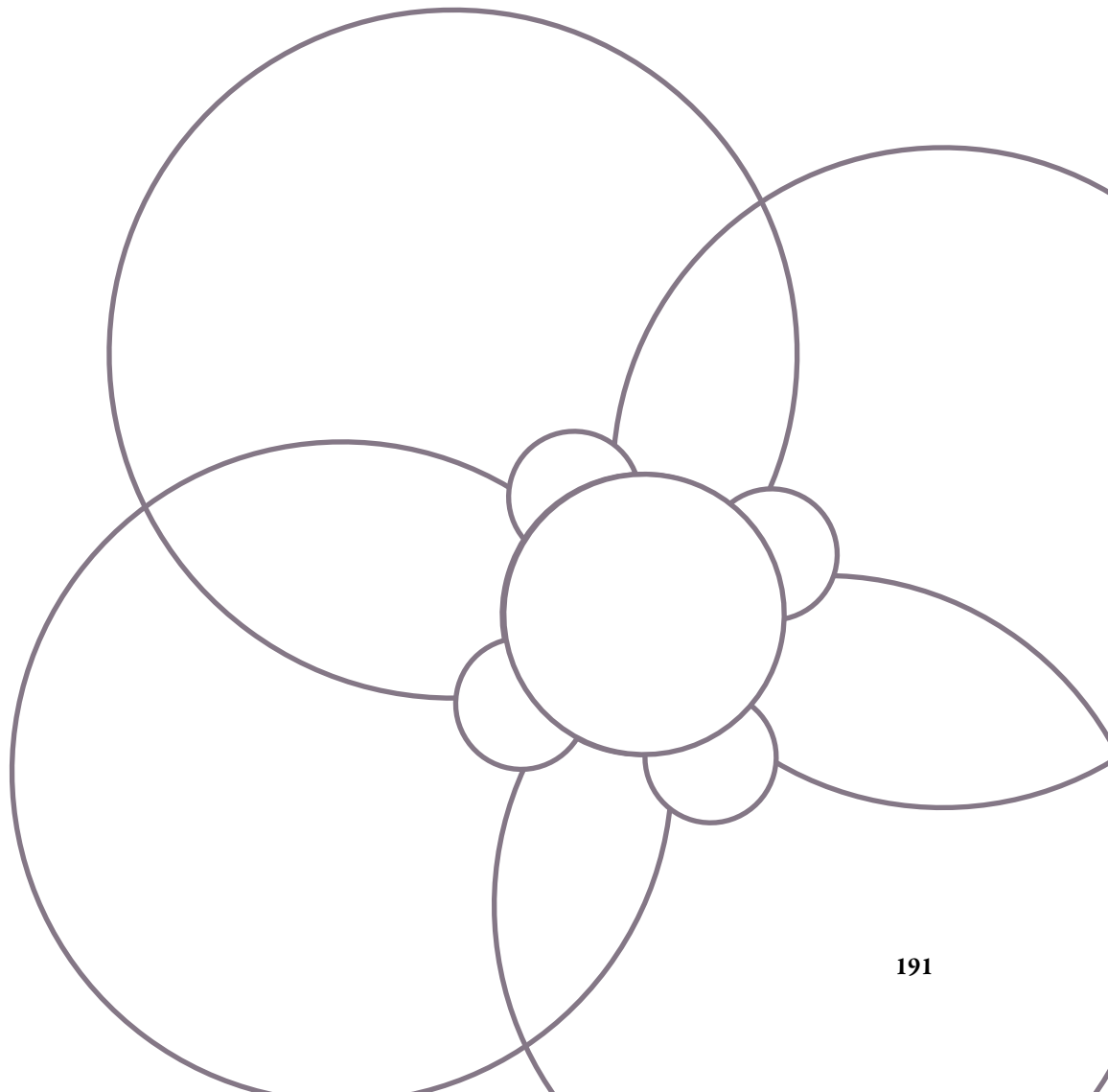
Les réponses pleuvaient selon les convictions de chacun, gardien de but, défenseur, libéro, attaquant, accompagnées de raisons justifiant leur choix. J'en profitais alors pour placer mes billes, en expliquant que comme équipe, nous étions aussi forts que le plus faible de nos joueurs sur le terrain. Je poursuivais en expliquant qu'une équipe est une chaîne, une chaîne humaine. La chaîne est aussi forte que le plus faible de ses maillons. Un maillon se casse, la chaîne n'en est plus une. De même, sur le terrain, si un joueur est moins rapide, il appartient à l'ensemble de ses coéquipiers de combler ses lacunes. Perdre du temps à blâmer l'autre n'aide en rien l'équipe à devenir meilleure.

La métaphore de l'équipe et de la chaîne me semble très appropriée pour notre société. Nous avons tous besoin les uns des autres, qui que nous soyons ! Pour mieux vivre comme groupe social, il faut comprendre les nouveaux joueurs, les accueillir, les accepter, voir tout ce qu'ils ont à nous apporter et tout ce qu'en retour, nous pouvons leur procurer en vue de favoriser leur intégration totale, pour qu'ils aient une chance égale : le projet est beau, noble, économiquement très viable, nous ne pouvons en ressortir que grandis, là où il n'y aura que des gagnants.

Merci de votre attention !

Merci enfin de ne pas sous-estimer l'impact que chacun de nous peut avoir sur le milieu ambiant, faire partie de la solution a toujours un je ne sais quoi d'attrayant !

Le 1er mars 2021



ON NE NAÎT PAS QUÉBÉCOIS, ON LE DEVIENT

Hassan Jamali

Tous les pays occidentaux, sans exception, s'interrogent sur leurs propre modèle d'intégration, et nombreux sont ceux qui songent à en élaborer un nouveau.

Les choses ont beaucoup changé depuis mon arrivée au Canada, à destination du Québec, en 1977.

La Loi 101 venait d'être adoptée et les enfants des immigrants fraîchement arrivés après l'adoption de la loi, devaient fréquenter l'école en français. À l'époque, les écoles avaient un statut confessionnel, mais les élèves, y compris les catholiques, avaient le choix entre l'enseignement religieux et l'enseignement moral.

Avant l'adoption de la Loi 101, les écoles francophones comptaient très peu d'élèves issus de l'immigration puisque, traditionnellement, les immigrants envoyaient leurs enfants dans les écoles anglophones et protestantes.

Dans les années qui ont suivi l'adoption de la Loi 101, les problématiques liées à l'intégration des immigrants à la société d'accueil n'étaient pas à l'ordre du jour ni au cœur d'un débat comme celui d'aujourd'hui. Le mot Québécois ne remplaçait pas encore l'expression Canadien-français. Pourtant, c'était la belle époque pour l'intégration des enfants issus de l'immigration à la société d'accueil, puisque, dans les écoles francophones, ils n'étaient qu'une goutte d'eau dans l'océan composé d'élèves d'origine canadienne-française. Donc, les deux facteurs étaient jumelés : la langue de la majorité et un milieu de vie permettant une intégration culturelle et sociale.

À l'époque, une école comprenant une majorité de « *Québécois de souche* » a garanti une meilleure intégration des jeunes immigrants à la société d'accueil et même au marché du travail, grâce aux réseaux de contacts composés de camarades de l'école primaire et secondaire. Ainsi, le jeune issu de l'immigration développait un sentiment d'appartenance à une communauté nationale, et non pas seulement linguistique, et épousait naturellement ses valeurs et sa sensibilité.

Petit à petit, l'appellation Québécois a remplacé celle de Canadien-français. Avec cette appellation, on voulait désigner tous ceux qui vivent au Québec et utilisent le français comme langue commune, indépendamment de leur origine ethnique, raciale ou religieuse. Mais est-ce que parler français rend l'immigrant Québécois ? Et comment un immigrant, adulte ou enfant, né ailleurs, peut-il le devenir ? Et comment expliquer qu'aujourd'hui pendant que la quasi-totalité des jeunes issus de l'immigration sont devenus francophones, on se pose de sérieuses questions sur leur intégration à la société d'accueil ?

Donc, plus on insiste pour coller rapidement le terme Québécois sur le dos des immigrants — en France on dit naturalisé français et non pas Français — plus on se heurte aux problèmes d'intégration des immigrants, jeunes et moins jeunes, à la société d'accueil.

Une autre ambiguïté persiste : la citoyenneté québécoise n'existe pas et l'immigrant officiellement et légalement obtient la nationalité canadienne et non pas québécoise.

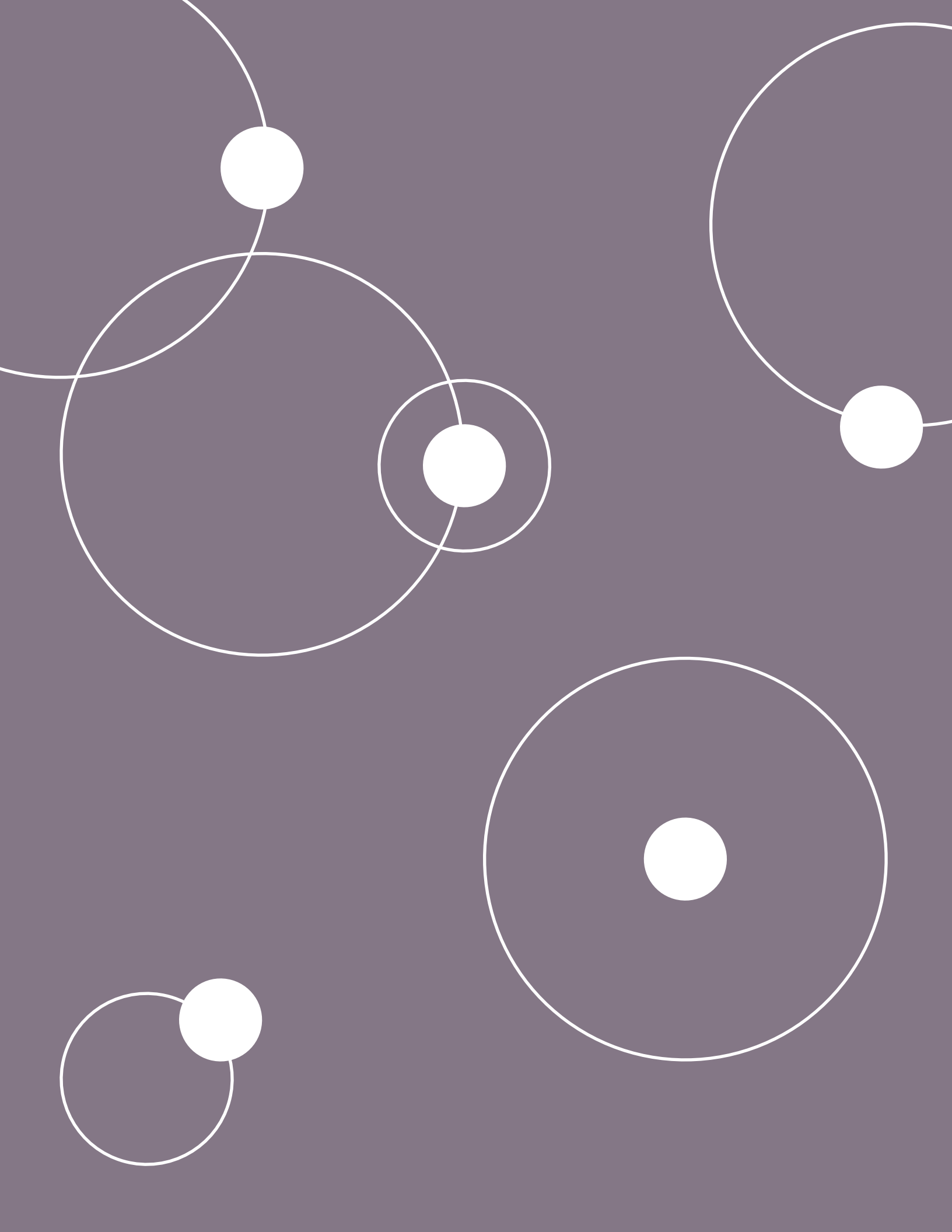
Dans les années 90, le gouvernement du Québec, qui sélectionnait ses immigrants, a décidé de privilégier les immigrants francophones en leur accordant dans le processus de sélection jusqu'à 16 points sur 50 pour la connaissance du français. Ainsi, les dernières vagues d'immigrants provenaient d'un nombre restreint de pays francophones. Cela a favorisé une plus grande concentration de regroupements communautaires dans un certain nombre de quartiers à Montréal : des personnes « fonctionnelles » dans la langue officielle et commune au Québec mais vivant en marge de la société québécoise. Leurs enfants fréquentaient les écoles françaises qui se vidaient rapidement des « *Québécois de souche* » pour devenir des écoles favorisant le communautarisme et le repli sur soi.

Paradoxalement, seules les écoles des régions, en dehors de Montréal, peuvent encore faciliter l'intégration des jeunes immigrants aux valeurs de la société d'accueil, alors qu'elles le faisaient à Montréal également, juste après l'adoption de la Loi 101.

Donc, plus le débat sur l'intégration des immigrants passionne les médias et les réseaux sociaux et plus on les invite à devenir Québécois sans vraiment préciser les critères, plus le malaise s'installe et plus on cherche à cacher la réalité en parlant du « racisme systémique » ou de l'appropriation culturelle et du déclin du français à Montréal.

Pour le Québec, en tant que société distincte, une plus grande diversification de l'immigration diminuerait le risque du développement de ghettos ethniques qui se traduisent par des ghettos scolaires, empêchant l'école publique de devenir un milieu propice à l'intégration des jeunes issus de l'immigration. Par conséquent, cela diminuerait également le risque de la radicalisation chez les jeunes. C'est présentement un enjeu qui préoccupe le Québec. Notons qu'au Danemark, le pourcentage d'élèves issus de l'immigration dans une classe ne doit pas dépasser 30 %.

C'est dans une école québécoise qu'on devient Québécois.



À LA RENCONTRE DE L'AUTRE

Ce projet a été réalisé par Concertation-Femme en collaboration avec les bibliothèques de l'arrondissement d'Ahuntsic-Cartierville de la Ville de Montréal. Il a bénéficié du soutien financier du Patrimoine canadien.

COORDINATION ET CONCEPTION

Maysoun Faouri, Concertation-Femme

CHARGÉE DE PROJET

Nada Abi Hanna, Concertation-Femme

COLLABORATION

Sylvie Payette, bibliothèques d'Ahuntsic-Cartierville

ANIMATION DES CERCLES DE PAROLES

Claude Gravel

DIRECTION ÉDITORIALE

Lucie Bernier

RÉVISION DES TEXTES

Sylvie Cantin

MISE EN PAGE

Inna Yunusova, Concertation-Femme

PAGE COUVERTURE

Sabrina Cayer

CONCEPTION GRAPHIQUE

Sabrina Cayer

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021.

Tous droits réservés

